

LA REVUE *Populaire*
Gertrude

MONTREAL, NOVEMBRE 1957

20¢

Un roman d'amour

Nombreux articles

Ce dont on parle, par Lucette Beauchemin

PER

R-334

CON



Tout en embellissant un décor moderne
LE LINOLÉUM REND LA VIE AGRÉABLE!

Sous la lumière impitoyable du jour ou sous l'éclairage discret des lumières tamisées, ce décor est une joie pour les yeux.

Le linoléum procure ici une impression d'espace. Recouvrant le plancher des trois pièces, il crée entre elles un "lien" de couleurs harmonieuses.

Le linoléum crée aussi cette impression d'intimité qui fait le charme de cette pièce. Le plancher est la simplicité même et très facile à réaliser: simplement un fond neutre de linoléum à la verge sur lequel se détachent en contraste des tuiles de linoléum disposées "comme par hasard".

Le linoléum facilite l'entretien du foyer. Quelques minutes de nettoyage à la vadrouille suffisent pour préserver le lustre que lui procure un polissage à la cire de temps à autre. La poussière et la saleté n'y adhèrent pas et les liquides renversés ne laissent pas de traces.

A tous les points de vue, "le linoléum rend la vie agréable".



Le plancher de cet ensemble vivoir-salle à manger, ainsi que celui de la pièce "utilitaire" attenante, est entièrement recouvert de linoléum Jaspé Dominion J-736 (pour le fond) et de Jaspé J-739 et Battleship orange (pour les incrustations).

Pour vous aider dans votre choix, voyez le dernier catalogue du linoléum Dominion, qui vous présente le linoléum à la verge ou en tuiles, en une vaste gamme de motifs unis ou non, aux couleurs et nuances pouvant s'harmoniser avec n'importe quel thème décoratif.

Pour obtenir des dépliants illustrés sur les couleurs, la pose et l'entretien du linoléum ainsi que d'autres exemples de décoration intérieure, écrivez à: Dominion Oilcloth & Linoleum Co. Ltd., Service de Décoration intérieure, 2200 est, rue Ste-Catherine, Montréal.

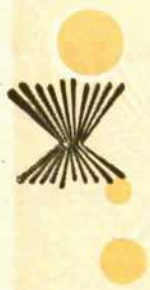


Vendu en tuiles et à la verge
dans les 4 modèles suivants, tous incrustés:

MARBOLÉUM • JASPÉ DOMINION
HANDICRAFT • BATTLESHIP

fabriqué exclusivement au Canada...
en vente dans les meilleurs magasins canadiens

**LINOLÉUM
DOMINION**



Suggestions colligées par Mme Dan Gerber, mère de 5 enfants



tout autour de bébé

Quand tendre une main secourable

Avez-vous jamais pensé que, lorsque bébé a des crises d'irritation, cela peut être dû au fait qu'il essaie d'accomplir quelque chose, comme de se retourner, s'asseoir ou atteindre un objet hors de sa portée. Si vous ne pouvez découvrir exactement ce que votre trésor désire, une dose supplémentaire d'affection et de gentillesse fera souvent merveille pour l'aider à franchir ce pas difficile.

Si bons pour eux . . .

Les Diners à la Viande Gerber en Purée ou pour Enfants . . . parce qu'ils sont pleins de viande exquisite et juteuse—3 fois plus que dans les mélanges ordinaires Légumes et Viande. Toute cette viande, combinée avec des légumes de choix et des céréales, fournit un assortiment plus riche et varié de protéines, vitamines et minéraux—en un seul plat—pour des repas pratiques et économiques. 4 Purées pour les nourrissons. 4 variétés pour Enfants (hachées).

Comment ouvrir les petits appétits

Forcer les bébés à manger n'a jamais amélioré leur appétit, mais voici quelques suggestions "éprouvées" qui éveillent leur intérêt:



- Beaucoup d'air frais et de sommeil.
- Exercice et jeu, raisonnablement.
- Horaires de repas réguliers.
- Bonne variété d'aliments savoureux.
- Atmosphère agréable et détendue.

Il y en a 39!

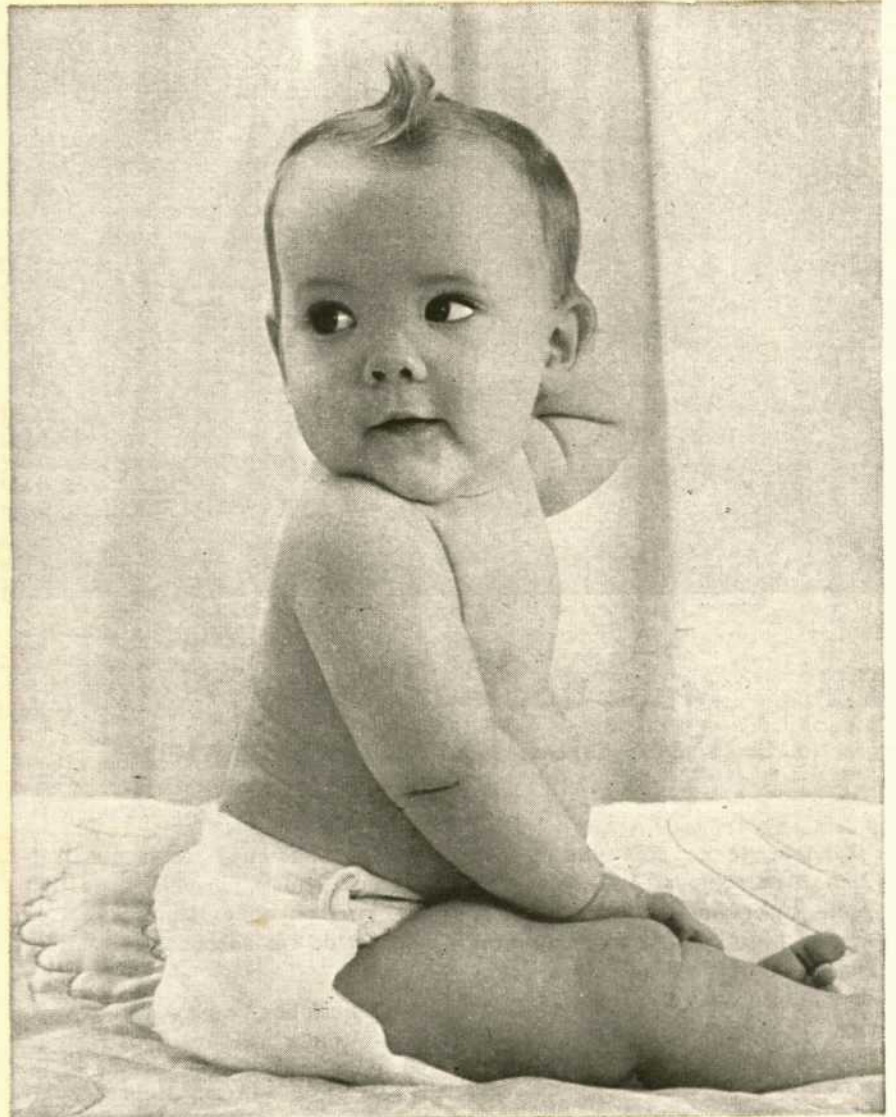
Pour la réalisation d'un régime bien équilibré (et d'une façon vraiment savoureuse), Gerber offre 39 Purées exquises qui comprennent Fruits, Légumes, Viandes, Diners à la Viande, Desserts et Jaunes d'Oeufs. Toutes sont spécialement traitées pour en préserver une teneur en éléments nutritifs plus élevée qu'il est possible par la cuisson domestique. Toutes sont réputées pour leur saveur naturelle et leur consistance lisse et agréable.

Menu-surprise



- PATATES DOUCES ET COSSETARDE AUX POMMES
- 1 boîte de Patates Douces Gerber en Purée*
 - 1 boîte de Compote de Pommes Gerber en Purée*
 - ½ tasse de lait entier
 - 2 cuillerées à soupe de sucre
 - 2 oeufs, légèrement battus
- *9 Légumes et 9 Fruits en Purée aussi délicieux qu'alléchants pour des menus faciles.

Mélangez les ingrédients et versez-les dans des moules à cossetarde graissés. Placez-les dans une casserole d'eau chaude. Faites cuire environ 60 minutes à four modéré (325° F.), jusqu'à consistance ferme.



Vrai ou faux

"Mme Gerber existe-t-elle vraiment?" Une question souvent posée dans les nombreuses et charmantes lettres de nos lectrices. Croyez-moi, il n'y a rien d'inventé en ce qui nous concerne. Tout ce qu'il y a de plus vivante, je suis très fière de mes 5 enfants, et en adoration devant mes 6 petits-enfants. Notre vie ne manque pas d'activité, mais nous ne songeons certes pas à nous en plaindre!

Note Nutritive

Quel que soit l'âge de bébé, les céréales joueront un rôle important toute sa petite enfance. Les Céréales Gerber pour Bébé sont spécialement préparées pour rencontrer beaucoup des besoins alimentaires des petits. Toutes 6—Riz, Orge, Avoine, Blé, Mixte et la nouvelle Céréale Protéinée—sont enrichies de fer, calcium et vitamines B pour un développement robuste.

Les Céréales Gerber pour Bébé, réputées pour leur saveur douce mais distinctive, leur consistance lisse agréable, sont précuites et prêtes à servir avec lait, formule ou autres liquides.



Nous nous occupons uniquement de l'alimentation des bébés

aliments
Gerber pour bébés
NIAGARA FALLS, CANADA

6 Céréales—Plus de 78 Purées et Aliments pour Enfants, y compris les Viandes.



**"Mais, docteur...
ce n'est plus le même homme"**

"Docteur, je ne sais pas ce qu'a Jean. Il a toujours été heureux... gentil envers moi et envers tout le monde. Mais il se fait un changement chez lui depuis quelques mois. Il est devenu bien songeur, se fâche pour un rien, et se plaint toujours de malaises. Quoique je dise, il ne veut pas vous consulter, vous ou tout autre médecin. Il prétend que ses malaises s'en iront d'eux-mêmes."

Les médecins se trouvent souvent en présence de problèmes tels que ceux-ci, et ils savent comment il est souvent indispensable, en de tels cas, que le malade voie son médecin. Évidemment, de temps à autre, nous avons, chacun de nous, nos petits tracas.

Toutefois, lorsque ces tracas persistent... lorsqu'une personne devient si soucieuse, anxieuse ou déprimée qu'on voit s'opérer chez elle un changement... il faut aller à la source de son mal, et prendre les mesures pour rétablir chez elle l'équilibre mental et la santé physique.

Les médecins reconnaissent de plus en plus que les émotions influent sur la santé du corps. On ne saurait plus douter que les affections d'origine

mentale sont aussi réelles que l'appendicite, ou la pneumonie, ou tout autre mal physique. Heureusement, la plupart de ces affections peuvent se guérir.

L'Association canadienne d'hygiène mentale déclare que presque 50 pour 100 des gens qui vont consulter les médecins aujourd'hui, souffrent de maladies causées ou aggravées par des troubles émotifs.

Une visite ou deux chez le médecin peut mettre à jour la cause qui est à la base du malaise. Cette cause, le patient ignore souvent même qu'elle existe. Une fois qu'elle est découverte... et que le patient reconnaît comment ses troubles émotifs influent sur sa santé... l'on peut habituellement s'attendre à un rétablissement parfait.

Par conséquent, si vous-même... ou un membre de votre famille... vous vous sentez toujours fatigués, de mauvaise humeur, ou trop nerveux, consultez votre médecin. Sachez que les chances de vous rétablir d'un trouble émotif, comme d'un malaise physique, sont toujours plus grandes lorsque vous ne tardez pas à consulter votre médecin.



Metropolitan Life Insurance Co.
Direction Générale au Canada
(Dépt. H. W.) Ottawa 4, Can.

Veuillez m'expédier, par la poste, un exemplaire de votre brochure intitulée "Les émotions et la santé physique". 117-Z.

Nom
Rue
Ville Prov.

COPYRIGHT CANADA, 1957—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

**Metropolitan Life
Insurance Company**
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

LA REVUE
Populaire

50e ANNEE, No 11

MONTREAL, NOVEMBRE 1957

SOMMAIRE

Cinq milliards de livres par an	5
Ce dont on parle, par Lucette Beauchemin	6-7
L'opération « Jupes courtes » aura-t-elle lieu ? par Odette Oigny	8-9
Le plus célèbre coiffeur du monde	10
Nous avons interviewé pour vous... ..	13
Guy Madison me raconte sa vie, par Louise Gilbert-Sauvage	14
Ne s'improvise pas qui veut « conseillère du coeur »	14
On fait à Paris le procès de la Comédie-Française	15

NOTRE ROMAN D'AMOUR :

LA BICHE BLESSEE

par Lise Blanchet 16-17

Mon courrier et mes meilleures recettes, par Odette Oigny	24
La femme devant la loi	39
Nos mots croisés	46
Votre bonne étoile, par Werner H.-Hirsig	47

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines
du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER GEORGES POIRIER, fils
Président Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage	Odilon Riendeau
Pages féminines	Mme Jules Fournier
Ce dont on parle	Lucette Beauchemin
Correspondante à Hollywood	Mme Louise Gilbert-Sauvage
Moda et Cuisine	Mme Odette Oigny

ABONNEMENT A "LA REVUE POPULAIRE"

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

AU NUMERO : 20 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe,
Ministère des Postes, Ottawa.

CINQ MILLIARD DE LIVRES PAR AN

Plus de cinq milliards de livres sont imprimés annuellement de par le monde, mais si important que paraisse ce chiffre, il représente seulement deux livres par personne et par an. Environ trois quarts des livres publiés viennent de dix pays, la moitié de tous nos ouvrages est utilisée dans les écoles, tandis qu'une partie considérable du restant garnit les rayons des bibliothèques publiques ou appartenant à des institutions.

Ces faits étonnants sont révélés par un ouvrage récemment publié par l'Unesco, « Le Livre dans le monde », par R. E. Barker, secrétaire adjoint de la Publishers Association de Grande-Bretagne, que l'Unesco avait chargé d'effectuer une enquête sur les problèmes du marché mondial du livre.

De vastes régions du globe d'une pénurie de ressources techniques d'impression et d'édition, difficultés aggravées par les obstacles, tendus aux frontières nationales, qui handicapent la pleine et libre production et circulation des livres. Ces difficultés comprennent des restrictions sur les devises, des tarifs inadéquats, une protection de copyright insuffisante, des traductions trop peu nombreuses, des prix de transport trop élevés.

L'étude de l'Unesco admet que les statistiques permettent rarement de se rendre compte de la production effective de livres dans un pays donné, autrement dit, du nombre total d'exemplaires imprimés par rapport au nombre de « titres » — l'unité statistique de la production de livres (ce terme s'appliquant à chaque ouvrage qui n'est identique à aucun autre, à toute publication formant un tout et distincte, qu'elle soit en un ou plusieurs volumes). En revanche, le nombre de titres donne des indications sur le degré plus ou moins grand de diversité des livres produits dans un pays.

M. Barker, dans son ouvrage, fournit de nombreux diagrammes et statistiques qui amènent à des constatations étonnantes : ainsi, quelques pays seulement publient plus de 10,000 titres par an, et ceux qui, avec 4,000 ou 5,000 titres par an, se rangent parmi les principaux producteurs, ne sont pas nombreux. La République fédérale d'Allemagne, la Belgique, la Chine, l'Italie, le Japon, les Pays-Bas, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie entrent dans ce groupe, mais c'est essentiellement en raison du grand nombre de traductions qu'ils publient.

Les Pays-Bas publient le plus de titres par rapport à leur population, suivis de près par la Suisse. Par contre, de très grands producteurs comme les U.S.A., l'U.R.S.S. et l'Inde viennent loin derrière dans la statistique donnant le nombre de titres par million d'habitants.

L'enquête de l'Unesco souligne que près de 22% des livres publiés dans le monde sont en langue anglaise, suivis par les ouvrages en langue russe (17%), en allemand (15%), en japonais (12%), en français

(10%), en espagnol (7.5%), en italien (6.7%), en portugais (5.4%) et en chinois (4.8%).

Le Royaume-Uni est le plus grand exportateur de livres du monde, avec, au deuxième rang, les Etats-Unis, puis viennent, dans l'ordre, la France, les Pays-Bas, la République fédérale d'Allemagne, l'Espagne et la Suisse. Le montant des échanges internationaux de livres ne dépasse 2 millions de dollars que dans douze cas. Les exportations des Etats-Unis à destination du Canada se classent au premier rang par ordre d'importance ; elle accusent un chiffre triple de celui des exportations du Royaume-Uni en direction de l'Australie, qui vient immédiatement après.

L'un des faits les plus frappants de l'après-guerre est la rapidité avec laquelle le commerce du livre s'est développé en Allemagne. Ce pays s'achemine, à cet égard, vers le rang élevé qu'il occupait avant la guerre. Ce développement de l'activité commerciale allemande ne semble toutefois pas avoir nui à la Suisse qui, après l'avènement du régime nazi en Allemagne, avait conquis une place de premier choix sur le marché international du livre. En fait, il semble y avoir chaque année un accroissement des échanges commerciaux de livres entre les pays de langue allemande, comme d'ailleurs entre les pays de langue anglaise.

En Amérique de langue espagnole, le Mexique, l'Argentine et aussi le Chili, sont des producteurs de livres ; chacun d'eux expédie des quantités plus ou moins fortes d'ouvrages à destination de la plupart des autres pays de l'Amérique latine, ainsi que de l'Espagne et des Etats-Unis. Le Danemark, la Norvège et la Suède exportent régulièrement les uns vers les autres, car il est courant pour chacun d'eux de publier des livres dans plusieurs langues scandinaves.

Si le commerce du livre donne lieu à d'importants mouvements internationaux, les exportations à destination des pays économiquement sous-développés — où le besoin de livres se fait particulièrement sentir — demeurent relativement faibles. Les échanges commerciaux de livres s'opèrent en grande partie par des voies traditionnelles. Les progrès actuels en matière de production, de traduction et de transport de livres ont permis la création de nouveaux courants d'échanges qui pourraient mettre le patrimoine littéraire du monde à la portée d'immenses catégories de lecteurs nouveaux.

Un groupe d'éducateurs réuni en 1951 à Paris par l'Unesco a clairement énoncé le fond du problème que pose la production de manuels dans tous les pays économiquement sous-développés : « La difficulté ne réside pas tellement dans la question de l'impression, car il existe des machines et des techniques diverses conçues pour la production en petites quantités des livres et autre matériel imprimé... La difficulté est de trouver ou de former des auteurs ou des traducteurs qualifiés, de se procurer les éléments nécessaires



La Bibliothèque municipale de Montréal, construite en 1915 et inaugurée le 13 mai 1917 par le maréchal Joffre, comporte 9 succursales pour adultes (500,000 volumes) et 8 pour enfants (50,000 volumes). Bibliothécaire, M. Jules Bazin, membre du Conseil des Arts du Canada.

(par exemple le papier, les caractères et les machines)... de distribuer le matériel en question, une fois préparé, à de grandes distances et avec de mauvais moyens de communication et, avant tout, de réunir les fonds nécessaires.»

En Inde, par exemple, où l'on rencontre la plus vaste population illettrée du monde administrée par un gouvernement central, le besoin essentiel est d'amener la population à lire et à écrire couramment tant l'hindi que les langues vernaculaires. Le premier plan quinquennal de développement du gouvernement central comporte un programme d'éducation massive des enfants et des adultes.

Parmi le matériel de lecture dont le besoin se fait sentir, il faut citer les manuels et les ouvrages pour nouveaux alphabétisés. Nombre de campagnes dirigées contre l'analphabétisme ont échoué faute d'un tel matériel. Le problème fondamental est d'assurer la transition entre le manuel de lectures élémentaires et les publications d'un caractère plus avancé telles que les périodiques, qui sont généralement lus à des fins récréatives et instructives.

Parmi les nombreux obstacles à la circulation du livre, les restrictions d'ordre économique et administratif sont sans doute les plus redoutables et les droits d'importation et taxes intérieures en sont l'une des formes les plus répandues. Les deux tiers des pays exigent pour les livres des licences d'importation, mais il existe bien d'autres restrictions internationales. Grâce à l'action de l'Unesco et d'autres organisations, de nombreuses mesures ont déjà été prises pour réduire les entraves à la libre circulation des livres, mais il reste encore beaucoup à faire dans ce domaine.

Les Etats-Unis, par exemple, frappent d'un droit de 5% ad valorem les livres en langue anglaise et admettent en franchise les ouvrages publiés en langue étrangère. C'est pour cela, en grande partie, que le Canada maintient un droit de 10% sur les ouvrages importés des Etats-Unis, bien qu'il admette en franchise les ouvrages provenant du Royaume-Uni. L'Autriche perçoit des importateurs une taxe de « péremption » de 5.25% sur le prix facturé ; l'Espagne et le Danemark frappent également de droits d'entrée les livres publiés dans leur langue nationale respective ; l'Italie applique un taux de 13% à l'entrée des livres reliés cuir. Au Brésil, où les importateurs s'exposent à des amendes d'un montant équivalant au droit d'entrée s'il leur manque une facture consulaire, ils ont meilleur compte à payer l'amende qu'à payer le prix du document consulaire.

« Le montant des recettes que procure la perception de taxes à l'importation des livres ne peut justifier le maintien de celles-ci », remarque M. Barker. « Aux Etats-Unis, par exemple, les droits d'entrée dont sont frappés les livres rédigés en langue anglaise ne se chiffrent pas à plus de 500,000 dollars par an — soit moins de 0.000002% du revenu national. En France, la taxe de 8% sur le prix de facture des livres importés ne fournit que quelque 200 millions de francs, soit 0.00002% du revenu national. En Belgique, la taxe de transmission de 4.5% permet au Trésor de compenser les frais qu'entraîne son recouvrement. »

Et M. Barker poursuit : « Le principe qui est à la base des « tarifs de protection douanière » est ainsi anachronique et chimérique... Quel motif pourrait-on invoquer pour défendre ces barrières ? » (Voir aussi le livre de l'Unesco, *Echanges culturels et barrières commerciales* et l'article « Les violons sont taxés au kilo », paru dans le numéro de juillet-août du « Courrier de l'Unesco ».)

La Bibliothèque du Parlement à Ottawa. Construite en 1871, épargnée par l'incendie de 1916, ce pavillon du style Victorien le plus tarabiscoté devait être fortement endommagé, en 1952, par le feu et l'eau. On verra bientôt (?) s'élever à Ottawa une Bibliothèque nationale sur l'emplacement assigné par l'urbaniste Gréber, auteur du plan d'ensemble de la capitale dont la réalisation est de plus en plus menacée par notre énorme budget de guerre. Bibliothécaire, M. F. A. Hardy ; bibliothécaire adjoint, M. Guy Sylvestre, m.s.r.c.



Bibliothèques " multimillionnaires "

Outre la bibliothèque du British Museum, celles dont les collections totalisent un million de livres ou plus sont notamment : la Bibliothèque Nationale de Paris (6 millions) ; la « Oeffentliche Wissenschaftliche Bibliothek » de Berlin (près de 3 millions) ; la « Nationalbibliothek » de Vienne (un million et demi) ; la Bibliothèque Royale de Bruxelles (2 millions) ; celle de la Diète Nationale de Tokio (3,500,000) ; la Bibliothèque du Congrès de Washington (plus de 10 millions) ; la Bibliothèque Publique de New-York (6 millions) ; la Bibliothèque Publique de Leningrad (10 millions).



Mme GERMAINE GUEVREMONT, dont le roman "Marie-Didace" paraît à la télévision sous le titre de : "Au chenal du Moine". (Photo Annette et Basil Zarov).



M. CHARLES DE LOTBINIERE-HARWOOD, président général de la campagne de souscription de 1957 en faveur de l'Hôpital Sainte-Justine. (Photo Gaby).

Mme JAMES STEVENS, présidente de la Ligue de la Jeunesse féminine dont le bal aura lieu au Windsor le 8 novembre. (Photo Harvey).



Les arbres tremblent dans le vent. Le blitz de l'automne les a ravagés jusqu'à l'écorce et le chant des feuilles est remplacé par le sifflement de fouet des branches nues. L'odeur de Novembre est celle des mares stagnantes et de l'humus pestilentiel des sous-bois ; sa couleur ressemble aux plages artificielles de minerai pulvérisé dont le soleil le plus ardent ne pourrait allumer la grisaille. Novembre : cendres froides dans l'âtre abandonné d'une maison vide ! Le sillage du dernier bateau à quitter le port se referme déjà dans le lointain. Cependant que la sirène nous dit adieu jusqu'au printemps, commence, sur les quais déserts, mouillés d'embrun, la chasse féroce des rats d'eau et des chats faméliques... Novembre, c'est la négation de l'espoir... C'est pourquoi il faut traverser l'automne — et l'hiver qui suivra — comme les personnalités dont nous vous parlerons plus bas, à travers leurs oeuvres, et non comme les deux escargots de Prévert se rendant à l'enterrement d'une feuille morte. Et y mettant tant d'aveuglement et de temps qu'ils n'arrivent qu'au printemps, alors que les feuilles sont toutes ressuscitées. « Les histoires de cercueils », leur dit le soleil, « c'est triste et pas joli — reprenez vos couleurs, les couleurs de la vie ». La vie, elle est dans l'esprit, dans le coeur, dans l'âme de tous ceux qui créent un mouvement charitable, une société culturelle, un travail artistique ou une lignée digne d'orgueil... La Société d'étude et de conférences a commencé sa saison en octobre avec un déjeuner-causerie dont Mme Pierre Dupuy fut l'invitée. Cette dernière est une ancienne présidente de la Société et l'épouse de notre ambassadeur en Italie. Son mari et ses deux enfants sont écrivains, et elle-même joua un rôle anonyme, mais important, comme traductrice aux Editions Variétés pendant la guerre. C'était l'époque où M. Pierre Dupuy représentait plusieurs gouvernements exilés à Londres auprès de Vichy, avec un tact, une discrétion et un courage, qui ont été cités dans les Mémoires de Winston Churchill. Les conférenciers d'octobre furent MM. Samuel de Sacy, directeur du Mercure de France, et Pierre-Henri Simon qui parla de la « Spiritualité des Fleurs du Mal de Baudelaire » devant un auditoire aussi fervent que celui de ses cours du mercredi, à l'Université de Montréal. Le 5 novembre, M. Jean-Jacques Lefebvre, historien, archiviste et membre de la Société royale du Canada, nous racontera « La vie sociale du grand Papineau » ; le 19 octobre, les directeurs du Théâtre-Club, Monique Lepage et Jacques Letourneau, ont joué « Le Chandelier » de Musset après une analyse de son théâtre par M. Letourneau ; enfin, le 26 novembre, la critique Maryvonne Kendergy (révélation de l'année à Radio-Canada) parlera des Festivals de France... La

Ce dont

nouvelle présidente de la Société d'étude et de conférences, Mme Jean Brunelle, a fait ses études à Villa-Maria, au collège Marguerite Bourgeois et à l'Université de Montréal (Faculté des Lettres). Elle a remporté quelques prix aux concours littéraires de la Société et a un roman en préparation. Elle travaille activement à l'expansion de la Société sous forme de filiales à Winnipeg et Saint-Boniface... Comme l'an dernier, le bal de la Ligue de la Jeunesse féminine aura, comme invité d'honneur, le Très Honorable Vincent Massey, Gouverneur-général du Canada ; et comme toutes les années passées, il verra les débuts dans le monde de quelques jeunes filles canadiennes. Le comité du bal est sous la présidence de Mme Maurice Prudhomme et cette fête sera donnée en l'hôtel Windsor, le 8 novembre prochain. Le thème du bal est encore le petit soulier : symbole de l'oeuvre touchante qui permet de chausser des enfants nécessiteux et de leur offrir les présents d'un Arbre de Noël, au temps des Fêtes. La jeune présidente de la Ligue de la J. F., Madame James Stevens (née Hélène Massicotte) a fait son cours à Villa-Maria, au couvent des SS Noms de Jésus et Marie, d'Outremont, et une année de philosophie au collège du même ordre, avant de travailler comme mannequin. Ce qui prouve un éclectisme intéressant dans ses goûts et l'habileté nécessaire à récolter des fonds pour une oeuvre de charité par des moyens frivoles comme un bal ou un défilé de modes... Emily Carr est la pionnière de la peinture authentiquement canadienne et le Musée de Vancouver a consacré une aile à son oeuvre. Vous y trouvez la grandeur et la violence du paysage, la beauté des arbres, la couleur marine d'un ciel balayé par le vent. Dans « Tree », le tronc d'un arbre et l'élan de son fût apparaissent, seuls, sur la toile, mais vous devinez le sol raviné et noir, l'ombre verte des cimes ; dans « Scorned as Timber, Beloved of the Sky », elle peint ces épinettes grêles et hautes (que les gens de l'Abitibi appellent « montées en orgueil ») qui lancent leur bouquet de feuilles vers le ciel. Une exposition des peintres de la Colombie-Britannique était en cours, et j'ai admiré le dynamisme de cette

Vue aérienne de VANCOUVER. (Photo C.P.R.).



on parle

par Lucette Beauchemin

jeune école où la peinture non-figurative n'était présentée que par Lawren Harris. Le Comité féminin et la Hudson Bay Co. présentaient une collection d'art esquimau exécuté par les indigènes de l'île de Baffin sous la direction de J. Houston. L'architecture du Vancouver Art Gallery et sa réception de la lumière dans les salles rappellent le Musée d'Art Moderne de New-York. Le Comité féminin y fait le même travail efficace que celui du Musée des Beaux-Arts de Montréal et l'octroi de la ville (pour une population qui est le tiers de la nôtre) est de \$25,000 environ. La collection canadienne permanente comprend plusieurs artistes de notre province: Clarence Gagnon, Lismer, Cosgrove, Borduas, Masson, Roberts, etc. Dans le centre d'exposition P. N. E., j'ai visité le Musée Indien (coll. Edward et Mary Lipsett) du B. C. Building et vu les impressionnants trophées de chasse (vous êtes-vous jamais trouvé face à face avec un ours Grizzli?) de la collection Hager: cottes de perles, casques de plumes d'aigle, masques guerriers, armes et tambours, vanneries au travail délicat et poupées de bois articulées, ingénieuses et primitives à la fois. Lorsque vous aurez fait les excursions de la ville et des environs (le Canyon Capilano et son pont suspendu: le plus haut de l'Empire Britannique; l'Auditorium de 40,000 spectateurs érigé pour les Jeux Olympiques; les plages; le Parc Stanley, et même les Fjords de Burrard Inlet) il vous arrivera peut-être de passer un dimanche dans l'atmosphère puritaine de cette ville. De la fenêtre de votre chambre (du Vancouver Hotel) vous pouvez admirer inlassablement le port (le deuxième plus grand port naturel du monde) en feuilletant « Flint and Feather » de la poétesse indienne, E. Pauline Johnson (ou Tekahionwake) qui écrit des choses si belles sur sa race: « We are the pulse of Canada, Its marrow and its blood, Who bends to death But never to defeat »... ou visiter le quartier chinois de Vancouver qui est le plus grand du monde occidental avec celui de San Francisco. Le taxi (très chers les taxis qui démarrent à .55 cents) vous amène au Bamboo Terrace (où l'atmosphère est plus vraie que chez Ming) manger du canard laqué

ou de la langouste au riz, avant de déambuler dans la rue Pender dont tous les magasins sont ouverts; jades de différents tons, ivoires sculptés, meubles en bois de teck incrustés de nacre, cloisonnés, soies de Chine, broderies, articles en bambou, jettent une note exotique que vous trouverez même chez les pâtisseries où les biscuits au riz sont faits en formes de bouddhas, de poissons ou de nourrissons dans une hotte de cellophane marquée de caractères chinois. A part le *Chinese Times*, au tirage respectable, vous verrez ici et là des pancartes d'information familiale d'après les lettres reçues de Chine ou du Japon. Le cimetière chinois est dans l'île de Vancouver, côté océan Pacifique; j'ai vu, du haut de la falaise, ses tombes bien alignées comme autant de carrés de verdure, et dont le soigneux entretien faisait contraste avec le cimetière blanc — curieusement abandonné dans une ville qui, par ailleurs, déborde de fleurs... Peut-on s'étonner, après cela, que Vancouver ait son premier député d'origine chinoise, M. Douglas Jung, qui est aussi délégué aux Nations-Unies? ... Nous avons vu, avec « Le Survenant », comme la télévision pouvait transformer — et même trahir — une oeuvre. Heureusement, « le grand dieu des routes » a repris la sienne avant d'avoir été entièrement domestiqué. Essayez de vous imaginer le « Raboliot » de Maurice Genevoix cessant d'être braconnier pour devenir garde-chasse; « Le Passant » de Richepin s'installant comme garçon de ferme; et vous auriez eu un « Survenant » sans le mystère et la couleur que lui avait donnés son auteur. Dans « Marie-Didace » (adapté, pour la télévision, sous le nom de « Au chenal du Moine »), Madame Germaine Guèvremont place la famille Beauchemin en plein drame. Le père Didace verra (avec la Grosse Madame) qu'il ne suffit pas d'être bien en chair pour faire des enfants, et que c'est la touchante Phonsine qui mettra au monde une fragile petite fille au lieu du fils et petit-fils de Didace si vainement attendu. [Lire la suite page 45]



Première rangée, de g. à d., Mme JEAN-LOUIS ROUX (Monique Oligny) et ANNE ALEXANDRE; Mme ODETTE OLIGNY, Mme JEAN JACQUENOT (Evelyn Oligny) de Troyes (France) et son fils FRANÇOIS; Mme MARCEL ALEXANDRE (Huguette Oligny) et son fils JEAN. — Deuxième rangée, de g. à d., M. JEAN-LOUIS ROUX, M. JEAN JACQUENOT et M. MARCEL ALEXANDRE. (Photo Lausanne Studio).

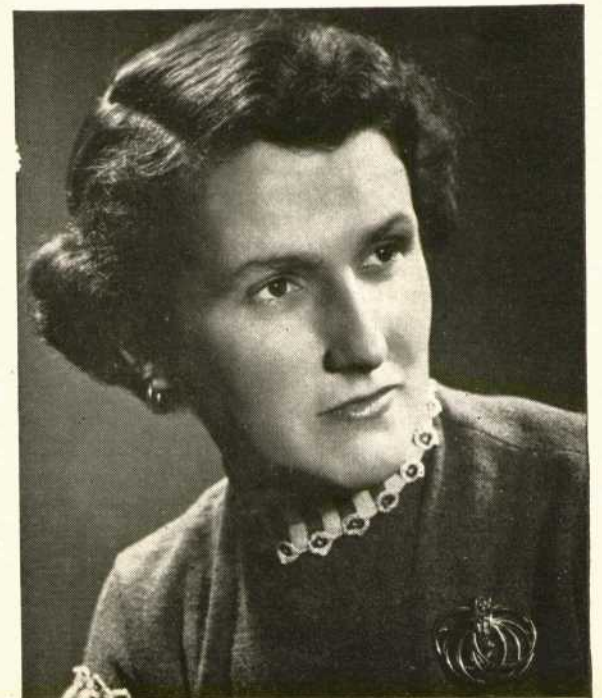


M. MAURICE BRAULT, orfèvre de Saint-Lambert et de Montréal, qui vient de remporter un deuxième prix au concours des Arts décoratifs de la province de Québec. (Photo Studio Vallois, Paris).

L'Empress Hotel, à VICTORIA, capitale de la Colombie Britannique dans l'île de Vancouver. (Photo C.P.R.).



Mme JEAN BRUNELLE, présidente de la Société d'étude et de conférences. (Photo Adolphe).





Création Raoul-Jean Fouré (Jacques de Montjoye) ce manteau de tweed chiné vert et rouge s'appelle Poney. Il a le dos galbé, il est boutonné tout le long du devant et les manches, taillées en biais, forment empiècement. (Photo Bob Moynier Ed Remy)



La Maison Irène, de Montréal, a créé cet adorable chapeau bien coiffant. C'est une cloche de feutre parchemin garnie de velours brun. Elle peut se porter avec une robe ou un tailleur. Les bijoux viennent aussi de la boutique Irène.



Cette robe de cocktail est en georgette de laine grège entièrement froncée sous un décolleté de vison brun. La ceinture retient l'ampleur à la taille pour laisser, au dos, flotter un panneau souple. Cette robe fait partie de la collection Raoul-Jean Fouré (Jacques de Montjoye), présentée dernièrement sous les auspices de la Ligue de la Jeunesse Féminine. (Photo Bob Moynier Ed Remy)



La Maison Eaton a fait, à sa récente exposition de modes, aussi bon accueil aux modèles parisiens qu'à ceux qui venaient de Londres. Voici un tailleur signé John Cavanagh, de Londres. La jupe droite est escortée d'une jaquette à cinq boutons et courte basque. Le col dégage bien le cou.



"Mystère", tel est le nom que Christian Dior a donné à cette belle robe du soir qu'il a coupée dans un beau velours noir et agrémentée d'un panneau de satin. Une longue et souple écharpe de satin complète l'ensemble, qui est une exclusivité, à Montréal, de la Maison Holt-Renfrew.



Christian Dior a baptisé "Riviera" cette robe faite dans un nouveau tissu-panier beige. Il lui a donné une jupe à gros plis couchés, un corsage à vastes poches et col dégageant bien le cou. Le chapeau cloche est assorti. C'est un modèle exclusif à Montréal et à la maison Holt-Renfrew. (Photo André Ostier)

L'opération "jupes courtes" aura-t-elle lieu?

IL FAUT bien le dire, nous avons eu un peu peur lorsqu'on nous a dit que les grands dictateurs de la Mode allaient, cette saison, non seulement nous ramener aux robes-chemises des années « 25 », mais raccourcir lesdites robes jusqu'à quelque chose comme 19 pouces de terre. Nous avons déjà réagi lorsque, tout de suite après la guerre, Christian Dior, qui savait bien qu'après tant d'années de stagnation la mode avait besoin d'un véritable renouveau, nous a imposé le *new-look*, mais finalement nous nous sommes rendu compte que la robe raisonnablement longue était plus seyante, plus féminine aussi que celle trop courte qu'on portait en ces temps révolus.

Oui, nous avons eu peur, et quel plaisir ce fut lorsque les expositions de modes, qui se sont succédées à l'automne, nous ont enfin rassurées. Certes oui, il y a beaucoup de réminiscences des années « 25 ». Chanel, après sa longue éclipse, est revenue plus en forme, plus en vogue que jamais et pour elle, la mode, le chic, c'est la simplicité de lignes et l'aise des mouvements. Elle est tout à fait contre la taille trop marquée, cintrée à l'excès, et elle préconise des lignes floues, qui sont, il faut bien le dire, très féminines

puisqu'elles se rapprochent de celle des statues grecques.

Christian Dior, lui, a raccourci, (brûlant ce qu'il avait adoré) raccourci, dis-je, ses robes d'au moins deux pouces. Il présente la ligne « Fuseau » qui rappelle les robes de l'époque révolue du « charleston » et de la « flapper ». Il remet aussi en vogue les perles et les franges. Sans parler de la taille longue, des épaules tombantes, des ceintures placées bas sur les hanches sur des fourreaux non ajustés. On nous a même parlé de la robe-chemise qui, comme son nom l'indique, n'a aucun relief, tombe toute droite le long d'un corps qui ne connaît plus le corset et à peine accepte une ceinture nouée très lâche.

La mode, cela nous le savons toutes, est un peu comme l'Histoire et n'a pas beaucoup d'imagination en ce sens que, périodiquement, elle se répète et comme elle ne remet en vogue que ce qui a un quart de siècle au moins, pour les jeunes femmes, c'est tout un renouveau. Il n'y a en tous cas pas de doute que la ligne actuelle, relâchée, plaît aux jeunes filles, aux étudiantes qui aiment le fourreau sans ceinture ou le chemisier avec jupe ample.

Tout de même, il est difficile de croire (mais sait-on

jamais avec la mode) que l'opération « Jupes Courtes » pourra si facilement avoir lieu. Bien sûr, en 1925, nous trouvions cela très chic et nous jurions nos grands dieux que jamais on ne nous ferait porter une robe longue... Et puis, vous voyez... Il faut seulement espérer que les robes ne raccourciront pas à l'excès et que les jeunes femmes d'aujourd'hui ne connaîtront pas la gêne que procurait la robe courte, qui se relevait (nécessairement, puisqu'elle était aussi étroite) lorsqu'on s'asseyait et cette silhouette un peu oiseau, un peu échassier (ou pire) qu'avaient celles dont les jambes n'étaient pas parfaites.

Espérons que, même en acceptant un petit raccourcissement, nous n'irons pas jusqu'à l'extravagance. Quant à la ligne 1926, j'ai groupé ici pour vous des toilettes présentées par les meilleures maisons de Montréal lors de leurs expositions de modes. Ce sont donc, non seulement des robes que vous pouvez trouver ici même, mais la synthèse de ce que porte, cette saison, la Canadienne.

Ces robes nouvelles, différentes, demandent des tissus très souples. On aime les jerseys, les tweeds nouveaux, les crêpes souples.

Quant aux tons, nous avons vu un peu de tout. Paris préconise l'orange, les tons de moutarde et de vieil or, les bleus dans toute leur tonalité et bien entendu, le marine et le noir.



Ce très beau manteau habillé est en drap velours noir, agrémenté d'un col de vison très foncé. Notez la forme de la manche et l'adorable petit bonnet de fourrure qui l'escorte. Ce modèle a été présenté à l'exposition de modes de la Maison Dupuis Frères.



Cet ensemble s'appelle "José". Il est fait de tweed noir et blanc et c'est une des créations de Christian Dior. Robe droite, jaquette de coupe nouvelle qui ne marque pas la taille, col de velours, tout est dans la note nouvelle. C'est un modèle présenté exclusivement à Montréal par la Maison Holt-Renfrew.



La longue écharpe souple donne beaucoup de chic à cette robe de lainage écossais où plusieurs tons se marient harmonieusement. La ceinture est en cuir verni. Modèle présenté par la Maison Dupuis Frères.



L'étoile de Guy Laroche semble monter au firmament de la haute mode. Voici une autre de ses créations : une robe de cocktail à effet deux pièces en crêpe noir dont le dos forme un V très accentué. Ce modèle parisien est présenté en exclusivité par la Maison Holt-Renfrew.



Une toque entièrement faite de plumes et qui se pose sur la tête à peu près comme une perruque. Voici une des originalités que nous a montrées la Maison Irène, à son exposition de modes. C'est élégant et très coiffant. Les bijoux ont été choisis pour former une harmonie.



A son exposition de modes, la Maison Holt-Renfrew a présenté des modèles originaux de grands couturiers parisiens et anglais. Voici une des créations de Guy Laroche, le nouveau couturier en vogue. C'est une robe d'après-midi de faille de soie brochée qui montre bien la tendance nouvelle de la mode. C'est une exclusivité de la Maison Holt-Renfrew.



Cette robe, qui synthétise la mode nouvelle, est une création Jean Patou, présentée par la Maison Eaton, non seulement à son exposition de modes, mais à la télévision. C'est la nouvelle tendance pour les robes d'après-midi, simplicité et souplesse. C'est un modèle original.



Cet ensemble de grand soir s'appelle Park Lane. Il se compose d'un manteau de velours d'acétate brun vison, entièrement doublé de bleu turquoise et orné, aux manches, de larges poignets de renard. La robe à taille longue est rebrodée et la jupe très drapée en taffetas de même ton. C'est une création de Raoul-Jean Fouré (Jacques de Montjoye). (Photo Bob Moy-nied Ed Remy)



Les tailleurs de cette saison, de par la volonté des grands couturiers, sont souples et droits. Celui que voici est en lainage. La jupe est droite, la jaquette aussi, mais elle s'orne d'un col de mouton de Perse, fourrure assortie au manchon. Modèle de la Maison Dupuis Frères.



Une tête sculptée par Antoine à la manière de Watteau. Ce sont des coiffures de ce genre, inspirées du XVIIIe, qui firent la fortune d'Antoine.

LE SECRÉTAIRE m'avait dit : « Venez à six heures. » Puis à ma grande stupéfaction :

— Six heures du matin, naturellement. Inutile d'avertir : venez le jour que vous voudrez...

Un ascenseur de verre me déposa au milieu d'un parterre d'orchidées... Apparemment personne... Si : une magnifique chienne, pas trop menaçante. A son collier, une plaque : Cléopâtre à Antoine. « Cléopâtre me précède dans un dédale de pièces encombrées artistiquement de trésors anciens et modernes...

Toujours personne ! Soudain la voix d'un orgue éclate, emplissant, superbe, l'appartement Il y a donc quelqu'un du côté de la « Fugue en ré », de J. S. Bach ? En effet, Napoléon est assis à l'orgue, ou plutôt Antoine, dans une robe de chambre, qui est la copie fidèle de la fameuse redingote chère à l'Empereur...

— Asseyez-vous, asseyez-vous... Vous avez pris votre petit déjeuner ? Non ? Bon ! nous allons prendre une « Perrier-Jouet Brut 47 ». Ces timbales ? Elles étaient à Néron... Allons bon ! Le téléphone ! Excusez-moi !... Adorable, adorable ! c'était d'Hollywood... Ginger Rogers le pauvre ange ! Elle s'est souvenue et voulait être la première... Oui, c'est mon anniversaire, j'ai 74 ans aujourd'hui...

— C'était lady Laurence Olivier, Vivien Leigh... Elle prend l'avion à Croydon pour venir se faire coiffer, et assister à un dîner important ce soir à Londres.

Je me réfugie sur la terrasse. Paris sort de sa torpeur, voilé encore de brumes grises et roses, déchirées par la Tour Eiffel. Juste en bas, le Trocadéro.

Je pense au « phénomène » Antoine, à cet homme que j'ai salué il y a à peine quatre heures dans un cabaret à la mode, et qui, à six heures du matin, est prêt à vivre une journée de grand labeur, sans que l'on puisse soupçonner un instant que ce même homme fêtera ce soir un demi-siècle de réussite !

Débarquer à Paris, à dix-sept ans, en 1899, avec pour toute fortune un visage d'ange doté d'un nom manifestement polonais (Cierplikowski), et un dollar vingt-cinq en poche...

Aller droit au Pont des Arts pour jurer à la Seine :

— Ici, à Paris, parce que la réussite y est plus difficile que partout au monde et les femmes plus jolies, je jure sur mon âme de faire de mon nom un prénom, et de régner comme un César avant que sonne l'année 1900... Ou

LE PLUS CÉLÈBRE COIFFEUR DU MONDE

Fils de paysans polonais, débarqué à Paris à 17 ans, en 50 ans, "Antoine le Magnifique" est devenu le plus célèbre coiffeur du monde. — Il dort dans un cercueil et a coiffé toutes les stars, toutes les milliardaires du XXème siècle. — 91 succursales en Europe, aux U.S.A., au Canada et en Australie.

que tes flots m'emportent avec le nouveau siècle...

Tel fut le serment excessif d'un adolescent romantique et le miracle fut qu'en moins d'un an les femmes du « Tout-Paris », noyant Cierplikowski, firent en effet d'Antoine un dieu qui, cinquante-sept ans plus tard, règne encore sur elles et les femmes du monde entier, du haut de ses 91 succursales (76 américaines, 5 canadiennes, 3 françaises, 1 anglaise, 1 australienne).

Antoine et Salomé

Né en Pologne d'une famille de cultivateurs honorables mais simples, à trois ans, il avait déjà un visage si angélique que tous les paysans l'appelaient « Notre petit prince ».

Si doux, si tranquille, si studieux, on décide d'en faire un prêtre : à douze ans, au séminaire, il ne fait qu'entrer et sortir :

— Je veux bien être prêtre, mais seulement prêtre de la beauté.

Déclaration mal accueillie, on s'en doute, par ses éducateurs.

Alors, pour occuper son temps, un ami de la famille, le jeune Xavier Dunikowski (actuellement surnommé le Rodin polonais) lui enseigne la sculpture. Comme il lui faut bien aussi gagner un peu d'argent, il emploie des soirées entières à fabriquer des fleurs artificielles, et le destin vient frapper à sa porte...

La voyageuse de Lodz

C'était l'hiver. La nuit était venue. Soudain, on frappe. Une femme d'une merveilleuse élégance apparaît :

— Je vais à la soirée du gouverneur de Lodz. Les cahots m'ont décoiffée ; prêtez-moi une glace, mon garçon, et venez m'aider...

Ebloui, le jeune Antoine s'affaire, s'empare des longues tresses, enroule en macarons ces longs serpents souples, en fait toute une architecture qu'il égaie, inspiré, des anémones artificielles qu'il était en train de confectionner. Le résultat est étonnant.

— Mon garçon, dit la jeune femme stupéfaite, vous n'êtes pas à votre place ici ! Je parlerai de vous...

Elle en parle en effet, et le lendemain, le coiffeur de Lodz vient le chercher pour l'employer chez lui.

La voyageuse mystérieuse (il n'a jamais pu savoir qui elle était) va l'entraîner dans une ronde folle...

Il y a dix-huit mois qu'il travaille à Lodz lorsqu'une Parisienne lui confie avec une visible répugnance l'échafaudage chancelant de sa coiffure à la Marie Stuart... Quand elle se lève, elle prononce la phrase dont il va prendre l'habitude :

— Vous n'êtes pas à votre place ici ! Je parlerai de vous.

Elle aussi tint parole, et grâce à ses économies, le petit prince gagne Paris. Le temps de faire son serment à la Seine, et il entre chez Decoux, coiffeur en vogue, rue La Fayette, où elle l'a fait engager. Quinze jours plus tard, déjà Parisien, Antoine, à la terrasse du Dôme, se dispute ferme avec Lé-

nine qui préparait alors, à la terrasse des cafés, le renversement du régime tsariste, à propos de Chopin et de la révolution universelle.

Greta Garbo... Marlène

Le temps passe, on ne parle que d'Antoine.

C'était donc en 1909, et Samuel, le directeur des Variétés, s'arrachait ses derniers cheveux...

Samuel monte la pièce de Flers et Caillavet, « L'Ane de Buridan », que doit interpréter Eve Lavallière... Personnage ou fillette pas encore majeure, dix-huit ans tout au plus : Eve, elle, a quarante ans, et le Tout-Paris, ravi, se prépare à la curée... Tout est loué depuis un mois. Tout s'annonce fort mal. Trois jours avant la couturière, Eve va se faire coiffer chez Antoine. Elle est lasse, triste, prête à renoncer. Le maître lui annonce :

— Mon petit, vos cheveux sont morts, usés, brûlés par les décolorations...

Elle s'affole...

Lui, qui sait où il veut en venir, hasarde :

— Il faut les couper, pour les régénérer. Ils pousseront vite. A la ville et sur la scène, vous porterez des postiches...

Accablée, elle consent.

Et comme le poignard de Dalila dans la toison brune et bouclée de Samson, les ciseaux d'Antoine taillent, véloce, à travers les splendides fleuves dorés qui coulent sur les épaules de la comédienne...

Dans le miroir, Eve Lavallière voit apparaître un visage étranger, qui pourrait être celui de son frère jumeau, un frère de vingt ans...

A la générale, cette apparition inattendue coupe le souffle à toute une salle brillante où l'on remarque Lady Mendl, la princesse Radziwill, la vicomtesse de Nouilles, lady Fellowes, lady Cunard, la comtesse Greffulhe et la princesse Bibesco...

Antoine s'installe rue Cambon en de magnifiques salons. Il faut installer des sacs spéciaux pour recueillir les cheveux coupés. On découvre Antoine ; le comte de Beaumont, Cocteau, les reines l'admirent : celles de Grèce, de Roumanie, d'Espagne...

Antoine est célèbre. Il peuple ces courtes chevelures d'accessoires extraordinaires, d'épis de verre, de boucles d'or, de touffes de laurier, de rubans miroitants de Saint-Etienne, de perles multicolores, de copeaux de brillants. Jamais il n'est à court d'idées. Plus qu'un coiffeur, il est réellement devenu le « décorateur » du visage humain.

Prêtre de la Beauté

Lorsque ces lignes seront publiées, il aura donc 74 ans. Il ne l'avoue pas : il l'annonce fièrement comme une autre victoire : sans doute celle dont il est le plus fier.

En réalité, il en paraît à peine 60.

Il promène son personnage juché sur des socques de cristal recouvertes par un très large pantalon, comme le sont ceux des marins, sans doute pour mieux dissimuler les bracelets de platine



Pour les grands soirs Antoine s'habille de blanc. Il vit dans un luxe et un décor inouïs. A 74 ans, il se couche à deux heures pour se lever à six.

qu'il porte aux chevilles et dont on retrouve le modèle à son poignet droit...

Une bague de jais, exactement du format d'un ticket de métro, orne (?) son annulaire... ses ongles sont d'argent. Pour son étonnante chevelure ondulée, elle est céculéenne. Cet homme levé à six heures du matin, ne rentre que le matin vers deux heures, et ce, depuis toujours... Il est vrai que c'est pour s'allonger dans l'étroit cercueil qui lui sert de lit.

Il a tout prévu. Dans le petit cimetière de campagne, à Balizy où il a une propriété, son caveau est installé... un caveau à sa mesure.

Dunikowski en est l'auteur. Le groupe sculpté représente un superbe athlète musculeux courbant sous son étreinte une frêle et gracile jeune personne. Il a 15 pieds de haut et 15 pieds de profondeur également pour le caveau proprement dit. Antoine croit à la réincarnation, et il veut pouvoir se détendre agréablement avant de revenir sur cette planète... Aussi, peut-il boire, au fond de sa dernière demeure, après visite de l'installation, le coup de l'étrier : du John Haig...

Antoine est un prince de l'hospitalité. Maintenant qu'il a tout prévu pour sa mort, il continue à vivre.

Bloqué aux USA pendant la guerre, il en a profité pour créer et faire prospérer ses 76 succursales, dont celle, immense et fameuse, des grands magasins Saks. Quand il y retourne, il lui faut paraître à la T.V., donner des conférences de presse sur la mode...

Dans les rues de New-York, sa Cadillac est précédée, entourée des motos de la police... C'est une attention de son amie, Mrs. Eleanor Roosevelt...

"Je connais un nouveau coiffeur"

On subit instantanément son charme. A sa manière, c'est un génie... Il en a d'ailleurs tous les travers, mais c'est justement parce qu'il s'est établi au-dessus des normes.

Fastueux, c'est un bohème, prince parmi les princes, il aime les humbles et préfère à tout leur compagnie.

Peut-être plus que le personnage d'une époque (mais quelle époque ?), c'est un personnage...

Avant tout : un créateur.

Dernièrement, aux studios de Boulogne, une très jeune et très jolie star française, au succès foudroyant me disait :

— Tu sais, je connais un nouveau coiffeur, un type marrant, mais alors absolument formidable... Il est rue Cambon. Et tu sais comment il s'appelle ? Antoine ! Incroyable, non ?...

JEAN MARCILLY.



Des rêves à vendre!



ROUGE A LEVRES
« DREAM KISS »
durée de 24 heures.
Couleurs aguichantes!
Etui florentin exclusif.
69¢.



POUDRE DE TOILETTE
WOODBURY
à base d'un ingrédient
spécial qui le fait mieux
adhérer. Teintes de rêve.
25¢ et 45¢.



DREAM STUFF
Poudre-fond de teint
Impalpable et adhérente.
75¢. Aussi, nouveau poudrier
de luxe, \$1.00.



MAQUILLAGE
« DREAM GLO »
Ce liquide magique vous
donne un teint lisse,
radieux. Il assouplit
l'épiderme. 49¢.

Produits de
beauté de rêve
Woodbury

(Fabrication canadienne)

SANDERSON

papiers-tentures

et tissus



Recréez votre appartement —
renouvelez votre plaisir d'y
vivre. Faites appel à des
couleurs riches, vibrantes — tel
un rythme de mazurka. Harmonisez
papiers et tissus, tissus et papiers,
tous deux de Sanderson.



By Appointment to H.M. The Queen
Suppliers of Wallpapers
Paints and Fabrics
Arthur Sanderson & Sons Ltd.
London

ARTHUR SANDERSON & SONS (CANADA) LTD. 31 TERAULAY STREET, TORONTO

SUCCURSALES A MONTREAL ET VANCOUVER



Un coin des jardins de la Princesse Gourielli (Helena Rubinstein) à Grasse, France, célèbre par sa culture des fleurs à parfums.

L'AVENIR est un mystère que l'homme a toujours essayé de percer. Mais s'il est relativement aisé aujourd'hui de faire des pronostics sur les possibilités que nous offre la découverte de l'énergie atomique ou du moteur à réaction, il est par contre très difficile de prévoir quoi que ce soit dans certains domaines qui nous sont pourtant beaucoup plus familiers. Que sera, par exemple, dans cinquante ans le parfum qui, de tout temps, a fait partie des rites religieux, ou servi à exalter la beauté ?

Désireuse de le savoir, j'ai interrogé quelques spécialistes de la matière ; un parfumeur, un grand couturier et une technicienne de la beauté (ces derniers également créateurs de parfums). Guerlain, Christian Dior, Helena Rubinstein ont bien voulu, pour nous, essayer de soulever le voile.

Sous quelle forme se présentera le parfum de l'an 2,000 ? Il a été depuis le commencement du monde, fumée, onguent, cire, liquide. Plusieurs maisons le fond aujourd'hui solide, et le parfum-crème connaît en Amérique une certaine vogue. Mais ce sont là questions de mode. Il restera liquide cependant, car c'est là sa forme la plus naturelle.

Le flaconnage, lui, changera, les plastiques nous offrant de nombreux avantages. Déjà, grâce à eux, le bouchage est plus hermétique. Plusieurs problèmes cependant restent encore à résoudre (nul doute qu'ils le soient très prochainement), le plastique ayant tendance à se décomposer au contact du parfum et le dénaturant de ce fait.

Quelle sera l'évolution du parfum dans son odeur ?

Là est le cœur du problème !... Nul ne sait en effet si dans cinq, dix ou quinze ans, une découverte sensationnelle ne viendra pas bouleverser toutes les techniques utilisées jusqu'ici. Qui aurait pu prévoir, avant le début de ce siècle, les produits de synthèse ? Leur apparition révolutionna pourtant l'art de la parfumerie, ajoutant quelques éléments nouveaux comme la violette, inutilisable à l'état naturel, et permettant de créer des « odeurs » jamais senties jusqu'à ce jour. Aux parfums de fleurs, se substituèrent les parfums de composition : c'était, si je puis me permettre cette comparaison, l'orchestre succédant à l'instrument seul.

La science, faisant d'immenses progrès, ouvre chaque jour des perspecti-

Nous avons interviewé pour vous Guerlain, Christian Dior, Helena Rubinstein et autres pour savoir quels seront les parfums de l'an 2000

ves nouvelles. Déjà, certains travaillent sur la génétique des plantes (ceux du Professeur Metzger en particulier) permettent de penser qu'il est possible de faire produire à une plante une odeur plus forte ou même différente de la sienne. Cette découverte est d'importance.

D'autres facteurs entrent également en ligne de compte. C'est ainsi que l'on ignore encore le cheminement de l'odeur à travers le système nerveux ; nul doute qu'une connaissance plus approfondie de l'odorat n'amène aussi de grands changements dans la technique du parfum. Ce sens ne s'est-il un peu atrophié avec le temps, l'air que nous respirons est-il trop saturé REVUE — NOV—Nous avons inter—A d'odeurs de toutes sortes ? On ne sait, mais il est certain que notre odorat s'avère beaucoup moins développé que celui de nos pères. Nous devenons « cœurs de l'odorat », au dire du regretté Dr Claoué, le grand spécialiste du nez. Les parfums doivent en conséquence avoir plus d'intensité ; ceux du début du siècle ont, à notre goût, à peine plus de force qu'une eau de toilette. Ils évolueront donc en puissance, peut-être un peu au détriment de la finesse et de la distinction.

Retour au parfum de fleur ? Peut-être, mais plus probablement évolution vers les compositions si l'on considère la nouvelle école. Reprenant les mélanges bannis par les anciennes théories, elle retravaille leurs dissonances, recherchant des effets nouveaux, à l'instar de la musique moderne qui ne craint pas de soulever de choquer nos oreilles par d'étranges accords.

En Amérique, 80 à 85 pour cent des parfums sont achetés par les hommes

Mais comme toute histoire humaine, le parfum d'ici l'an 2,000 évoluera par mouvements alternatifs, d'autant plus qu'il est régi par les lois de la mode, du snobisme, et, faut-il en convenir ? par le caprice féminin. D'une génération à l'autre, le goût change. Nos grand-mères restent fidèles aux parfums de fleurs de leur jeunesse ; leurs filles essaient parfum après parfum ;

les toutes jeunes à la recherche d'une personnalité, adoptent immédiatement un parfum différent de celui des plus de 30 ans... et retombent plus ou moins sur celui de leur aïeule. C'est ainsi que délaissant un peu les parfums lourds et sucrés, nous revenons actuellement aux parfums frais et secs.

Le parfum envahit chaque jour davantage la campagne où une éducation se fait peu à peu. D'ici quelques années, le parfum de qualité y aura sa place aussi bien que dans nos artères parisiennes, et l'on ne pourra bientôt plus classer à la manière des romanciers d'Outre-Atlantique la femme, d'après son parfum : telle ou telle marque cataloguant la femme arrivée.

Mais les hommes ont aussi leur mot à dire... puisque d'après les dernières statistiques précisément américaines, 80 à 85% des parfums sont achetés par eux, le parfum étant l'article « cadeau » par excellence. C'est également la raison pour laquelle certains parfumeurs français ont deux représentations : l'une de luxe, l'autre de contenance, à conditionnement élégant, mais simple.

Les parfums derrière le rideau de fer

Autre question : A quel stade d'évolution est le parfum derrière le rideau de fer ? Risque-t-il en l'an 2,000 d'être en concurrence avec le parfum français qui occupe aujourd'hui la première place sur le marché mondial ? Non ! En l'an 2,000 la parfumerie française a les plus grandes chances d'avoir toujours la souveraineté. La Russie et les pays satellites ont, semble-t-il, 30 à 40 ans de retard sur elle. Le rideau de fer est aussi hermétique sur ce sujet que sur les autres, cependant, des divers renseignements que nous avons, il apparaît que les techniques ont chez eux très peu évolué. Il est certain d'ailleurs part qu'ils n'achètent que les matières premières de basse qualité. Bien entendu, ces pays peuvent, s'ils le veulent, rattraper le temps

perdu en engageant nos techniciens ou en envoyant les leurs étudier nos méthodes. Mais il est peu probable qu'ils le fassent, leur standing de vie ne justifiant pas cet effort.

Ces marchés d'Europe orientale autrefois florissants, sont à peu près fermés ; mais, par un curieux phénomène, leurs commissions d'achat ne demandent que les parfums français en vogue au moment de la guerre de 14-18, car ils ignorent tous nos grands noms actuels.

Enfin, les pays d'Orient qui furent de gros clients de Paris, le boudent aujourd'hui, tandis qu'en Chine, les techniques sont restées assez archaïques et il n'y a pas de copistes. Aussi, malgré son évolution, chimie sur l'Occident, la femme chinoise est-elle obligée de se contenter de parfums bon marché.

Aux Indes, le bouleversement des classes et le niveau de vie très bas ne permet pas non plus une grosse importation.

Mais revenons, en guise de conclusion, à notre point de départ : Que sera le parfum en l'an 2,000 ? Il sera ce que nous en ferons : un art ou une industrie... Un art, s'il reste au stade actuel, un peu artisanal : travail soigné, temps voulu de macération, matière première de choix et surtout expérience du « nez », que ne remplaceront jamais aucun instrument, aucune analyse chimique.

Une industrie si le rendement prime tout, talonné par le temps et le prix de revient au détriment du parfum (le coût du conditionnement étant trop fort et la marge laissée à la fabrication du « bouquet » lui-même trop faible pour conserver la qualité).

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse... »

Sachons éduquer notre odorat et préférer la qualité à « l'apparence » ; nous ferons ainsi le parfum de demain, puisque c'est notre désir qui commande le travail du parfumeur.

VIVETTE RIVALS



Christian Dior fut dernièrement le premier couturier à prononcer une conférence en Sorbonne, — sur la mode, s'il-vous-plaît, et avec présentation de mannequins.



Guy Madison, son épouse (Sheila Connolly) et leur caniche noir. — Ci-dessous, une scène de "The Hard Man", avec Valérie French.



GUY MADISON ME RACONTE SA VIE

par Louise Gilbert-Sauvage,
notre correspondante à Hollywood

« Brown Derby » d'Hollywood où Guy m'attendait, flanqué de son agent de publicité, Helen Ainsworth, responsable de sa première compagnie de production de films : « Romson's Production ».

Ce qui rend Madison taciturne et parfois muet comme une carpe, ce sont les questions indiscreètes, m'assure-t-il. Il se trouve, dans la vie de tout individu, des chapitres qu'il est de bon ton de ne lire qu'en famille, des points très sensibles et d'une telle intimité que la plus élémentaire discrétion exige qu'on les passe sous silence. « Par ailleurs, ajoute Guy, il faut comprendre que le journaliste a pour mission de renseigner le public sur la vie de ses vedettes favorites. Ceux qui vivent de cette admiration généreuse se doivent de ne pas en profiter en tout égoïsme. Pour ma part, je suis toujours à leur disposition. »

— « Dites-moi, alors, pourquoi vous avez décidé de faire du cinéma, ce qui vous y a amené, ce que vous pensez de Guy Madison, ou plutôt quelle est votre conception de la vie d'un acteur, en particulier, et du théâtre en général ? Faites-moi votre portrait de la femme idéale ? »

— « Je vais débiter par la fin du questionnaire... J'admire, chez la femme, la féminité dans son sens réel, c'est-à-dire la femme confidente, sachant écouter, converser sans tout dire, ayant la chance de posséder cette ultime qualité qu'est le sens de l'humour. Avec de l'intelligence, de l'honnêteté et une humeur égale qui, sans tout accepter, n'est cependant pas susceptible. J'ai le bonheur d'avoir une femme admirable qui me seconde dans ma profession en me faisant un foyer serein et reposant. »

« Comme acteur, je crois que j'ai beaucoup appris, depuis quelques années ; l'expérience est un facteur dont personne ne peut aisément se passer pour arriver au succès. A tour de rôle, nous devons tous connaître les mauvais jours, les scénarios que n'applaudit pas le public, et quelques scènes que l'on retrouve plus tard sans fierté. Tout cela fait partie du bagage de la vie théâtrale. Et cette existence plus ou moins fictive de comédie, de drame ou de tragédie, en face du public, pour en faire un succès, il faut une immense dose de détermination, quoi qu'il en coûte. »

« Quant à mon histoire, elle est simple. Je suis entré au cinéma presque par accident. C'était en 1942, lorsque je faisais partie de la marine, à San Diego. Un



Cowboy, universitaire, marin et comédien, Guy Madison est aujourd'hui l'une des vedettes les plus populaires d'Hollywood.

camarade me demanda ma photographie (la meilleure), me dit qu'il allait la montrer à un agent à la recherche d'un acteur de mon genre et mesurant plus de six pieds. Helen Ainsworth était cet agent. Elle me présenta aussitôt à David Selznick, qui me donna un rôle dans *Since You Went Away*, le même jour. On me fit ensuite signer un contrat pour le jour où je devais être libéré de la marine. J'ai fait, depuis, une vingtaine de films, dont plusieurs westerns. Je crois que ceux qui m'ont plu davantage furent *The Charge of Feather River*, *Hilda Crane*, *Reprisal*, et mon tout dernier qui s'intitule : *The Hard Man*.

— « On parle beaucoup de gens non satisfaits, de « coeurs brisés » à Hollywood, qu'en pensez-vous ? »

— « Je pense qu'en général chacun trace lui-même son plan de vie. C'est ce que l'on appelle, je suppose, la conscience, cette loi intime, naturelle, qui dicte à chacun sa manière de vivre. Je ne crois pas que l'on soit plus malheureux à Hollywood qu'ailleurs. Ici, nous vivons tous dans des maisons de verre ; la mauvaise publicité amplifie souvent les erreurs et les chagrins. Dans certains cas, cette publicité mal inspirée contribue à hâter des défaites qui, dans le silence, connaîtraient peut-être des guérisons faciles. »

L'histoire de Guy Madison en est une de succès, autant à la TV qu'à l'écran. Qui n'a applaudi le héros « Wild Bill Hickock », à la télévision ? Cadet d'une famille de sept enfants, il gagna d'abord sa vie en travaillant sur les ranches de la Californie, pendant les vacances. Il y apprit les secrets de l'équitation. En 1954, il épousa Sheila Connolly. Ils ont deux enfants : Briget Catherine et Erin. Dans ses loisirs, il fait du golf et fabrique des flèches qu'il emploie à la chasse à tir, son sport favori. Ses ancêtres lui ont apporté un mélange d'anglais, d'irlandais, d'allemand, d'écossois et d'indien américain.

LE MEILLEUR moyen de connaître la vraie personnalité d'une vedette de cinéma, c'est de ne pas se fier à une publicité qui n'est pas toujours véridique et de l'interroger au cours d'une entrevue.

On m'avait assurée que Guy Madison était un jeune homme facilement embarrassé, timide même, parfois taciturne, parlant peu et répondant à vos questions par monosyllabes. Pour ma part, je ne suis pas particulièrement friande des conversations verbuses qui n'offrent aucun intérêt et suintent l'ennui. Un laconique *non* ou *oui* vous éclaire souvent plus sur le sujet que vous interrogez que des phrases entortillées ne présentant aucune forme d'honnêteté.

Aussi, je ne me laissai pas rebuter par son mutisme et acceptai avec joie son invitation à déjeuner au

NE S'IMPROVISE PAS QUI VEUT "CONSEILLÈRE DU COEUR"

LE « COURRIER DU COEUR », rubrique peu connue il y a un quart de siècle, a pris depuis la guerre, des proportions astronomiques dans une certaine presse de la plupart des pays du monde. Quand elles ont des « peines sentimentales », les femmes esquimaux du Grand Nord écrivent aujourd'hui à la rédactrice de tel illustré féminin de Montréal ou de Toronto, tandis que dans les états arabes, les écrivains publics ont trouvé une nouvelle clientèle : les femmes incomprises et... analphabètes, qui les chargent d'exposer leur cas aux rédactrices spécialisées de certains magazines.

C'est naturellement aux Etats-Unis que les courriers du coeur sont les plus répandus, et on estime qu'au moins une Américaine sur dix (c'est-à-dire plus de huit millions) s'est déjà adressée dans sa vie à la « conseillère sentimentale » d'un journal.

Il semblerait cependant, que cette vogue aurait baissé depuis un an ou deux.

« C'est parce que beaucoup de journaux confient cette rubrique si importante à des personnes nullement à la hauteur », estiment les « grandes » de la profession qui préconisent aujourd'hui que leur métier soit réglementé.

« Ne s'improvise pas conseillère du coeur qui veut », affirment-elles, demandant confidentiellement aux directeurs de journaux de ne confier cette rubrique qu'à des « spécialistes hautement compétentes ». Leur demande est accompagnée d'une « liste noire » de

quelques courriéristes de coeur... fantaisistes, dont les « conseils » auraient vraiment dépassé la mesure.

Quelques "conseils" singuliers

« L'oncle de mon mari me fait la cour. Que dois-je faire pour éviter un drame ? » — demande notamment la lectrice d'une publication canadienne.

« Pour pouvoir vous conseiller, répond la courriériste incriminée, je dois savoir s'il s'agit d'un simple parent ou d'un « oncle à héritage », que vous avez évidemment tout intérêt à ménager. »

Une autre lectrice de Los Angeles soumet à la « courriériste » de son hebdomadaire le cas de son fils :

« Il a 17 ans, et un flirt assez poussé avec une jeune fille qui en a 16. Dois-je encourager ce flirt uniquement pour ennuyer la mère de la jeune fille que je ne peux pas souffrir et qui n'aime pas mon fils ? »

Voici la réponse : « Ne pensez qu'à la santé de votre fils. »

Pas de conseillère de coeur de moins de quarante ans !

De tels conseils font déconsidérer (paraît-il) la « profession », d'autant que les titulaires de ces rubriques sont souvent des jeunes filles ou des jeunes gens dépourvus de toute « expérience » et qui considèrent

leur travail comme une plaisanterie. Les « grandes » de la profession demandent donc que ces postes soient confiés :

- 1) aux femmes d'au moins quarante ans, mariées et ayant des enfants.
- 2) jouissant d'une bonne santé physique et morale : les maladies corporelles et morales ris-

[Suite à la page 44]





Notre roman d'amour :

LA BICHE BLESSÉE

par LISE BLANCHET

AUSSI loin que l'oeil pouvait voir ce n'était que fûts sombres sur la blancheur de la neige, que le jour finissant teintait de bleu. Si épaisse était la frondaison des sapins que ce blanc tapis posait une énigme : en avait-il fallu des flocons dansants pour parfaire ce chef-d'oeuvre !

— Celui qui n'a pas vu la Forêt Noire en cette saison ne sait rien de la beauté du monde, dit Luc Rovel d'un ton quelque peu emphatique.

C'était bien là, sans doute, l'avis de son compagnon, mais il n'en laissa rien voir ; son visage fixé sur le paysage émouvant et grandiose qu'il voyait pour la première fois resta plein de tristesse.

« Allons ! songea Luc, ce cher Gérard n'est pas guéri de sa blessure, et j'aurai quelque peine et quelque mérite à l'en distraire. Ah ! si je tenais cette Sylvaine ! »

Mais cette Sylvaine à laquelle — de façon bien différente — songeaient les deux hommes était loin d'eux, à l'autre bout du monde, hors de leur atteinte. Mariée depuis un an à un diplomate, elle coulait à Tokyo des jours sans histoire ; des jours tels qu'elle les avait désirés, exempts de soucis matériels. Guy Faure, son mari, était riche, et Gérard de Nancey, qui l'aimait tant, n'avait pour tout bien qu'un manoir délabré dans le Doubs et sa solde de lieutenant de vaisseau...

« Mais tout cela est de la vieille histoire, pense Luc le sage, et Gérard ferait bien de l'oublier ».

— Quelle bonne idée a eu le baron en nous invitant à la chasse, reprend le jeune homme.

Un bref regard de côté à son ami lui apprend qu'il est dans la bonne voie : un semblant d'intérêt se manifeste sur le visage durement buriné qu'éclairent deux splendides yeux gris.

— Ne vous l'ai-je point dit ? Ce fut après la guerre ; il rendit service à plus d'un des nôtres, prisonniers en Allemagne ; je fus du nombre. Il me donna un vieux costume, pour remplacer le mien... Il me prêta une petite somme. C'est grâce à lui que je pus m'évader et regagner la France. Je dois dire que son activité se bornait à de tels actes qui tenaient plutôt de la simple charité : il voulait ignorer l'usage que nous faisons de ses cadeaux ; l'idée que nous pouvions les employer contre sa patrie l'aurait sans doute peiné... Mais de tout cela qu'il ne soit plus question... Vous verrez un homme courtois, d'aspect assez rustre pourtant. Il vit avec sa fille Herda ; elle était très jolie. Elle l'est encore, mais elle vieillit à une allure déconcertante ; le teint est moins clair, le regard moins brillant, l'allure moins assurée. Je me demande pourquoi elle ne se marie pas : les partis n'ont pas dû lui manquer.

— Serait-elle si vieille qu'elle doive abandonner tout espoir ? demanda Gérard.

— Non, elle n'a qu'une trentaine d'années...

Un silence. La voiture avance avec peine, dérapant sur le sol glissant.

— Il s'est perché bien haut votre baron de Winter, constate Gérard.

— Il habite le manoir ancestral ; il avait autrefois un appartement à Munich ; c'est là que je l'ai connu... Je travail-

lais chez un boulanger ; j'avais demandé et obtenu cet emploi, pensant avec raison que je serais plus libre que dans le stalag.

De loin en loin des écriteaux avertissaient que l'on pouvait se trouver inopinément devant une harde. « Hirsh », disaient-ils, et l'on y voyait dessinée noir sur blanc, la silhouette bondissante d'un cerf.

— Avez-vous déjà rencontré des cerfs ? demanda Gérard.

Décidément, il s'évadait pour un temps de son torturant passé !

— Je n'en ai jamais vu traverser les routes ; mais, en pleine forêt cela m'est arrivé plus d'une fois, au temps lointain où je faisais du scoutisme et où nous campions dans les bois.

Un soupir dédié à son ardente jeunesse. C'en est fini de ces nuits à la belle étoile, de ces chants dans la nuit ; machinalement, il entonne :

« Seigneur, rassemblés près des tentes

« Pour saluer la fin du jour,

« Tes fils laissent leurs voix chantantes

« Monter vers Toi pleines d'amour... »

Et Gérard l'accompagne en sourdine. Comme les voilà loin de l'heure présente ! L'image du baron de Winter, de son manoir, de sa fille, s'éloigne dans leur esprit. Mais soudain Luc s'écrie :

— Où sommes-nous ?

La route s'est singulièrement rétrécie ; singulièrement garnie aussi de pierres et d'ornières ; les roues de la voiture chassent dangereusement ; le moteur renâcle.

— Nous voilà comme le Petit Poucet perdus dans la forêt de l'enchantement, dit Luc... Allons trouver la maison de l'Ogre. Comme nous ne le craignons ni l'un, ni l'autre, nous y aurons du moins un abri pour la nuit.

— Ce sera de l'imprévu, dit Gérard... Mais le manoir n'est-il pas en cette direction ? Il m'a semblé apercevoir des lumières.

Son doigt montrait un coin précis de la forêt, déjà assombrie par la nuit, mais d'où parvenait une faible lueur.

— Je pense que nous sommes assez éloignés du manoir, dit Luc. Autant qu'il m'en souviennne, il n'y a aucune maison dans cet endroit de la forêt... Je m'y suis aventuré, quelquefois, jadis, en compagnie du baron... Quand je dis jadis, il s'agit seulement de huit ans, et il me semble qu'il y a une éternité... Ah ! Pourquoi vieillissons-nous si vite ?

Il appuya sur l'accélérateur ; mais la voiture resta sur place, se contentant de faire entendre une protestation rageuse, et de déplacer une gerbe de menues pierres.

— N'irons-nous pas plus loin ? demanda Gérard... J'ai l'impression que c'est la panne.

— C'est bien mon avis, dit Luc le front soucieux. Je prétends connaître ma voiture ; eh bien, c'est la première fois qu'elle se montre capricieuse ; car il s'agit bien d'un caprice : le réservoir est garni, les bougies répondent...

Il quitta son siège, souleva le capot, haussa les épaules.

La nuit venait rapidement, elle semblait sortir du bois, comme un grand fauve ; tout devenait noir, sauf cette neige qui irradiait encore une sorte de lumière.

UNE VIE MODERNE ICI?



**Que ce livre soit
pour vous une
source d'idées**



Vous pouvez mener une vie moderne là où vous êtes—en convertissant votre maison présente en la maison de vos rêves. Ce livret intitulé "Pièces aimées, Pièces où l'on vit", vous montre des vieilles chambres que l'on a modernisées... facilite le développement de vos propres idées au sujet de votre maison.

Demandez ce livret maintenant. Il excitera votre imagination. Vous y trouverez la manière de rendre votre chambre de bain étincelante de style et de beauté... de transformer votre cuisine en une joie pour la ménagère... vous y verrez comment un appareil de chauffage peut accroître la beauté d'un sous-sol et rendre possible l'aménagement d'une pièce additionnelle... comment on peut décorer un salon et l'harmoniser avec les radiateurs.

Vous serez surpris de voir comme vous pouvez apporter de l'élégance, de la commodité et plus de confort à une maison qui n'est plus neuve... et ordinairement pour un prix bien moins élevé que vous ne l'auriez cru possible.

Notre entrepreneur en plomberie et chauffage se fera un plaisir de vous aider. Si vous le désirez, des versements faciles peuvent être arrangés par l'entremise de votre banque au moyen d'un emprunt pour l'amélioration des maisons garanti par le Gouvernement.

Remplissez ce coupon dès aujourd'hui.

— Voulez-vous rester dans la voiture? demanda Luc à son ami; moi, je vais tenter de trouver un quelconque secours; soit un dépanneur pour l'auto, soit un asile pour nous. Aussi bien, le baron ne m'attendait pas absolument ce soir... Ce soir ou demain, telle fut ma promesse: il sera donc sans inquiétude à notre sujet.

— Est-il l'homme à s'inquiéter pour ses amis?

Que voilà bien Gérard, se posant des problèmes psychologiques en un pareil moment, alors que de plus urgents devoirs devraient accaparer son esprit!

— Je l'ignore. Je le soupçonne pourtant de ramener les événements à leurs plus justes proportions. Et je ne crois pas que les soucis occasionnés par ses amis blanchissent ses cheveux avant l'heure... D'ailleurs, il est chauve.

Par acquis de conscience, Luc appuya encore une fois; la voiture fit une embardée, se jeta littéralement contre un tronc épais; un cri jaillit: serrée entre l'arbre et la voiture, une biche gémissait. Du sang jaillit de son cœur, salissait le capot. A grand peine, Luc avait ôté la prise de contact... Le mal, pour la voiture, ne serait pas grand; pour les passagers non plus. Gérard avait la main écorchée.

— Nous l'avons échappé belle, murmura Luc...

Il fit machine arrière; la biche libérée s'effondra sur la neige.

— Le mieux serait de l'achever, dit le jeune homme qui se détourna du regard désespéré de l'animal.

Gérald, penché sur lui, l'examinait.

— Je crois, dit-il, qu'elle n'est pas touchée à mort... Elle a une patte brisée, et une plaie au poitrail...

— C'est plus que suffisant pour motiver ma décision. Que fera désormais cet animal?

A ce moment, les deux hommes furent intrigués par une étrange apparition: deux enfants, emmitoufflés jusqu'aux yeux, portant des lanternes, poussaient un traîneau, dans lequel une fillette semblait dormir. Le véhicule crissait sur la neige durcie, sur le sentier caillouteux... Ils s'arrêtèrent devant la voiture.

La fillette ouvrit les yeux; son regard s'attachait tout de suite à la biche blessée qui léchait sa plaie saignante.

— Méchants! Méchants! cria-t-elle... Puis elle esquissa le geste de bondir du traîneau, mais ses jambes ne répondirent pas à l'élan de son corps.

— Sommes-nous loin de Winter, petits? demanda Luc au plus âgé des enfants.

— De Winter? Une expression d'effroi remplaça la curiosité sur le visage mobile des enfants.

— Vous voulez parler du manoir, ou du village? questionna l'interpellé.

— Du manoir, évidemment.

L'enfant hochait la tête.

— Enfin, répondras-tu, oui ou non? Sommes-nous loin du manoir de Winter? La question est assez clairement posée, il me semble, dit alors Gérard qui perdait patience.

Un simple geste de son ami le ramena à plus de sagesse: pensait-il avoir raison de l'entêtement des enfants (des petits paysans probablement illettrés) avec des paroles? Luc connaissait d'autres arguments. Il tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit, en fit crisser un petit billet. Mais cette scène n'intéressa que la fillette: ses grands yeux d'un bleu sombre fixés sur le jeune homme, elle eut un sourire.

— Vous êtes à trois kilomètres du manoir de Winter, monsieur, dit-elle; mais le chemin est affreux, du moins celui que vous avez adopté: il y en a un autre plus bas, qui est praticable, même en cette saison... Mais, êtes-vous en panne?

Sa voix n'était pas celle d'une enfant, mais bien d'une jeune fille, d'une femme presque, et les deux hommes, lui donnant plus d'attention virent qu'elle avait au moins dix-huit ans.

— Merci, Mademoiselle, dit Luc... Je me suis en effet égaré, et ma voiture ne veut plus avancer... Force nous sera donc de faire les trois kilomètres à pied... D'autre part, j'ai blessé cet animal. Mon intention, quand vous êtes

arrivés près de nous, était de l'achever.

— C'est horrible! s'écria la jeune fille. Vous n'en ferez rien, je suppose. Regardez comme elle souffre!

— Mais, justement, je voulais abrégé ses souffrances.

La jeune fille secoua la tête, des boucles blondes dansèrent autour de son mince et pâle visage.

— Allez, dit-elle, il vaut mieux lui laisser la vie... Wolf, dit-elle s'adressant au plus grand des garçons, charge-toi d'elle... Emmène-la chez oncle Wilhem... Nous la soignerons.

Avec une aisance peu commune, Wolf se pencha sur l'animal blessé, le chargea avec d'innombrables précautions sur ses épaules: on eût dit que la biche comprenait le bien qu'on voulait lui faire: elle s'abandonnait.

Devant le regard plein de reproche de la jeune fille, Luc se sentit coupable. Certes, il n'avait pas voulu cet accident!

— Je regrette, dit-il, mais je n'ai pas été maître de ma voiture pendant un bref instant; cela a suffi. Nous aurions pu y laisser nous-mêmes notre vie.

Elle inclina la tête d'un mouvement plein de grâce, acceptant les explications; puis un émouvant sourire fleurit ses lèvres au dessin si pur.

— Vous disiez, Mademoiselle, reprit le jeune homme que le manoir est à trois kilomètres... Mais peut-être existe-t-il, plus près, une demeure qui pourrait nous accueillir pour la nuit?

La jeune fille parut hésiter, puis:

— Il y a la maison d'oncle Wilhem, dit-elle enfin... La maison où je vis. Elle est assez vaste... Je crois que tante Gertha pourrait facilement vous préparer deux lits, et vous servir un repas... Mais votre voiture restera-t-elle là?

Après sa velléitaire action — si malencontreuse aussi — la voiture semblait bien décidée à l'immobilité la plus complète.

— Le radiateur ne risque-t-il rien? demanda la jeune fille... Et le réservoir?

— Si. Tout risque. Nous allons, mon ami et moi, l'envelopper dans une housse. Ce sera sans doute insuffisant; mais qu'y pouvons-nous?

— Oncle Wilhem voudra sans doute remorquer votre voiture, il y a de solides boeufs à la ferme, dit encore la jeune fille; il serait vraiment dommage de la laisser dehors.

Avec un effort démesuré, le second des enfants (l'aîné avait déjà disparu avec son fardeau) essaya de pousser la voiturette dans laquelle se tenait la jeune fille.

— Tu ne pourras jamais, Karl, dit-elle.

A la même seconde, les deux hommes se précipitèrent: Gérard arriva le premier...

Et ce fut dans la forêt sombre un étrange cortège. Karl allait en avant, montrant le chemin. Il fallait éviter les ornières, les congères, tous les écueils placés par la nuit et l'hiver sous les pas des voyageurs.

— Attention! Prenez à gauche...

Enfin, la maison apparut; une porte béante déversait un carré de lumière sur la cour enneigée: une ombre s'y profilait: celle d'une femme âgée, vêtue en paysanne...

— Nous voilà! cria Karl...

La vieille femme fit quelques pas hors de la maison. Elle vint se pencher au-dessus de la jeune fille comme pour bien se convaincre de sa présence; alors, sans retenue, elle inectiva les deux enfants. A l'entendre, ils venaient d'échapper aux plus graves dangers... Elle leur avait pourtant bien défendu de s'éloigner!

Karl, la tête baissée, entra; et Luc interdit, regarda la femme. Grâce à une parfaite connaissance de l'allemand, que parlait aussi Gérard, aucune parole de la brave femme ne lui avait échappé, et il se faisait un peu figure de coupable.

— Nous avons retenu un instant ces enfants, dit-il, et ce qui arrive est un peu de notre faute. Notre voiture a

[Lire la suite page 20]



UNE INDUSTRIE AU SERVICE DE LA SANTÉ NATIONALE

Institut Canadien de Plomberie et Chauffage,
Département P-4,
550 ouest, rue Sherbrooke, Montréal, P.Q.

Sans obligation de ma part veuillez, s'il-vous-plait, m'envoyer sans délai ma copie du livret illustré en couleurs "Pièces aimées, Pièces où l'on vit"—gratuitement.

Nom:

Adresse:

7M2F

le **SUMMUM** de
la **PRÉCISION** et
de la **BEAUTÉ** dans
le **MONDE ENTIER**

ZENITH

. . . la montre de réputation mondiale depuis plus de quatre-vingt-dix ans pour son chic et sa précision primée . . . a remporté 685 premiers prix d'exactitude à des épreuves officielles de précision tenues aux fameux observatoires suisses. Et comme preuve suprême de sa précision, la Zenith extra RR56, modèle de poche, est aujourd'hui la montre officielle des chemins de fer canadiens.



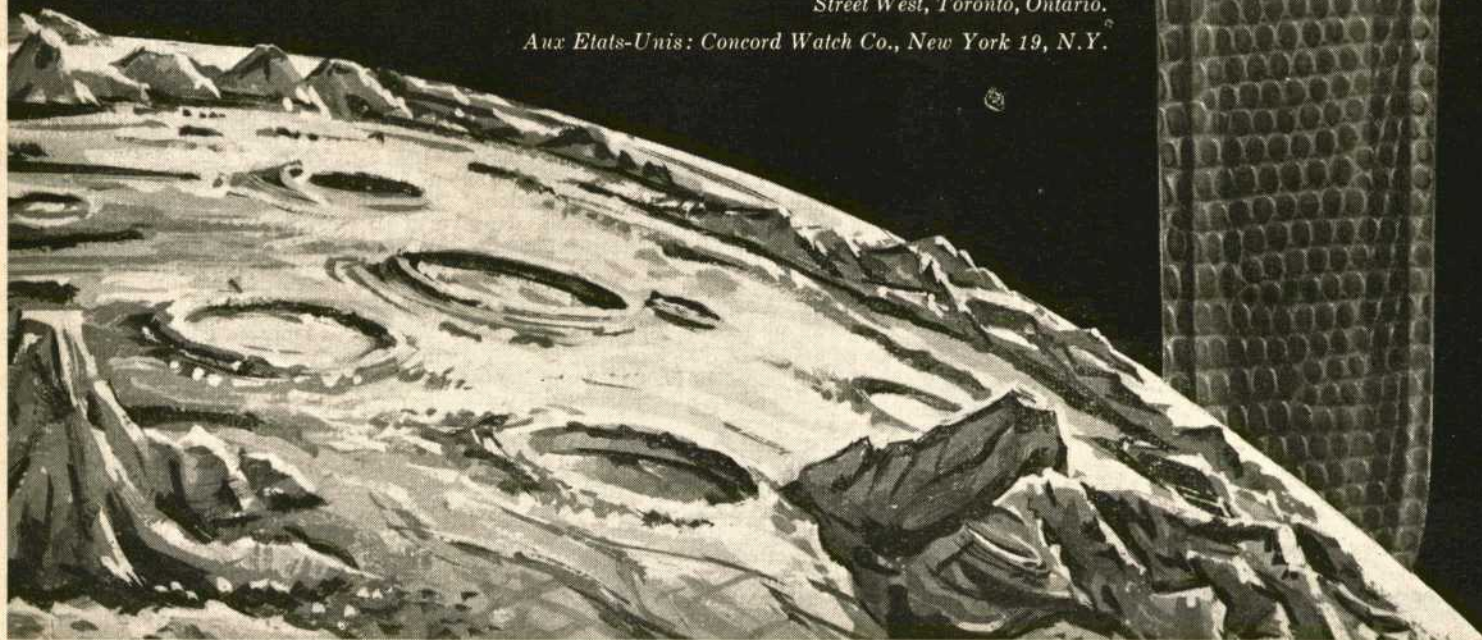
ZENITH 1094, cadran appliqué or 18 C.; mouvement automatique, 20 rubis. Prix de détail suggéré \$315.00. Autres modèles Zenith, à partir de \$72.50.

ZENITH ZL 141 W, or 14 C. sertie de diamants, cadran appliqué or 14 C. Prix de détail suggéré \$175.00

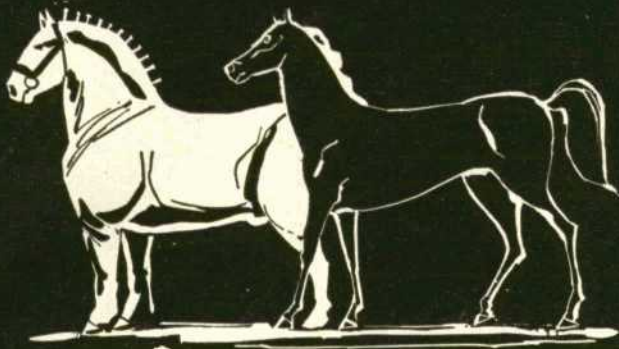


Les montres Zenith sont vendues et entretenues au Canada, partout où l'on voit cet emblème. Pour tout renseignement, écrire à: Granite Jewellery Limited, 527 Queen Street West, Toronto, Ontario.

Aux Etats-Unis: Concord Watch Co., New York 19, N.Y.



Deux chevaux ?



*Il y a aussi une grande différence
entre les vermouths!*

Le vermouth "racé" porte l'étiquette Martini qui signifie — saveur et arôme subtils, introuvables dans aucun autre vermouth au monde.

Importés d'Italie en bouteilles de 35 on.

EMPLOYEZ LE

VERMOUTH DOUX

MARTINI & ROSSI

Comme apéritif:
pur ou à la glace, avec
un zeste de citron.

Comme long breuvage,
avec une boisson ga-
zeuse et de la glace.

Bouquet nouveau, exquis:

mélangez les vermouths doux et
"Extra Dry", en parties égales — sur
des cubes de glace. C'est tellement
léger... et tout à fait délicieux.

Manhattans incomparables

POUR DES MARTINIS SECS, EMPLOYEZ LE

VERMOUTH "EXTRA DRY"

MARTINI

Il est de couleur plus claire... moins amer
au goût. Si vous aimez vos martinis plus secs ils vous
plairont davantage préparés avec du vermouth
"Extra Dry" Martini.

[Suite de la page 18]
refusé d'avancer, et nous étions bel et bien perdus sans eux.

Silencieuse, elle prit la place de Gérald et poussa la voiture de la jeune fille.

— Entrez, messieurs, dit-elle.

Sous la lumière de la lampe, le visage de la jeune fille parut plus beau encore. La peau d'un teint de camélia, les yeux d'un bleu sombre étoilés de points d'or, la bouche gracieuse, les cheveux blonds, en faisaient un être plein d'attrait.

— Erika, dit la vieille femme, tu devrais être la plus raisonnable. Jusqu'où êtes-vous allés ?

« Que d'histoires pour si peu de chose, songea Luc. Eh quoi ! Cette fille avait bien l'âge de raison... Et d'ailleurs, pourquoi ne marchait-elle pas ? Quel mal la clouait dans ce fauteuil roulant ?

Questionner lui répugnait, mais pourtant il brûlait de savoir... Bah ! Il saurait s'ils devaient passer la nuit dans la maison. Rien ne semblait moins sûr, pourtant, malgré la promesse faite par la jeune fille. Les yeux de la vieille femme, fixés tantôt sur Luc, tantôt sur Gérald, ne témoignaient d'aucune indulgence.

— Tante, dit la jeune fille, nous sommes allés presque jusque vers le manoir... Je sais bien que je suis coupable, mais quelque chose m'y attire... Je vous promets de ne pas recommencer... Wolf est-il revenu, avec cette biche ?

Un sourire éclaira le visage dur de la vieille :

— Oui ; ils sont en train de la panser dans l'écurie, ton oncle et Wolf : elle s'en tirera très bien.

Gérald passa la main sur son front, comme pour effacer de mauvais rêves. Où était-il ? En quels lieux, en quels temps, vivait-il ?

Il regarda la jeune fille. La lumière nimbait son pur visage semblable à celui d'une petite sainte de vitrail ; elle se tourna vers lui, leurs yeux se rencontrèrent, elle lui sourit.

— Puis-je savoir, dit-elle, votre nom. Je voudrais faire les présentations.

Elle paraissait parfaitement à l'aise, comme dans un salon.

— Gérald de Nancey, et voici mon ami, Luc Rovel.

— Je suis Erika de Winter, dit alors la jeune fille.

Elle parut ne pas voir l'expression d'étonnement des deux jeunes gens, et continua :

— Je suis la nièce du baron de Winter et la cousine d'Herda.

Un cri de la vieille femme arrêta ses explications :

— Erika, ma chérie, pourquoi dire tout cela à des étrangers... à des ennemis peut-être !

Un rire frais comme une source au printemps jaillit dans la pièce.

— Tante Gertha, tu vois des ennemis partout ; à t'en croire, la terre serait peuplée de loups garous... Or, je suis sûre que monsieur de Nancey et monsieur Rovel n'ont aucune mauvaise intention en ce qui me concerne... Et même, le baron de Winter n'est pas si méchant ! Que ferait-il de moi, au manoir ; de moi, une infirme ? Je suis tellement plus heureuse près de toi, avec oncle Wilhem, et Wolfgang, et Karl ! Vous m'entourez de tant d'affection, de tant de soins !

Un peu gêné par ces démonstrations familiales, Gérald s'était reculé dans un angle de la pièce et contemplait de loin la scène.

On ne pouvait nier qu'une véritable tendresse se lisait sur le visage ridé de la vieille femme, ainsi que dans les yeux lumineux d'Erika.

Un joli nom, songeait le jeune homme... Il se surprit à le murmurer à mi-voix.

— Madame, dit alors Luc, mademoiselle Erika nous a laissé espérer un asile pour la nuit, dans votre maison...

Un instant de silence succéda à ces mots. Tante Gertha regarda Erika, comme pour attendre des ordres.

— Oui, tante, dit la jeune fille, j'ai offert en votre nom, un asile pour cette nuit, aux deux voyageurs égarés.

— Tu as bien fait, mon pauvre

agneau... Il y a toujours les deux chambres au-dessus de la grange...

A cet instant, Wolf et oncle Wilhem rentrèrent.

— Ta biche est sauvée, Erika, dit le garçon...

Une expression de bonheur apparut sur le clair, sur le mobile visage.

— Ainsi, vous nous pardonnez, mademoiselle ? demanda Gérald.

Et Luc constata que sa voix tremblait.

II

« Nos amis français ne se hâtent point, père, dit Herda.

Dans la salle basse du manoir, le père et la fille lisaient, ou feignaient de lire, car leurs yeux, trop souvent, s'égarèrent en direction de la vieille horloge. Tous les deux, avec la même impatience, épiaient le silence : le bruit d'une voiture crissant sur le sol gelé de la cour ne se ferait-il pas entendre ?

— Ne devaient-ils pas arriver en fin d'après-midi ? demanda la jeune fille.

Le baron de Winter ôta ses lunettes, et en frotta les verres avec une peau de chamois. C'était un homme grisonnant, à la peau tanée par le grand air, au regard dur. Il était vêtu d'un pantalon de velours brun et d'une veste grise au col et aux parements verts, d'allure tout à fait militaire.

Herda ne manquait pas de beauté : on pouvait admirer sans réserve la pureté des traits, l'épaisseur de la chevelure relevée en torsade. Elle portait une robe de velours noir, agrémentée d'un col en Irlande. A son cou, une chaîne d'or supportait un beau médaillon émaillé.

— Rien n'était moins sûr, dit le baron répondant à sa question. Luc Rovel m'a promis sa visite pour ce soir, ou pour demain matin...

L'horloge sonna dix fois.

— Je pense qu'il est inutile de les attendre plus longtemps, dit la jeune fille.

Elle se leva, longue et mince. La lumière d'une lampe se posa sur son visage dont les traits apparurent plus marqués. Un cerne entourait les yeux. Elle semblait avoir soudain vieilli.

— Tu montes déjà dans ta chambre ? demanda le baron.

Une sorte d'inquiétude perçait dans sa voix. Il détestait ces heures de solitude, lui que le sommeil fuyait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il lui fallait le réconfort d'une présence humaine. Et quelle présence lui eût été plus bénéfique que celle de cette fille unique, en qui il avait mis tous ses espoirs ?

— Désirez-vous que je reste ?

Il courba la tête, feignit l'indifférence, reprit son livre, chaussa ses lunettes.

— Fais comme tu voudras, dit-il enfin.

Mais déjà elle avait repris sa place.

— Luc Rovel est-il marié, père ? Vous ne m'avez donné aucun détail sur sa vie, sur lui-même... Je sais juste ce que furent vos relations en des temps troublés de son pays et du nôtre.

— Il n'est pas marié, pas plus que Gérald de Nancey. Les aurais-je invités dans ce cas ? Bien que l'idée de te perdre — un mariage éloigne toujours un enfant de ses parents — je n'ai en vue que ton établissement... Je ne serai pas toujours de ce monde, et j'aimerais te savoir à la garde d'un époux...

Il soupira :

— Tu t'es montrée tellement difficile, jusqu'à ce jour... Il faut dire aussi que tes prétendants n'ont pas été nombreux.

Il la regarda avec attention :

— Tu étais belle, pourtant.

— Ne le suis-je plus ? dit-elle en riant d'un rire trop haut, factice.

Ah ! oui, on pouvait faire le compte de ses soupirants ! Il y avait eu le petit baron Wogel, ruiné, malade, coureur de dot et de jupons. Elle n'avait même pas eu à le décourager : à l'énoncé du chiffre de sa fortune, il s'était enfui. Il y avait eu, aussi, Kurt Lenner, ancien officier, nanti d'une maigre re-

traite. Il était chauve et laid. Herda ne voulait pas se vendre à n'importe qui... Il y avait eu enfin Ludwig... Mais cela c'était une autre histoire. Elle aimait Ludwig qui l'aimait... Il s'était expatrié sans lui avoir demandé sa main. Il l'avait quittée, un soir, après un bal, comme s'il devait la revoir le lendemain; par des étrangers elle avait appris son départ. Depuis un an, elle ne savait plus rien de lui.

— Tu es encore belle, dit le baron. Mais épargne-moi l'obligation de te faire des compliments. Un mot seulement: si tu étais dénuée de charme, je n'aurais pas invité Luc.

Un silence. Les bûches crépitaient dans la vaste cheminée où un arbre entier tiendrait à l'aise. Le tic-tac monotone de l'horloge se poursuit inlassablement.

— Erika est venue jusque sous les murs du manoir, dit Herda. Wolf et Karl poussaient sa voiture, comme à l'ordinaire. Elle semblait bien pâle.

— Je la plains. Quelle triste existence est la sienne... Ne serait-elle pas plus heureuse avec nous ?

— Tu n'ignores pas que c'est sur sa demande que nous l'avons confiée à Wilhem ? D'ailleurs, elle ne vivra pas vieille: le docteur Well est formel: la paralysie des membres inférieurs ne cédera à aucun remède, à aucun traitement. Les soi-disant miracles de la science sont impuissants devant ce mal. Minée par une anémie pernicieuse, la pauvre n'a plus que quelques mois à vivre... Un an, peut-être, si tout va bien...

Encore un silence. Les mots qui viennent de condamner une jeune fille se sont heurtés aux murs sombres, aux meubles lourds patinés par les siècles, aux tentures mitées.

— Et si le docteur Well se trompait ? hasarda Herda. On en a vu d'autres. Souvenez-vous d'Hans, père. Condamné par la Faculté, il y a dix ans, il vit encore, et ses quatre-vingts ans nous étonnent.

— Hans est un vieillard, et Erika un enfant... Une pauvre enfant malade.

— Père, vous me feriez croire que vous souhaitez la mort de ma cousine. Cela vous ressemblerait si peu.

Le baron, une fois de plus, courbe la tête sous le regard acéré de sa fille. Ce regard direct, froid comme la lame d'une épée, et qui, comme elle, vous transperce. Folle ! Ne sait-elle pas qu'elle sera l'unique héritière de la dot d'Erika ? Une dot considérable. Héritière aussi du manoir qui appartient en réalité à la jeune malade. Mais, elle le sait. Elle refuse seulement d'y arrêter sa pensée. Par lâcheté, songe le baron.

Un bruit de chaîne dans la cour: c'est Brutus, le danois... Il jappe un instant à la lune, puis résigné rentre dans sa niche...

— Pourquoi Erika est-elle venue jusqu'ici, cette après-midi ? demande Herda, plus pour elle-même que dans l'espoir d'une réponse.

Le baron, d'ailleurs, dédaigne de lui en faire une. Que dirait-il ? Que sait-il des réactions d'une petite fille de dix-huit ans ? Car Erika a dix-huit ans. Cette maison, où vit son oncle, et qu'elle méprise, en sent-elle parfois l'attirance ? C'est entre les vieux murs qu'est née sa mère. Lorsqu'il songe à cette soeur, le baron se trouble, s'émeut: leurs jeux d'enfants, le long des corridors sombres ou dans le parc aux beaux arbres, leurs disputes, suivies de baisers, leurs études... Tout cela renaît en son âme.

Mais tout cela s'efface très vite; il suffit que surgisse dans son esprit l'image de son cousin Hermann de Winter pour que change le cours de ses pensées. Cet Hermann a eu tout pour lui: la beauté, l'amour, la fortune: il racheta le manoir qui allait être vendu pour payer les dettes du père du baron.

La plus noire jalousie avait alors envahi, et pour toujours, le coeur du baron. La mort de sa soeur et de son cousin n'en avait pas eu raison. Erika, orpheline à dix ans, s'était trouvée sous sa tutelle.

— Est-ce ma faute à moi ? murmure le baron.



L'amour, c'est une foule de petites choses

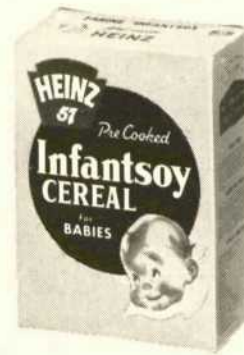
De jour en jour, vous découvrez que plusieurs choses sont à la source de cet immense amour entre vous et votre bébé... comme son premier sourire... ou le souvenir des heures heureuses passées ensemble.

Nous le savons bien ici, chez Heinz, nous qui nous efforçons d'embellir vos moments ensemble. Et nous estimons que la préparation des aliments de bébé est notre mission la plus importante.

Nous sommes sans cesse à l'affût de nouvelles et meilleures recettes qui assureront à votre bébé de nouveaux et meilleurs aliments.

La toute nouvelle céréale Heinz, Infantsoy, est le résultat de cette recherche constante en vue d'une meilleure alimentation. Infantsoy est une céréale renfermant plus de protéines, qui favorise le développement physique de l'enfant. Mise au point par Heinz à partir du soya et d'autres grains essentiels, elle est vendue au même bas prix que les autres céréales Heinz.

Heinz prépare aussi d'autres céréales: riz, orge, farine d'avoine, blé, ainsi que des céréales mélangées, chacune constituant un régal pour bébé. Faites l'essai bientôt des céréales Heinz, et voyez tout le plaisir qu'elles ajoutent aux repas de bébé.



Céréales HEINZ pour bébés 57

Plus de 110 variétés • Viandes en purée • Viandes pour enfants • Céréales pour bébés • Aliments en purée • Aliments pour enfants • Biscuits pour la dentition

Sa fille, abîmée dans sa rêverie, dresse la tête.

— Que dites-vous, père ?

— Je dis que je ne suis nullement responsable de la mauvaise santé d'Erika. N'ai-je pas tout pour elle ? De quoi a-t-elle manqué ici ?

— D'affection, dit Herda.

— Peuh ! Elle est elle-même si indifférente. N'a-t-elle pas découragé tes accès de tendresse ? Nous n'avons aucun remords à avoir en ce qui la concerne. C'était une enfant difficile, au caractère ombrageux, exclusive dans ses haines, rétive...

— Père, vous parlez d'elle au passé: la pauvre petite est encore de ce monde. Songez que ses parents l'adoraient,

et qu'elle se trouva soudain privée d'eux, parmi nous.

— Tu la soutiens: c'est ton rôle de femme. Vous êtes toutes les mêmes, indulgentes... Il me souvient de ta pauvre mère... Si je l'avais écoutée, j'aurais donné mes biens aux pauvres et j'aurais mendié sur les routes. Car il fut un temps où nous avions quelques biens...

Ce qu'il n'ajoute pas, c'est qu'il se chargea, lui, et royalement, de dilapider ces biens. Le jeu est une passion terrible, plus forte, plus puissante que l'amour pour certains êtres.

Il soupire et reprend:

— D'ailleurs, tout ce que nous disons au sujet d'Erika est sans importance.

Le docteur Well a été formel... La semaine dernière, il m'a affirmé que ta cousine est atteinte de leucémie — mal qui pardonne rarement —. Ceci joint à l'attaque de polio qu'elle subit il y a huit ans, lui laisse une marge de vie très étroite. Le docteur parle de six mois.

— Mais c'est épouvantable, père ! s'écria Herda.

— Tout dépend de quel point de vue on se place; pour elle, la chose n'a pas le même aspect que pour toi. Tu es en bonne, en parfaite santé; tu raisonnes sensément; enfin, tu attends de l'existence la part de bonheur à laquelle tu as droit. Elle, affaiblie par la maladie, encline à rêvasser — je ne



OLIVIA DE HAVILAND



JOAN FONTAINE

LES SOEURS CELEBRES DE L'ECRAN AMERICAIN

par Louise Gilbert-Sauvage,
notre correspondante à Hollywood

Les statistiques révèlent que les chances, pour une même famille, de produire une vedette importante de cinéma sont infinitésimales. Et encore moins deux. Et cependant la chose s'est produite assez souvent.

Un exemple courant est celui de la famille Pierangeli. Deux des filles de cette famille italienne se sont simultanément élevées au rang d'étoiles. Pier Angeli, qui divisa son nom de famille en deux parties, pour s'en servir avec le succès que l'on sait, et sa jolie soeur, Marisa Pavan, que nous retrouvons dans « The Midnight Story ». Autre détail au sujet de ces deux soeurs : elles sont jumelles, mais sans être identiques. Douées également pour la scène, mais de caractère bien différent, aussi populaires l'une que l'autre. Pier débuta la première et connut, à Hollywood, de splendides succès. Ses deux derniers films sont « The Vintage » et « Merry Andrew », tournés aux studios MGM. Son prochain rôle sera dans « The Roses » qu'elle jouera à Rome avec Salvatore Baccaloni et Jack Lemmon. Elle est mariée avec Vic Damone. Ils ont un héritier.

Il y a près de deux ans, Marisa Pavan épousa Jean Pierre Aumont. Lorsque paraîtront ces lignes ils seront devenus parents de leur premier né. Ils reviennent actuellement de Paris où Jean Pierre a cueilli, à la scène et à l'écran, des lauriers magnifiques. Marisa est maintenant grande vedette. On se souvient qu'elle obtint une nomination pour « l'Oscar » dans « The Rose Tattoo », aux côtés de Anna Magnani.

En remontant jusqu'en 1921, dernières années du cinéma silencieux, nous retrouvons les soeurs Gish, Dorothy et Lillian, peut-être les plus populaires, les plus fameuses de toutes les soeurs de l'écran. Elles provoquèrent l'enthousiasme des « fans » de cette époque avec « Orphans of the Storm ». Elles furent également acclamées à Broadway, et nous les retrouvons encore occasionnellement dans des rôles de composition à Hollywood.

Dolores et Helen Costello étaient les filles de l'idole des matinées théâtrales, Maurice Costello. Dolores fut bébé-star en 1926, et sa soeur Helen eut des rôles identiques l'année suivante. Par la suite, toutes deux comptèrent des milliers d'admirateurs et connurent de nombreux succès. Helen mourut en janvier 1957.

Plusieurs se rappellent encore les soeurs Noonan, connues professionnellement sous les noms de Molly O'Day et Sally O'Neil. Ce « team » vécut aussi des jours glorieux. Mais, comme tout le reste des choses terrestres, les carrières de cinéma sont éphémères.

Les soeurs Young furent aussi fameuses à l'écran, Polly Ann, Sally Blane et Loretta. Georgianna se fit aussi remarquer au cinéma. Loretta est celle qui demeura le plus longtemps célèbre. On la voit encore régulièrement à la TV américaine.

Une autre famille de renommée internationale fut celle des Bennett, Constance et Joan, filles de feu Richard Bennett, comédien de grande classe.

Venus d'Orient en Californie, les deux soeurs Joan Fontaine et Olivia de Havilland ne tardèrent pas à devenir importantes parmi les pensionnaires de la capitale du film américain. Toutes deux décrochèrent de nombreuses récompenses académiques et gagnèrent, à tour de rôle, l'« Oscar » tant convoité par les vedettes. Joan se vit décerner ce trophée pour son film « Suspicion », Olivia le reçut pour sa magnifique interprétation de « The Heiress ». Depuis trois ans, Olivia de Havilland est devenue l'épouse de Pierre Galante, journaliste à Paris-Match. Ils ont un enfant et habitent Paris.

PIER ANGELI



MARISA PAVAN



dis pas « rêver » — confondant le réel et l'irréel, verrait la mort devant elle sans sourciller. Ne doit-elle pas aspirer à revoir, au plus tôt, les parents envolés ?

Herda haussa les épaules. Cette philosophie de son père lui semblait par trop simpliste ; mais elle se garda de contrecarrer ses idées. Demain, elle irait voir Erika ; elle lui porterait des friandises et des livres d'images, comme à une petite enfant. Naturellement, elle ne serait remerciée que par l'un de ces regards étonnés, par ce demi-sourire...

La jeune fille se leva, elle tira les lourds rideaux de reps sur les fenêtres, non sans se donner le temps d'admirer le paysage. La lune, enfin levée, argentait les sapins et criblait la neige de paillettes de diamants.

— Quelle belle nuit ! dit la jeune fille... Décidément, père, vos amis ne viendront que demain.

— Certes ! Personne ne s'aviserait de faire une visite à une heure aussi tardive.

— Je monte dans ma chambre. Bonsoir, père.

— Bonsoir, fillette... Fais de beaux rêves.

Elle détourna la tête pour lui cacher son sourire désabusé. Lorsqu'il l'appela ainsi « fillette », elle sentait dans sa voix beaucoup plus de pitié que de tendresse.

Déjà, elle avait perçu ces intonations dans la voix de Ludwig, jadis... Or, Herda n'aimait pas la pitié ; pourquoi Ludwig avait-il eu pitié d'elle ? Pourquoi s'était-il éloigné sans un mot, sans un seul mot d'espoir ou d'adieu ?

Quand elle eut quitté la pièce, le baron s'approcha de la cheminée ; avec un soufflet, il ranima les flammes qui donnèrent à sa rude figure des tons de pourpre.

« Quelle fille », murmura-t-il, « elle semble intelligente, et elle ne veut pas comprendre... La fortune est-elle chose à dédaigner ? »

Il s'endormit, cette nuit-là, dans le vieux fauteuil qui crachait le crin par mille blessures.

III

La vieille Gertha borda Erika dans son lit, comme chaque soir. Puis elle la gronda doucement. Pourquoi n'avait-elle pas touché au repas ? N'aimait-elle pas le kugelof ? La pâte n'en était-elle pas assez légère ?

La jeune fille laissa dire Gertha. Un sourire émouvant éclairait sa pâle petite figure perdue parmi les flots de la chevelure blonde...

— Tante Gertha, pourquoi Gérard de Nancey est-il triste ?

La brave femme ouvrit les bras comme pour donner l'envolée à toutes les suppositions. D'abord, était-il triste ? Il y a des gens qui, pour se rendre intéressants, laissent sur leur visage une expression mélancolique... Le jeune homme était peut-être l'un de ceux-là... Il pouvait aussi avoir des ennuis d'argent. Un travail déplaisant. Des peines de coeur. Cela existait aussi.

— Du moins, on le dit, conclut Gertha.

— Tu n'as jamais eu de peines de coeur, toi ? questionna la jeune fille.

— Jamais. J'avais seize ans quand Wilhem a demandé ma main. J'étais bien trop contente pour refuser... Et, ma foi, ce contentement dura encore. Oh ! Nous avons eu notre part de chagrins. Quand nos deux fils moururent à la guerre, nous avons cru devenir fous ; mais ne devient pas fou qui veut. La vie nous tenait bien. Puis, tu es venue, et nous avons les deux fils de notre aîné, qui n'ont plus de mère. Trois orphelins à chérir, cela fait encore une bonne dose de bonheur.

— Je voudrais être vraiment la soeur de Karl et de Wolfgang, dit la jeune fille. Je me sens quelquefois tellement seule au monde.

— C'est-y que tu ne nous aimerais pas ? s'écria la vieille femme alarmée.

Dans son âme fruste, l'idée chemina que la jeune fille n'était pas heureuse près d'eux... Bien sûr, il aurait fallu un peu de luxe, un peu de la fortune d'autrefois... Du temps où ses

parents vivaient. Wilhem et Gertha faisaient bien tout ce qu'ils pouvaient : la brave femme mijotait de petits plats destinés à aiguillonner l'appétit capricieux ; l'homme lui avait fabriqué des jouets, encore qu'elle n'en manquât pas. Herda lui apportait des poupées de Nuremberg, des animaux sculptés ; deux ou trois pianos minuscules encombraient une étagère. Et des livres d'images emplissaient un coffre.

Mais Erika préférait à tout les promenades dans la forêt en compagnie des deux garçons. Quand elle rentrait, après une escapade, ses joues semblaient moins pâles, ses yeux plus brillants. Pourtant, elle ne pouvait marcher...

— Si Gertha, je vous aime, dit Erika.

Mais elle songe que le mot est impropre. L'amour, cela signifie autre chose pour elle, maintenant. Ce n'est plus seulement l'affection qu'elle a vouée aux braves gens qui la soignent et à laquelle se mêle sa gratitude...

Non, l'amour c'est l'élan fou qui a porté tout son être vers Gérard de Nancey. Depuis la seconde où elle s'est trouvée face à face avec lui dans la forêt, son coeur ne lui appartient plus. Elle savait bien que la forêt, sa grande amie, lui apporterait quelque jour un merveilleux présent. Et ce jour est venu. Mais pourquoi son bien-aimé est-il si triste ? Quelle douleur a mis ce pli d'amertume sur ses lèvres, assombri son regard ? Pour effacer ces ombres, Erika donnerait sa vie, dont les jours sont comptés, hélas !

— Gertha, dit-elle, je crois que moi j'ai des peines de coeur.

— Mon pauvre agneau, Dieu t'en préserve. Il ne te manquerait plus que ça ! Mais, va, ne crains rien, la vieille Gertha saura te défendre.

Erika a un doux rire. Qui pourrait défendre son coeur, son coeur trop tendre, contre l'amour ? D'ailleurs, cette peine dont elle sent les premières atteintes est plus douce que le bonheur...

— Laisse-moi, je voudrais dormir, murmure-t-elle.

Et la vieille femme se penche sur elle, pose ses lèvres ridées sur le jeune front brûlant :

— Dors bien, mon agneau, dit-elle ; fais de beaux rêves.

Ce sont les mêmes mots que le baron de Winter a employés pour sa fille. Mais l'âme d'Erika, si pure, si droite, connaîtra des rêves qui seront refusés à l'orgueilleuse Herda.

— Eh bien, que dites-vous de l'aventure ?

On leur avait donné deux petites pièces qui communiquaient. On entendait les chevaux frapper leurs sabots dans les stalles de l'écurie proche.

Luc sortait un pyjama de sa valise tandis que son compagnon appuyé à la fenêtre restait songeur. Le jeune homme répéta sa question.

— L'aventure ? dit Gérard en faisant volte-face... Le mot me semble trop grand pour la chose. Nous sommes tout simplement des voyageurs en panne, réfugiés pour une nuit chez de braves gens. Rien de plus ordinaire.

— Et la petite, qu'en dites-vous ?

— Rien... C'est une enfant malade. Touchante, je vous le concède.

Luc sortait maintenant son nécessaire de toilette et en disposait les objets sur une étagère, placée au-dessus d'une table.

— Il y a plus... Voyons, cette enfant — et pas si enfant : elle doit avoir au moins dix-huit ans — qui vit avec des paysans, alors qu'elle est de noble lignage, me paraît auréolée de mystère... Et n'avez-vous pas vu les mouvements de peur que faisaient naître sur les visages des deux garçons nos questions concernant Winter ? Je vous dis, moi, que nous sommes en pleine aventure.

Sans façon, il se brossa les dents. A ce moment, Gérard comprit qu'il devait se retirer dans sa chambre.

— Bonsoir, dit-il... Ne vous embarquez pas trop vite sur la barque du rêve. Demain, au grand jour, vous rirez de vos suppositions toutes gratuites. Ce n'est pas la première fois qu'une fille noble vit dans une ferme ; ni la pre-

[Lire la suite page 26]



Au programme:
Soirée dansante

La cigarette: **MATINÉE**

Les fumeurs au goût délicat trouvent dans
la Matinée tous les raffinements qu'ils recherchent
dans une cigarette... qualité, douceur, arôme subtil.
Son filtre d'un blanc pur ne nuit en rien à l'aspiration.

LA CIGARETTE POURVUE DU FILTRE *Magique*



RIEN À CUIRE!

Dominos de Noël

C'est LE BEURRE qui fait la saveur et la richesse de ces délicieux dominos de Noël. C'est lui qui fait l'originalité de la recette. Votre famille se réglera de ces succulents dominos... et vous apprécierez la simplicité de cette recette "sans cuisson" que le *beurre rend meilleure*. Rien n'égale l'exquise saveur d'un beurre de crèmerie frais et ambré... rien ne rehausse autant le goût des aliments!

Pour obtenir de merveilleuses recettes au beurre, demandez par écrit les nouveaux livrets de recettes de Marie Fraser—l'un traite des friandises de Noël, l'autre, des casse-croûte ordinaires.

Service des  produits du lait

FÉDÉRATION CANADIENNE DES PRODUCTEURS DE LAIT

180 est, boul. Dorchester, Montréal, P.Q.



Faites fondre ½ t. de beurre dans une casserole. Incorporez ¼ de t. de sucre, ½ de t. de cacao, 1 c. à thé de vanille, 1 œuf, 2 t. de biscuits graham émiettés, 1 t. de noix de coco râpée et ½ t. de noix hachées. Pressez le tout dans un plat carré de 9".



Battez en crème ¼ de t. de beurre, incorporez 2 c. à table de poudre instantané à la vanille, 3 c. à table de lait et 2 t. de sucre à glaçage tamisé. Mettez de côté ¼ de t. de cette garniture et étendez le reste sur les ingrédients secs. Faites refroidir.



Faites fondre ensemble 3 onces de chocolat demi-doux et 1 c. à table de beurre. Étendez sur le mélange refroidi. Faites refroidir le tout, découpez en rectangles et décorez de points blancs avec le reste de la garniture.

Mon Courrier et Mes Meilleures Recettes

par Madame ODETTE OLIGNY
Chroniqueuse de LA REVUE POPULAIRE

LE THE, CETTE MERVEILLE

Quand on se sent lasse, pendant les heures laborieuses de la journée tout aussi bien que par les après-midi d'élégance, n'est-ce pas qu'il est charmant de pouvoir s'arrêter et de prendre une bonne tasse de thé? Parlez-en aussi à tous ceux qui travaillent intellectuellement et vous verrez ce qu'ils vous diront. Je sais bien que, personnellement, les jours où j'ai beaucoup à faire, ma machine à écrire est là, devant moi, une théière fumante à côté, sur une petite table volante... Et vous n'imaginez pas comme le travail en est facilité...

Le thé est, pour nous, un don de l'Extrême-Orient. Les Chinois se plaisent à dire que c'est en l'an 2737 avant Jésus-Christ que l'Empereur Shen-Nung, fit fortuitement la découverte du thé. Comme (déjà) il avait le sens de l'hygiène poussée à l'extrême, il avait pris l'habitude de ne jamais boire d'eau qu'elle ne fut bouillie. Or, certain jour qu'il en prenait une tasse, le vent léger lança dans le récipient des petites feuilles arrachées à un arbuste voisin. Et tout aussitôt, l'eau se colora légèrement, tandis qu'elle prenait une saveur, un parfum jusque là ignoré. C'était la découverte du thé.

Les Hindous ont, sur le sujet, une autre légende, et ils prétendent que celui qui découvrit les qualités du thé fut un prêtre Bouddhiste nommé Darma, qui, ne voulant pas dormir pendant sept ans, afin d'adorer continuellement pendant sept ans son dieu Bouddha, se rendit compte, au bout de cinq ans de veille, qu'il commençait tout de même à avoir besoin de céder au sommeil. C'est alors qu'il prit et mâcha les petites feuilles d'un arbrisseau sauvage qui croissait non loin de là et le sommeil, à nouveau, fut chassé et le prêtre put réaliser son vœu. Bien entendu, il s'agit là de légendes et d'ailleurs si anciennes qu'il faut bien s'en tenir à leur poésie.

Toutefois, il est incontestable que le thé nous vient de Chine, de Ceylan, des Indes, du Japon.

Pour faire du thé, nous prenons quelques précautions, c'est entendu, mais nous n'en faisons pas une cérémonie, comme les peuples d'Extrême-Orient pour qui c'est un véritable rite, qu'on apprend aux fillettes quand elles sont toutes jeunes. Il ne faut pas manquer à une seule des façons compliquées dont s'entoure la préparation du breuvage parfumé.

La civilisation extrême-orientale est tellement plus ancienne que la nôtre qu'il faut attendre, pour voir le thé entrer en Europe, l'ère des grands voyages. Ce n'est donc qu'au XVI^e siècle, qu'on en entendit parler pour la première fois. Les navigateurs hollandais tout particulièrement ne tarirent pas d'éloges sur cette boisson qu'ils avaient connue, tant en Chine qu'au Japon. Les Hollandais furent les premiers Européens à boire du thé, rapporté par leurs voyageurs au long cours.

Et, chose curieuse, les Anglais, qui en sont devenus de tels consommateurs, ne lui firent pas tout de suite un accueil aussi enthousiaste que les Hollandais. Il y eut d'abord, comme à la base de tant de choses nouvelles, un petit snobisme. On buvait du thé parce que c'était rare et nouveau. Puis l'usage se généralisa et le commerce vit, dans l'importation du thé, une source énorme de profits et dès lors, le thé devint denrée courante presque partout dans le monde.

Certes, ce n'est pas tout et il y aurait tout un volume à écrire sur l'histoire du thé. Mais nous nous en tiendrons là car nous savons bien que pour la plupart des ménagères, des mères de famille, le thé est le breuvage qu'elles servent le plus volontiers aux repas. D'ailleurs, le thé est le breuvage le plus populaire au monde.

Je ne vous dirai que quelques mots sur sa culture et sa préparation. Dans les vastes plantations de Ceylan (et de partout) le thé est un arbrisseau qui ne monte guère à plus de trois pieds. On fait faire la cueillette par des femmes, très habiles, qui ne prennent que les petites feuilles tendres de l'extrémité des branches et les jettent dans le panier qu'elles tiennent en équilibre sur leur tête. Le thé est d'abord mis à sécher ou plutôt à flétrir, puis il est roulé dans des machines et enfin, laissé sécher. On le torréfie ensuite, après quoi il faut procéder au triage, à l'emballage et à l'expédition. Sans oublier l'importante opération du mélange, car presque tout le thé que nous buvons est formé de plusieurs sortes savamment mélangées.

RECETTES

Pour faire du BON thé: Ebouillantez la théière. Mesurez une cuillerée à thé par tasse, plus une pour le pot. C'est une règle ancienne et immuable, tant de fois prouvée qu'on ne la discute plus. Et servez-vous toujours d'eau BOUILLANTE.

THE GLACE

Vous doublerez les proportions, c'est-à-dire que vous mettrez deux cuillerées à thé de thé par tasse. Procédez comme pour le thé chaud. Versez dans des verres, sucrez au goût et ajoutez des cubes de glace et une rondelle de citron et, si vous aimez sa saveur, une feuille de menthe verte fraîche.

PUNCH AU THE AVEC ORANGE ET CITRON

½ tasse de sucre blanc
3 tasses d'eau bouillante
4 sacs de thé ou 6 cuillerées à thé de thé
1 tasse de jus de citron frais
3 tasses de jus d'oranges
2 pintes d'eau glacée
des tranches d'oranges et de citron



Aux Indes comme à Ceylan et dans tous les autres pays où on cultive le thé sur les collines, la cueillette est confiée aux mains expertes de jeunes filles comme celle-ci. Le thé cueilli est jeté dans la hotte qu'elles portent au dos. Seules les petites feuilles des extrémités des branches sont employées. (Courtoisie du Tea Council of Canada)

Ebouillantez, à l'eau très bouillante, le thé, et laissez infuser cinq minutes. Coulez. Faites dissoudre le sucre dans le thé et laissez refroidir. Versez dans un récipient avec le jus de citrons frais et d'oranges. Ajoutez l'eau glacée et tenez au froid jusqu'au moment de servir. Vous pouvez aussi servir ce punch au thé chaud.

LE COURRIER

Je regrette de ne pouvoir donner de réponse personnelle aux personnes qui demandent des recettes. Il est inutile de m'envoyer des enveloppes timbrées ou des timbres. Les recettes sont pour tout le monde et doivent paraître dans la « Revue ».

* * *

Réponse à Une Lectrice Assidue. — Le prochain numéro sera consacré aux recettes de Noël et du temps des fêtes.

* * *

Pour « Rose Bleue » la recette de relish indien : 6 lbs de tomates vertes; 3 oignons moyens; 1 grosse branche de céleri; 1/2 lb de piments rouges doux; 1 piment vert moyen; 1 2/3 tasses de sucre; 1 3/4 tasse de vinaigre Heinz blanc; 1/2 cuil. à thé de cannelle; 1/2 cuil. à thé de clous de girofle moulu; 1/2 cuil. à thé de toutes épices; 1/2 cuil. à thé de curcuma; 1/4 de cuil. à thé de poivre de cayenne; 1 1/2 cuil. à thé de graines de céleri; 3 cuil. à table de sel.

Lavez et coupez les tomates en quartiers après avoir enlevé la tige. Pelez et coupez en tranches les oignons. Lavez et coupez en morceaux tous les autres légumes et passez-les dans le hachoir. Egouttez l'excédent de liquide. Amenez le sucre et les autres ingrédients au point d'ébullition. Ajoutez les légumes et faites bouillir doucement dix minutes, en brassant de temps à autre. Remplissez rapidement, un pot à la fois, jusqu'à 1/4 de pouce du bord. Regardez bien à ce que la solution de vinaigre couvre bien tous les légumes. Bouchez immédiatement les pots. Cette recette donne de 5 à 6 chopines.

Quelle merveille, et quel repos, à toute heure du jour, qu'une bonne tasse de thé. Le sucre et le citron sont facultatifs, mais leur saveur s'ajoute certainement à celle du thé. (Courtoisie du Tea Council of Canada).



Voyez ce que vous pouvez créer avec votre 'Magic'!



GÂTEAU ÉTAGÉ FACILE À MÉLANGER

- 3/8 tasse de shortening
- 3 tasses farine à pâtisserie tamisée une fois
- ou 2 2/3 tasses farine tout-usage tamisée une fois
- 4 1/2 c. à thé Poudre à Pâte 'Magic'
- 3/4 c. à thé de sel
- 2 tasses sucre granulé fin
- 1 1/8 tasse de lait
- 1 1/2 c. à thé de vanille
- 3 oeufs non battus

Note: Tous les ingrédients doivent être à la température de la pièce.

Mesurer le shortening dans un bol à mélanger; tamiser la farine, la Poudre à Pâte 'Magic', le sel et le sucre sur le shortening. Incorporer le lait en remuant, puis battre 300 coups ou 2 minutes, à la main ou avec un malaxeur électrique à vitesse moyenne. Ajouter vanille et oeufs; battre encore 300 coups ou 2 minutes. Verser dans 3 moules à gâteaux ronds de 8 pouces, graissés et dont le fond aura été couvert d'un papier ciré graissé. Cuire au four modérément chaud, 375° environ 1/2 heure. Laisser tiédir dans les moules pendant 10 minutes, puis démouler sur des grilles à gâteaux et retirer le papier ciré. Une fois les gâteaux refroidis, réunir les étages avec une garniture et glacer au goût.

Gâteau Tambour: Etendre un glaçage blanc au beurre entre les étages et sur toute la surface du gâteau. Utiliser des anneaux de bonbons rouges en guise de supports à bougies et pour retenir les "pailles" rouges qui forment le laçage du tambour.

Facile à réussir, ce beau Gâteau de Fête 'Magic' se fait dans un seul bol. Avec sa pâte légère et fraîche, d'une texture uniforme, il mérite bien tout le soin qu'on a mis à le décorer!

Un autre excellent produit de STANDARD BRANDS LIMITED



Vous pouvez vous fier à la 'Magic'

Qu'est-ce qui
distingue ce pain
d'un autre ?



Il est plus frais, plus savoureux
parce qu'il est enveloppé dans la "Cellophane"

Quel régal! Tout le monde admet que les sandwiches sont plus savoureux et possèdent cette distinction particulière quand ils sont faits d'un pain vraiment frais.

Les pains spéciaux offrent cette distinction particulière! Ils sont frais et délicieux, surtout quand la "Cellophane" les protège. Voilà pourquoi de plus en plus nombreux sont les boulangers qui offrent leurs pains spéciaux *entièrement protégés* par la pellicule cellulosique "Cellophane".

La prochaine fois que vous ferez vos emplettes, achetez les pains spéciaux enveloppés dans la scintillante "Cellophane". Un régal pour toute la famille, en tout temps!



Pain de seigle

Pain de blé entier

Pain en torsade

Pain Blanc

La **Cellophane**
MARQUE DÉPOSÉE

Pellicule cellulosique

DUPONT COMPANY OF CANADA (1956) LIMITED • MONTRÉAL



[Suite de la page 22]
mière fois que des enfants rougissent devant des étrangers: ils ne doivent pas voir grand monde, ici, ces pauvres!

Luc se contenta de hausser les épaules. Il avait vu l'air attendri de son ami tandis que celui-ci poussait la petite voiture de l'infirmière à travers le difficile chemin de la forêt. Cette indifférence de Gérald était feinte. Lui aussi était pris par l'ambiance de mystère qui régnait en ces lieux. Il ne fallait pas être grand clerc pour s'en apercevoir... Allons! Peut-être trouverait-il à Winter l'élément d'intérêt qui manquait à sa vie.

— Bonsoir, répéta Gérald, immobile sur le seuil.

Un oiseau ulula dans un arbre proche; un chien cria de peur. Qu'avait-il vu? Qu'entendait-il?

— Si j'étais romancier, dit Luc, je commencerais un roman...

— Que feriez-vous de bien, avec si peu de données?

— Allons, allons, cher! Ne boudez pas contre votre curiosité. Au fond, vous êtes de mon avis: Erika de Winter est une captivante petite créature; cette maison dans la forêt est digne d'abriter Blanche-Neige et ses nains; reste à voir ce que valent le baron de Winter et sa fille...

— Vous les connaissez... dit Gérald.

— Connait-on des êtres sans avoir vécu sept ans auprès d'eux? C'est du moins ce que prétend un sage. Et encore! Nous sommes, tout le long de la vie, des inconnus, des solitaires... Il m'arrive d'être étonné, moi-même, par certains de mes actes, certaines de mes pensées. Et vous?

— Moi?

Le front de Gérald se plissa sous le poids de la réflexion:
— Moi? reprit-il. Je suis, je crois, moins compliqué que vous: lorsque je suis de « quart » sur mon bateau, une paix infinie me berce: nul problème, nul étonnement. Je ne connais plus qu'un abandon total à la Providence qui tient dans sa main les rênes de nos destinées.

— Votre réponse, mon ami, ne concerne pas du tout ma question. A moi aussi, il est arrivé de connaître cette paix... Mais n'avez-vous jamais été étonné, ou tout au moins surpris, par certaines de vos pensées?

— Peut-être... Comme tout le monde. Nous ne sommes pas des êtres d'exception, Luc. Mais je vous laisse; dormons si nous voulons être en forme pour participer aux chasses de votre hôte... Dire que nous allons sans doute tuer des biches! Quelle cruauté! J'ai été absolument heureux d'apprendre que celle blessée par la voiture se trouvait hors de danger. Erika ne nous aurait pas pardonné sa mort.

Luc nota l'étrange douceur de la voix de son ami, tandis qu'il prononçait le nom de la jeune fille. Mais il se contenta de lui souhaiter le bonsoir.

... Sur la grande table recouverte d'une nappe blanche, le plus appétissant des déjeuners attendait les deux jeunes gens, lorsqu'ils descendirent de leurs chambres, le lendemain matin.

Café au lait, pain beurré, confiture. Gertha s'apprêtait à les servir. Serreée dans un tablier bleu, bien coiffée, d'une propreté impeccable, elle leur sourit, dès qu'elle les vit. Comme cet intérieur paysan respirait le confort, l'aisance même!

De grandes fleurs de givre ornaient l'une des vitres: les fenêtres avaient toutes doubles carreaux; les bûches flambaient déjà dans l'âtre, hautes et claires, et faisaient étinceler les cuivres.

Gertha s'enquit de la santé de ses hôtes: avaient-ils passer une bonne nuit?

— Excellente.

— Ce n'est pas comme cette pauvre petite Erika, soupira la vieille femme.

— Est-elle plus fatiguée? demanda Luc avec plus de politesse que d'intérêt. Il était tout occupé à beurrer ses tartines.

— Plus fatiguée? s'écria Gertha. Mais elle est très malade, monsieur. Ses jours sont comptés s'il faut en croire le docteur Well, un savant.

Gérald leva subitement la tête.

— Est-ce vraiment à ce point ? demanda-t-il.

La vieille, les mains jointes, sur sa poitrine, les regarda un instant sans rien dire. « Dois-je leur dévoiler mes inquiétudes — nos inquiétudes — à ces deux-là, que nous ne connaissons pas hier ? A ces deux qui viennent d'entrer inopinément dans notre vie ? A ces deux amis du baron de Winter ? Une leur dans les yeux de Gérald l'incita à parler.

Luc mangeait de bon appétit. Mais l'autre fixait la vieille femme d'un regard acéré.

— C'est très grave, reprit-elle, puisque ce médecin affirme qu'il n'y a aucun espoir de la sauver. Hélas ! Nous faisons tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire. Mais que sont nos forces, notre bonne volonté, contre les desseins de la Providence ? Les remèdes prescrits par le docteur lui sont soigneusement donnés. Nous l'entourons d'affection. Mais on ne remplace pas une mère ; or, la sienne lui a manqué trop tôt... C'était une douce, une belle créature. Elle ne ressemblait pas du tout à son frère. Ce baron de Winter est dur, avare, et je le crois méchant. Pardonnez-moi de vous dire cela, à vous qui êtes ses amis, mais je ne peux pas m'empêcher de pester contre lui chaque fois que j'en ai l'occasion.

— L'avarice n'est pas toujours un défaut, dit Luc qui en avait terminé avec son pain et buvait à petits coups le café odorant... Je songe parfois que si mes parents avaient été moins prodigues, je serais un peu plus riche.

— La belle affaire ! dit la vieille. L'argent ne fait pas le bonheur ! La preuve c'est qu'Erika, héritière d'une fortune imposante, n'est pas heureuse.

Comme les deux jeunes gens se taisaient, elle continua :

— C'est peut-être cette fortune qui a causé son malheur ; elle a éveillé autour d'elle la jalousie, l'envie. Le baron attend la mort de sa nièce avec impatience : car la fortune alors reviendra à Herda, sa fille.

La voix de la vieille femme était devenue d'une pureté implacable tandis qu'elle prononçait les derniers mots. On y sentait une sorte de haine.

— Ne prêtez-vous pas au baron de bien noirs espoirs ? dit Luc.

Il ne pouvait oublier que le baron lui avait rendu des services appréciables jadis, et qu'il était son invité. De l'entendre ainsi vilipender le gênait.

— Je ne mens pas, dit la vieille avec force. Je tiens le baron pour un homme méchant, méprisable. Il est la cause du malheur de notre pauvre Erika.

— Lui a-t-il jeté un sort ?
L'ironie flagrante de la question n'échappa pas à Gertha.

— Je ne crois pas aux jeteurs de sort, monsieur, dit-elle. Mais je pense qu'une volonté mauvaise peut créer le mal. Le baron a tellement détesté, envié le père d'Erika, il déteste, maintenant, tellement la fillette, que ses pensées, tourbillonnent comme des oiseaux noirs autour d'eux, a bien pu amener le malheur.

Luc sourit. Il ne pourrait rien contre l'opinion de la vieille femme. D'ailleurs, il ne souhaitait pas lui en faire changer. Qu'était-elle dans sa vie ? Une inconnue de la veille, une inconnue du lendemain. Il l'oublierait. Comme il l'oublierait Erika. Si l'âme le chargeait de trop de souvenirs, quel fardeau ! Il haussa les épaules, comme pour, déjà, se délester. Mais Gérald, lui, semblait très intéressé.

— Vous dites que c'est le docteur Well qui la soigne ? Est-il vraiment qualifié pour cela ?

Gertha ouvrit de grands yeux. Qualifié ? Qui oserait mettre en doute le savoir et la compétence de ce maître ?

— C'est un professeur, dit-elle, intimidée pourtant par le regard plein de franchise de Gérald de Nancy... Il n'est pas sympathique. C'est dommage. Cela tient à sa laide figure. Je ne l'aime pas. Erika non plus. Mais le baron l'apprécie et il n'est pas le seul. On fait très souvent appel à lui dans les cas désespérés.

Gérald secoua la tête : une expression indéfinissable adoucit son regard : — Erika ne me semble pas être un

cas désespéré. Voyons, de quoi s'agit-il ? Quel mal la mine ?

Gertha haussa les épaules et un air de profonde commisération se peignit sur sa figure : devait-on obligatoirement donner un nom au mal ? L'enfant était marquée du signe, et c'est tout.

— Les médecins, dit-elle, trouvent toujours des noms pour les maux ; mais nous autres, nous savons bien à quoi nous en tenir. Erika meurt du manque d'affection, et sa mère, du haut du ciel, l'appelle.

— Ce docteur Well vient-il souvent ? demanda encore Gérald sans s'arrêter aux explications de Gertha.

— Il doit venir demain. C'est l'une des raisons de la mauvaise humeur de la petite. Les visites du docteur lui sont néfastes. Si j'avais le droit de le faire, je les interdrais... Mais je ne suis rien ici, qu'une servante. Vous qui êtes les amis du baron, ne pourriez-vous le lui faire entendre ?

— Je ne suis pas un ami du baron de Winter, affirma Gérald avec force.

— Pourtant, vous allez chez lui, dit Gertha.

— On n'est pas forcément l'ami de tous les gens que l'on fréquente... Je réserve mon opinion sur le baron.

Tout en parlant, il se moquait de lui : quel besoin de faire de telles confidences à cette vieille femme ? Comme Luc, il n'espérait pas entretenir de relations avec elle. Dans une semaine, de retour chez sa mère, elle ne pèserait pas lourd dans son souvenir.

L'image d'Erika, comme un doux reproche, passa devant ses yeux. L'étrange petite fille, au regard si profond, si tendre, au sourire enfantin ! Pour elle une tendresse de frère venait d'éclorre en son cœur. La solitude de sa vie lui apparut totale. Quand il voguait sur les mers lointaines, il songeait à sa mère, à leur maison enfouie dans un jardin rempli d'arbres et de fleurs ; il songeait aussi à la brune Sylvaine et se complaisait en stériles regrets.

Une soeur au doux visage aurait mis quelque joie dans cette terne existence.

Erika, pour lui, était bien seule au monde. Ce baron de Winter (s'il fallait en croire Gertha) nourrissait à son égard les plus laids sentiments.

— Gertha ! Gertha !

La voix de la jeune fille retentit dans la maison. Délaissant tout autre souci, la vieille femme courut en direction de l'escalier qui desservait l'étage supérieure. Elle ôta ses sabots, et son pas silencieux l'amena très vite vers Erika.

— Est-ce déjà le jour ?

— Oui... Ne peux-tu vraiment plus dormir ? Il est tôt, encore. Nos voyageurs déjeunent en bas.

Tout en parlant, elle ouvrit les volets qui claquèrent contre le mur. Et la lumière dure de cette matinée d'hiver inonda la pièce. Eblouie, la jeune fille mit sa main sur ses yeux.

— Quel beau jour ! dit-elle.

Sa voix avait une intonation inaccoutumée : on y sentait l'enthousiasme, l'éveil de la joie.

— Que veux-tu, chérie ? Du café au lait. Les zwiebacks sont tout frais.

— Je veux bien du café, dit Erika. Ainsi, nos voyageurs perdus sont toujours là ? Ont-ils bien dormi ?

— Ils prétendent que oui. Mais monsieur de Nancy a les traits tirés...

— Oh ! Gertha, pourquoi est-il triste ? Qui lui a fait du mal ?

La vieille marmotta des paroles sans suite. Elle ne pouvait se défendre d'un grand mouvement de sympathie à l'égard du jeune homme, mais puisqu'il se rendait chez le baron, elle guerroyait contre ses propres sentiments. Les invités du baron ne pouvaient qu'être de vils gens, suppôts du diable, bons à tout.

— Si tu voyais comme il s'est défendu d'être l'ami de ton oncle, dit-elle. Au fond, il est comme tous les hommes : il sait mentir.

— Ton Wilhem t'a-t-il souvent menti ? interrogea la jeune fille d'une voix pleine de malice.

Gertha se redressa. Wilhem, ce n'était pas la même chose. Un seul homme sur terre possédait toutes les qualités et c'était précisément son Wilhem. L'eût-elle épousé, sans cela ?

Egayez vos menus avec ces GRISSINS croustillants



N'avez-vous jamais rêvé de servir ces fines baguettes de pain qu'on trouve dans les bons restaurants ? Si vous cuisez à la maison, vous les réussirez à tout coup avec la Levure Sèche Active Fleischmann. Ces grissins donnent un air de fête à tout repas !

Un autre excellent produit de STANDARD BRANDS LIMITED



NE REQUIERT PAS DE RÉFRIGÉRATION

TOUJOURS ACTIVE, ELLE LÈVE TOUJOURS VITE

SE CONSERVE FRAÎCHE PENDANT DES SEMAINES

GRISSINS CROUSTILLANTS

- Dans une tasse, mesurez $\frac{3}{4}$ tasse eau bouillante
En remuant, ajoutez
1 c. à table sucre granulé
1 c. à thé sel
3 c. à table shortening
Laissez tiédir.
- Entretenez, mesurez dans un grand bol $\frac{1}{2}$ tasse eau tiède
En remuant, ajoutez
1 c. à thé sucre granulé
Saupoudrez-y le contenu de
1 enveloppe de Levure Sèche Active Fleischmann
Laissez reposer 10 minutes, PUIS brassez bien.
En remuant, ajoutez-y le mélange de shortening tiédi.
En remuant, ajoutez
2 tasses farine tout-usage tamisée une fois
Faites entrer encore
 $\frac{1}{4}$ tasse (environ) farine tout-usage tamisée une fois
- Renversez la pâte sur une planche enfarinée et pétrissez jusqu'à ce que lisse et élastique. Placez dans un bol graissé. Graissez le dessus. Couvrez. Placez au chaud, à l'abri des courants d'air, et laissez lever au double du volume—1 heure environ.
- Dégonflez la pâte; pliez-la puis couvrez et laissez lever au double du volume—30 minutes environ. Dégonflez la pâte et pétrissez jusqu'à ce que lisse. Divisez en deux, puis divisez chaque moitié en 16. Avec les mains façonnez chaque morceau en rouleau fin comme un crayon, de 15" de longueur. Posez ces rouleaux espacés d'un pouce en rangées parallèles sur des plaques non graissées, mais légèrement tapissées de farine de maïs. Laissez lever à découvert jusqu'à la moitié du double de volume—15 minutes environ. Badigeonnez d'eau froide et laissez lever au double du volume original—20 minutes environ. Entretenez, placez dans le four une grande casserole peu profonde, à moitié remplie d'eau chaude; chauffez le four à 425°F. (chaud). Retirez la casserole et faites cuire les grissins 10 minutes dans le four rempli de vapeur. Badigeonnez-les rapidement d'eau froide et prolongez la cuisson de 10 minutes. Laissez refroidir sur des claies à gâteau. Donne 32 grissins.

— Ils sont rares, les hommes de la trempe de Wilhem, tu sais, ma fille.

— Bah! Il doit bien en exister un second... dit la jeune fille.

— Voire!
La lumière s'éteignit sur le tendre et pur visage. Erika laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

La vieille femme descendit chercher le café et les gâteaux secs.

Luc et Gérard s'apprêtaient à prendre congé. La voiture attendait dans la cour. Il n'y avait pas eu besoin de mécanicien. Témoinnant de la meilleure volonté, elle ne demandait qu'à reprendre la route. Autour d'elle, Wilhem, Wolfgang et Karl palabraient en l'admirant.

— Elle est plus belle que celle du docteur Well, affirmait Karl.

Sur le seuil, Luc souriait à cette scène, tandis que Gérard consultait, en prévision d'autres voyages, une carte du Bodensée. Reviendrait-il, un jour, dans cette région?

— Alors, vous voilà sur le départ? dit Gertha.

— Oui. Je tiens à vous remercier de votre bon accueil. Grâce à vous, notre panne de voiture s'est transformée presque en partie de plaisir. Nous tenons, mon ami et moi, à vous payer.

Elle esquissa un geste de refus véhéminent. Ils ne lui devaient rien. Ce qu'elle avait fait pour eux — abri et nourriture — elle le faisait pour tout le monde. C'était là vraiment la moindre des choses: Laisse-t-on périr des humains dans la forêt?

— Je n'en doute pas, dit Gérard. Mais je tiens essentiellement à vous témoigner ma reconnaissance; mon ami est dans les mêmes dispositions... Voyons, en toute simplicité: quelle chose vous ferait plaisir...

— Quelle chose?

La vieille femme réfléchit un instant. Elle semblait placée devant un grave dilemme... Elle regardait tour à tour les deux jeunes gens: Luc qui s'était approché de Wilhem et discutait avec lui des mérites de sa voiture, et Gérard qui tenait maladroitement son portefeuille, comme pour se donner une contenance.

Enfin, elle n'y tint plus:

— Pour moi, dit-elle, je n'ai besoin de rien. Mes petits-enfants non plus... Mais il y a Erika.

— Erika?

— Oui. Si on pouvait l'éloigner d'ici, elle guérirait peut-être... L'air lui est mauvais.

Gérald eut un geste vague: que pouvait-il à cela? Quel droit avait-il sur la jeune fille?

— Son oncle... commença-t-il.

La vieille femme ne le laissa pas poursuivre:

— N'avez-vous pas compris que ce baron est le diable en personne et qu'il tuerait la pauvre enfant, s'il pouvait le faire sans risque?

Gérald eut un sourire sceptique.

— Si! Si! Croyez-moi... Allez, elle sait ce qu'elle dit la vieille Gertha! Si notre Erika demeure ici, elle mourra. Je ne dis pas qu'elle guérira ailleurs. Mais elle sera moins malheureuse.

— Est-elle donc malheureuse? Ses yeux d'enfant sont pleins de lumière, dit le jeune homme.

Il revoitait les yeux de la jeune fille, ces yeux purs dont il avait surpris le regard illuminé sur lui. Il revoitait son front rougissant, et ce doux sourire des lèvres pâles.

— Elle l'est. Je ne sais expliquer les choses, dit lentement Gertha. Il faudrait autour d'elle un air plus pur... On vous dira que nulle part ailleurs il est plus limpide; c'est vrai. Mais je veux parler d'un autre air: celui qui baigne l'âme. Ici, voyez-vous, monsieur, Erika est trop près du manoir.

Elle est sans cesse à demander aux enfants d'y conduire sa voiture. C'est pas normal, ça! On dirait qu'un charme l'attire. Or, c'est elle qui n'a pas voulu y vivre.

Luc rentra.

— Je pense, dit-il à leur hôtesse, que mon ami vous a dit notre gratitude.

Elle l'interrompit d'un geste.

— Oui. Mais vous ne devez rien; je suis heureuse d'avoir pu vous rendre service. Je vous souhaite un bon sé-

jour à Winter... Pensez quelquefois à nous.

En prononçant les derniers mots, elle dardait sur Gérard un regard acéré, comme pour lui imposer sa volonté.

— Erika, dit-elle encore, sera bien fâchée de n'avoir pu vous dire adieu... ou au revoir.

... Cette brave Gertha me semble un peu folle, dit Luc un instant plus tard, tandis qu'il conduisait la voiture parmi les méandres de la forêt. Qu'en pensez-vous?

— Je suis un peu de votre avis. Mais on trouve partout de ces gens qui confondent le réel et l'irréel... Des gens qui vivent trop éloignés de leurs semblables pour avoir des notions exactes sur l'existence.

Un lac gelé; des canards sauvages qui volaient lourdement au-dessus des bruyères jaunies; une clairière; puis enfin, par delà un mur vétuste qui tombait en ruines, un mur tout habillé de lierre, les deux jeunes gens virent les tours du manoir, carrées, massives, menaçantes presque.

— C'est là! dit Luc.

— C'est là? répéta Gérard.

Et sa voix décelait une sourde émotion. Pourtant, déjà en lui, l'image de la femme de Wilhem, la figure de Gertha, et même celle, pathétique, d'Erika s'atténuaient, comme un paysage derrière une brume d'avril.

IV

ERIKA regarda avec des yeux pleins de reproches ses jambes inutiles qui ne la portaient nulle part.

Pourtant elle se sentait des ailes. Le rouge-gorge qui vint frapper aux carreaux de sa chambre, comme elle l'envia! Lui pouvait aller jusque sous la fenêtre qui donnait le jour à la pièce où se tenait Gérard de Nancey.

Elle connaissait bien cette salle à manger, ancienne salle de garde, où étaient demeurés les meubles de jadis; la table immense aux pieds lourds; les bords massifs, les armures rouillées. Deux candélabres de cuivre ciselés supportaient des torches à chaque bout de la table. C'est là qu'on recevait les hôtes de marque. L'actuel baron de Winter continuait du moins les traditions familiales.

Elle crut voir les trois hommes devisant devant la cheminée, surmontée des armoires, fumant, devisant, buvant ce vin du Rhin dont le baron était friand. Dans un coin, près de la fenêtre qui faisait valoir sa haute silhouette et sa tête aux lignes pures, Herda devait broder l'un de ces jetés de table que l'on trouvait toujours entre ses doigts quand elle voulait se donner une contenance. Au fond, elle détestait les travaux à l'aiguille, et elle ne finissait jamais rien. Mais cette occupation lui permettait de rester près de ses hôtes, de se mêler à la conversation, quand elle pouvait le faire (Herda avait assez grand souci des convenances et connaissait les usages).

Heureuse Herda! Son corps ne la trahissait pas. Tandis qu'elle, Erika, était à la merci de la brave Gertha.

« Et quand mourra Gertha, qui viendra m'habiller! » songea-t-elle éperdue.

L'idée de la mort possible, et même probable de Gertha, la hantait pour la première fois.

« Mon Dieu, faites qu'elle ne meure pas avant moi », pria-t-elle, les yeux levés vers le crucifix de buis, pendu au-dessus de son lit... Vous avez déjà pris ma maman. Quelle douleur a dû être la sienne, si elle a su en quelles mains elle me laissait!

Quand Gertha vint pour l'aider à se vêtir, elle la trouva en larmes: ce qui était bien rare chez elle. Elle eut toutes les peines du monde à la consoler, employant les mêmes moyens que lorsqu'elle était une toute petite fille; elle lui parla de sa mère, qu'elle avait bien connue, lui vanta sa douceur, sa beauté, l'amour tendre qu'elle lui portait.

— Souvent, petit Agneau, elle regardait tes mains, et les embrassait, et les caressait. Elles ressemblaient à deux fleurs roses... Toujours, tu as été si jolie.

— Monsieur de Nancey n'a-t-il rien dit en partant?

— Si. Il m'a remerciée... Il aurait voulu me donner de l'argent...

— Oh! Tante Gertha, tu as refusé, je pense.

La vieille femme adorait s'entendre nommer ainsi. De même qu'elle aimait le tutoiement employé par la jeune fille. Tout ce qui les rapprochait l'une de l'autre trouvait un écho dans son cœur.

— J'ai refusé, ma beauté. Je lui ai demandé seulement de s'occuper un peu de toi... N'aimerais-tu pas t'en aller loin d'ici! Voir d'autres pays, d'autres lieux?

Erika secoua sa tête si blonde. Ailleurs, ce serait encore la maladie, la solitude, le manque d'amour... Ah! Qui pourrait l'aimer? Cette pensée la fit rougir. Elle courba la tête, se cacha les yeux de ses mains fines. Que personne, au moins — pas même Gertha, cette dévouée — ne connut ses rêves fous, ses déchirants regrets.

— Voyons, réponds-moi... Irais-tu jusque'en France?

— Pourquoi en France?

— Parce que monsieur de Nancey a, dans le Doubs, une chère vieille maison, et une non moins chère maman; j'ai appris cela de son ami. S'il voulait t'emmener, tu y serais heureuse...

— Mais tu n'y penses pas, ma bonne... Une jeune fille ne va pas vivre chez un jeune homme! Il n'y a que dans ta tête que de telles idées peuvent germer... Et d'ailleurs, voudrait-il de moi? T'en a-t-il parlé?

— Il est souvent sur la mer. Tu sais bien qu'il est officier de marine... Tu ne le verrais donc pas.

Elle eut un mouvement brusque et envoya à l'autre bout de la pièce un chausson d'Erika.

— J'ai bien tort de te parler ainsi. Au fond, je préfère te garder. Ici, nous t'aimons.

— Tu vois bien, murmura la jeune fille.

Sa voix basse trahissait sa déception. Elle avait, l'espace d'une seconde, espéré une invitation de Gérard de Nancey. Puisque Gertha parlait ainsi, c'est qu'ils étaient bien d'accord... Or, rien de tel: seulement des divagations de vieille femme...

— Tu vois bien; il ne souhaite pas ma présence dans sa maison, auprès de sa maman... Je l'imagine très douce, avec des cheveux gris coiffés en bandeaux. Le temps doit lui paraître bien long lorsque son grand garçon est sur la mer.

L'idée d'avoir appelé « grand garçon » Gérard de Nancey la transporta. Elle songea qu'elle pourra être une amie pour lui; qu'ils pourraient courir dans la campagne, discuter des livres lus, des pièces vues et entendues... Si... Si elle avait été une jeune fille comme les autres. Las! Elle était une infirme! Une grande malade, prétendait le docteur Well.

Ses pensées la ramenèrent au temps présent. Justement, le docteur Well devait venir ce jour-là. Aussitôt, le ciel parut plus sombre, sa vue plus triste. Elle détestait ce médecin au regard fuyant, au rictus amer. Il lui parlait comme à un déraisonnable enfant, la grondait pour d'imaginaires débâillances à ses conseils... Et quels conseils! A l'en croire, elle aurait dû rester étendue sur son lit, à longueur de journée, lire les livres édifiants — elle en lisait assez, pourtant — se nourrir comme un oiseau: des confitures, du thé. Les viandes rouges lui étaient défendues, ainsi que les légumes trop riches. Rien d'étonnant, qu'elle sentit ses forces décliner!

Oh! Mais maintenant, elle lui tiendrait tête à ce docteur bourru! Un élément nouveau venait d'entrer dans sa vie et la lui faisait chérir. Elle ne voulait plus regarder la mort comme une fin inévitable et prochaine...

— Gertha! Tu enverras Wolf et Karl chez mon oncle. Je veux qu'ils me rapportent mes livres! Je leur donnerai une lettre pour le baron.

Oui! Elle se remettrait à ses études; elle relirait les classiques. Foin des rêveries moroses!

— Une lettre pour le baron? Mon pauvre agneau... Karl et Wolf ne voudront pas aller au manoir. Ils ont bien trop peur.

— Parce que tu leur as fait peur du baron. Tu imagines des choses terribles, et tu réussis à faire partager tes frayeurs à tout le monde... Ce n'est qu'un homme, après tout: un vieillard... Lui aussi doit songer à la mort, parfois. Comment veux-tu qu'il envisage le mal... Oh! Je sais bien, il ne m'aime pas. Mais de là à vouloir...

Mais la vieille femme, têtue, soutint que cet homme était capable de tout, et que la meilleure des choses pour Erika serait l'éloignement.

— Où veux-tu que j'aille? Qui voudrait de moi?

... En bas, Wilhem appelait sa femme pour lui donner un coup de main à l'écurie où la biche, couchée sur la paille fraîche, gémissait doucement.

— Va vite, Gertha, dit la jeune fille, je ne voudrais pas qu'elle meure, elle non plus. Monsieur de Nancey semblait tout chagriné à l'idée de cette bête blessée. Il doit avoir le cœur bon et généreux.

— Toi, tu trouves toujours des qualités aux gens, bougonna la vieille.

— Toi aussi. Ne voulais-tu pas, il n'y a qu'un instant, me confier à lui?

— A sa mère... Ce n'est pas la même chose.

... Une journée commençait pour Erika. Son fauteuil roulant, près de la fenêtre, lui permettait de voir ce qui se passait dans la cour. Sur la terre gelée de menues brindilles de bois, arrachées d'un fagot, des flocons de neige, dansaient un menuet. Le vent, à ras du sol, semblait jouer. Une odeur de fumée monta dans la maison. Allons, le temps se mettait à l'orage. Erika connaissait ces journées, ces semaines, où la maison, livrée à la tempête, s'arqueboutait contre le talus, s'accrochait à la terre, résistait de toutes ses forces. Wilhem, devant la cheminée, affûtait les outils. Les deux garçons, ce jour-là, abandonnaient l'école trop lointaine et apprenaient leurs leçons. Erika, elle, ne descendait pas de sa chambre. Il ne fallait pas songer à s'aventurer au dehors. Alors, elle regardait par la fenêtre, fermant les yeux quand une rafale plus forte soulevait une branche de sapin qui venait frapper les vitres comme l'aile d'un oiseau géant.

Puis, elle se racontait des histoires. Les légendes du Rhin lui revenaient à la mémoire. Elle se croyait parfois la Lorelei: une Lorelei très douce, très tendre, qui ne songeait qu'à sauver les navigateurs des fureurs de l'orage...

... Ce jour-là, elle vit partir Karl et Wolf, tenant leurs cartables sous le bras d'un air important. Ils se retournèrent vers elle, aperçurent son petit visage, et lui sourirent. Elle leur fit un signe de la main. Quelle chance de pouvoir se servir de ses mains!

Elle suivit des yeux les deux enfants jusqu'à ce que la forêt les eut pris dans ses méandres; alors, sa pensée revint à Gérard de Nancey. Il ne pourrait pas chasser, avec l'orage... Ou, peut-être, étaient-ils partis très tôt, avant les premières atteintes du vent. Elle les imagina égarés, perdus, hâlants dans la forêt. Une minute, elle souffrit réellement pour Gérard, rêva de lui venir en aide...

Mais, comme elle était sotte! Rien de mal ne pouvait arriver aux chasseurs: le baron connaissait parfaitement la région, il saurait prendre les précautions. Il possédait — ou plutôt Erika possédait — mais n'était-ce pas, comme le manoir, propriété du baron? — un chalet enfoncé en plein cœur de la forêt, où les imprudents pouvaient se réfugier par mauvais temps?

Non, elle ne pouvait rien pour Gérard. Elle ne pourrait jamais rien pour lui, pas même effacer ce pli amer des lèvres, cette ombre sur le front haut et déjà sillonné de rides...

— Mon Dieu. Faites qu'il soit heureux.

Cette tendre prière, faite à haute voix, la troubla. Pourquoi s'intéresserait-elle tant à cet étranger, inconnu la veille? Erika avait lu des romans d'amour. Les sentiments qu'ils dépeignaient lui semblaient exagérés. Elle ne les comprenait pas. Or, voilà qu'un émoi accélérât les battements de son cœur, à la seule évocation d'un visage. Voilà qu'un trouble délicieux venait à la fois embellir et dévaster sa vie.

— Mais alors ? murmura-t-elle éperdue... Mais, c'est donc l'amour ?

Comme sous le poids d'un écrasant fardeau, elle courba ses épaules fluettes. Petite, fragile, malade, aurait-elle la force de le supporter ?

« S'il l'aidait, lui ! Lui, qu'elle aimait, tout deviendrait facile. Il lui donnerait sa tendresse jusqu'au jour où... »

Et l'idée de la mort, à nouveau effleura son âme claire, faite pour la joie...

Juché sur un traîneau, attelé à deux chevaux, le docteur Well arrivait. A grand bruit de clochettes, il s'annonçait. Gertha lui ouvrit la porte ; lui souhaita le bonjour (alors qu'elle devait en son for intérieur l'envoyer au diable), et le fit entrer. Une odeur de café monta dans la maison. L'hôte se voyait offrir une boisson chaude et réconfortante. Chez Wilhem on n'oubliait jamais les lois de l'hospitalité...

Les voix alternées devaient dire des banalités. Il devait être question de l'orage qui se préparait, de l'opportunité de la neige sur les champs ensemençés depuis l'automne... Il serait peut-être aussi, accessoirement, question de la santé d'Erika. Ce n'est que la visite achevée que le praticien, hochant la tête, émettrait ses idées : rien qu'à voir cette tête se balançant sur les épaules, ces yeux larmoyants et faux derrière les lunettes cerclées d'or, cette lippe boudeuse, on se sentait condamné.

— Alors, mademoiselle Erika, ça va mieux, il me semble, dit le docteur quand il entra, précédé par Gertha, dans la chambre de la jeune fille.

Mais le ton démentait les paroles. Les mots prenaient dans sa bouche tout autre signification.

Elle tendit sa main, soudain glacée. Il appuya son pouce épais sur l'artère qui battait plus vite, fronça les sourcils.

— Très bien, très bien, dit-il. Voyons, maintenant.

Il entrouvrit les paupières.

— Oui... Oui, je vois.

Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il compris ? Que décelaient ces pulsations, cette pâleur, cette suffocation ?

— Etes-vous sortie, hier ? demanda-t-il.

« Comme s'il ne le savait pas, songea Erika. Ma chère cousine Herda a bien dû lui dire que je me suis approchée du manoir, puisqu'elle m'a vue !

— Oui, docteur.

— Mauvais. Très mauvais. L'hiver, vous ne devriez pas quitter votre chambre.

Il se tourna vers la vieille femme, immobile devant la fenêtre et qui semblait accaparer la pauvre lumière de ce matin glacé.

— Pourquoi autorisez-vous ces sorties. Gertha ? Ne vous ai-je point dit qu'elles sont néfastes à mademoiselle de Winter ?

— Docteur, mademoiselle de Winter a dix-huit ans, passés ; je n'ai pas grande autorité sur elle. A son âge, il me semble que l'on peut quelquefois agir selon sa propre volonté.

« Où trouve-t-elle ces paroles ? » songea Erika en admiration devant l'esprit d'à propos de la vieille femme. « Chère bonne tante Gertha, pour me défendre, elle aurait du génie. »

— Imprudente, capricieuse, ce sont des défauts qu'il ne vous est pas permis d'avoir, mademoiselle, dit sèchement le médecin en s'adressant maintenant à la jeune fille. A moins que vous ne teniez pas à la vie...

Il eut une grimace de dégoût, comme devant quelque objet répugnant, puis reprit :

— Il est vrai que la vie n'est pas chose tellement aimable. Surtout quand on traîne un corps impotent.

Cet adjectif appliqué à Erika, à cet elfe, à cet ange, révolta la brave femme :

— C'est la vieillesse qui nous rend impotent, dit-elle : mademoiselle Erika en est loin encore ; elle a de belles années à vivre avant les premières rides.

— Bien entendu, dit le docteur... Du moins, je l'espère. Si elle est très raisonnable...

Concours du Palmarès de la Chansonnette FORD

3

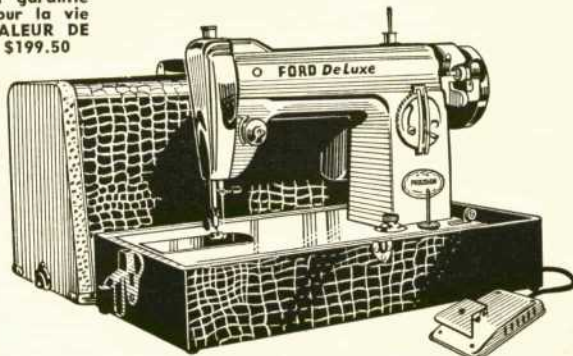
GRANDS PRIX

Plus de 100 prix de consolation

C'EST FACILE !

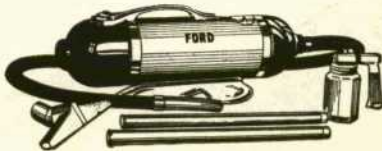
1er Prix
MACHINE A COUDRE FORD

avec 30 accessoires et garantie pour la vie
VALEUR DE \$199.50



2ième Prix
ASPIRATEUR FORD

Au complet avec 10 accessoires et Garantie de 5 ans
VALEUR DE \$169.50



3ième Prix
POLISSEUSE A PLANCHER

3-BROSSES
Garantie de 5 ans
VALEUR DE \$99.50

1. Parmi les 20 titres de chansons ci-dessous, choisissez ceux qui, d'après vous, correspondent correctement aux 10 illustrations. Ecrivez le numéro du titre dans chaque carreau qui accompagne les illustrations. Inscrivez ensuite votre nom et votre adresse et envoyez-nous votre solution, avec le coupon.
2. Faites parvenir votre entrée à Ford Household Appliances avant minuit, **LUNDI, LE 1er DECEMBRE 1957**
3. Les trois grands prix seront décernés à ceux qui auront la réponse exacte, ou le plus près de la réponse exacte. En cas d'égalité, les prix iront aux concurrents qui auront soumis l'entrée la plus originale, à être déterminée par un comité de juges dont la décision est finale. S'il y a plus de trois solutions exactes, chaque entrée qui aura soumis la solution exacte recevra un prix de consolation.
4. Les employés de Ford Household Appliances ou leurs parents, ou toute personne ayant participé à l'organisation de ce concours, ne sont pas éligibles à participer. Seulement une entrée par famille sera acceptée, et les concurrents doivent avoir au moins 21 ans et être domiciliés au Canada.
5. La décision des juges sera finale en tout ce qui concerne ce concours et tous les participants seront avisés par lettre des noms et adresses des gagnants des grands prix.
6. Tous les droits de ce concours sont réservés et demeurent la propriété exclusive de Ford Household Appliances.

DETACHEZ ET METTEZ A LA POSTE



TITRES des CHANSONS du CONCOURS

- | | |
|---------------------------|-------------------------------|
| 1. Le Clocher du Village | 11. Bateau d'Amour |
| 2. Au Clair de la Lune | 12. Les Trois Cloches |
| 3. Le Chaland qui Passe | 13. Il Pleut dans ma Chambre |
| 4. Clopin - Clopant | 14. Vous Oubliez votre Cheval |
| 5. Il Était une Bergère | 15. Les Oiseaux de Paris |
| 6. Sur le Pont d'Avignon | 16. Le Soleil et la Lune |
| 7. Un Violon dans la Nuit | 17. Il pleut, Bergère |
| 8. J'ai Deux Amours | 18. Je Chante |
| 9. Le Fiacre | 19. J'ai ta Main |
| 10. A La Claire Fontaine | 20. Valentine |

CONCOURS du PALMARES de la CHANSONNETTE FORD

Ford Household Appliances
Bureau de Toronto : 591 Yonge St.

Je désire participer à votre Concours du Palmarès de la Chansonnette et m'engage à en observer tous les règlements.

NOM

ADRESSE

VILLE PROV.

« Raisonnable ? » Depuis toujours il faisait appel à cette raison, comme si elle avait failli à ses lois ! Mais il n'existait pas sur terre un être plus sensé qu'elle. Elle savait exactement ce qu'elle voulait. Résignée, jusqu'alors, à un sort mauvais, elle venait de s'éveiller à l'amour, à l'espoir. Elle croyait à une possible guérison, malgré les allégations de l'homme pessimiste. Elle eut son doux sourire teinté, à peine, de malice :

— Docteur, je suis absolument décidée à en faire quelquefois à ma tête, car j'ai remarqué que cela me réussit. Je bénirai le reste de ma vie ma promenade d'hier.

— Eh bien, tant mieux, ma chère

enfant. Alors, sortez tout de suite ; allez respirer le vent ; allez vous geler dans la forêt... Libre à vous... Mais, je m'en lave les mains.

Il se frotta les mains au-dessus d'une imaginaire cuvette d'eau.

— J'en parlerai au baron de Winter ; il est responsable de vous, et sera navré de votre esprit de rébellion.

— Mon esprit de rébellion ? Et tout cela parce que je suis sortie, hier. Parce que je sortirai peut-être demain, si le temps le permet. Je ne suis pas si folle pour m'aventurer dans la tempête. Allez, docteur, je tiens à la vie. Vous pouvez le dire à mon oncle afin de le rassurer.

Il s'assit près d'une petite table, sor-

tit son stylo et un petit carnet de sa poche, écrivit quelques mots. Puis, il fit une ordonnance, la tendit à Gertha.

— Vous lui ferez prendre ces cachets, dit-il, en prévision d'un rhume : ces natures délicates sont sujettes à tous les maux.

— Dire que ses parents avaient une santé de fer ! s'exclama la vieille femme. Il a fallu un accident pour les tuer. De qui tient-elle, Seigneur ?

Le docteur Well haussa les épaules, eut un regard méprisant pour Gertha.

— Voulez-vous, dit-il, que je vous fasse envoyer ces cachets, ou les ferez-vous prendre par vos petits-fils ?

— Ils iront, Docteur. Ils iront, trop

heureux de faire quelque chose pour Erika qu'ils adorent.

Quand le docteur Well eut quitté la pièce, il sembla à Erika que l'air devenait soudain plus léger; elle respira profondément, regarda en direction de la fenêtre, où Gertha avait ramené son fauteuil. Les arbres secoués par le vent de plus en plus violent, agitaient leurs branches; un panache de fumée rabattu du toit, voilait par instant la fenêtre. Le chien sortit sur le seuil de la porte, hiuma l'air, puis rentra. Mais le chat bondissant, posant à peine ses pattes, bottées de velours noir, sur la terre, se dirigea vers les écuries.

— Il va voir la biche, se dit Erika... Tout le monde allait et venait, même en ce jour de froidure; elle seule demeurait clouée par le mal. Ne guérirait-elle jamais?

V

J'aurais mauvaise grâce à vous emmener à la chasse, aujourd'hui, mes chers amis, dit le baron. Il fait un vent à déraciner les arbres... Cela vous ennuiera-t-il beaucoup de rester «at home»? Si le temps le permet, nous ferons une promenade en fin de jour. Le vent, sans doute par caprice, s'arrête parfois le soir, pour une heure ou deux. Oh! Je connais bien ce pays; je suis habitué à son climat, à ses orages, à ses habitants. Je crains qu'il ne vous plaise pas, monsieur de Nancey: vous prenez contact avec lui par le mauvais côté.

— Je ne déteste pas les orages, répondit le jeune homme, et ce pays me plaît. Je le connaissais par l'image, les documents, et pourtant j'ai été agréablement surpris.

Luc bavardait avec Herda: ils rappelaient quelques-uns de leurs souvenirs. Mais la jeune fille jetait, à la dérobée, des regards sur Gérard de Nancey. La haute taille du jeune homme, son dur visage, son air de tristesse, la fascinaient. Près de lui, Luc Rovel n'existait pas, du moins à ses yeux.

«Olympio, se dit-elle... Ou Tristan» Elle portait sa robe de velours et sa lourde chaîne d'or entourait son cou flexible. La pièce assombrie — le jour ne se lèverait pas — mettait en valeur sa beauté déclinante.

— Je suis heureuse de vous entendre dire votre admiration pour notre forêt, monsieur de Nancey, je l'aime tellement.

Il parut seulement la remarquer; elle se tenait très droite devant la fenêtre, son corps harmonieux dressés, sa tête levée: toujours, elle semblait défier quelqu'un.

Il lui sourit, se retint pour ne pas lui dire que la terre était riche en sites, en paysages émouvants. Après tout, à l'étranger, il devait louer le pays qui l'accueillait.

Une servante enlevait les reliefs du petit déjeuner: c'était une femme sans âge, à la longue figure jaune, au regard fuyant. Elle ricanait sans raison, tout en emportant les assiettes à la cuisine.

Herda surprit le regard de Gérard qui suivait la femme:

— Nous avons quelques difficultés pour nous faire servir, crut-elle bon de dire; je pense qu'il en est de même dans votre pays. Cette Gudule est parfaite, sous sa laide apparence. Elle fait la cuisine aussi bien qu'un chef de grande maison... Vous goûterez son coq au vin. Masi elle a toujours l'air de contenir un immense secret, ou encore d'en découvrir un chez chacun de nous: ses yeux sont pleins de suspicion. J'aurais voulu un personnel stylé pour vous recevoir...

Elle eut un geste d'aimable simplicité.

— Hélas. Je n'ai que Gudule à mettre à votre service... Ah! J'oubliais Jérôme: mais il est si vieux qu'on ne peut rien attendre de lui; c'est comme un vieux meuble que l'on ne déplacerait pas sans dommage. Force nous est donc de le garder: il mourra près de nous... Je lui fermerai les yeux puisqu'il est sans famille.

Cette perspective de fermer les yeux au vieux Jérôme ne semblait pas

l'émouvoir; elle l'envisageait sans peine, sans dégoût.

«Curieuse fille», se dit Gérard.

Mais au même moment, il crut voir les doux yeux d'Erika, ses cheveux si blonds qu'ils paraissaient presque blancs sous une certaine lumière, sa voix émouvante...

Il repoussa cette image. Qu'allait-il s'encombrer d'inutiles remords? Car les paroles de la vieille Gertha avait, depuis le matin, fait leur chemin dans sa tête: «Si on pouvait l'éloigner d'ici, elle guérirait peut-être», avait dit la vieille femme... Il avait feint de ne pas comprendre. Et il avait, maintenant l'impression d'une mauvaise action: c'était un peu comme s'il avait laissé

battre un petit enfant sans défense. Il faisait appel à sa raison: quelle foi ajouter aux radotages d'une vieille femme, visionnaire, peut-être? Erika, d'ailleurs, ne se plaignait pas. Malade, certes, elle l'était... Mais personne ne pouvait rien à cela.

Il eut besoin, cette fois, pour chasser la vision de la petite infirme, d'appeler Sylvaine à son secours... Il se délectait de la douleur causée par ce cher souvenir. Cette souffrance d'amour, il ne savait, ne voulait, y renoncer.

La tête brune, les yeux sombres, remplacèrent dans son âme, l'autre, la petite étrangère... Et il se sentit plus libre pour poursuivre la conversation avec ses hôtes.

La pièce où ils se tenaient était spacieuse, garnie de beaux meubles anciens... C'est à cette pièce qu'à la même minute songeait Erika.

Il y faisait bon: on avait envie de s'enfoncer davantage dans les fauteuils et de regarder passer l'hiver sans bouger.

De temps à autre, le baron se levait, faisait quelques pas, allait vers la fenêtre, donnait un bref coup d'oeil au dehors: le vent plus fort de minute en minute décourageait son désir d'évasion: il aurait tant aimé faire au moins visiter le domaine à ses hôtes! Serait-il obligé de les garder prisonniers, pendant tout leur séjour à Winter?

Il proposa une partie de billard



qui fut acceptée par Luc. Gérald ne connaissait pas du tout les règles du jeu. Mais il tiendrait volontiers compagnie à Herda qui voulait lui montrer une collection d'ivoires anciens.

— C'est l'une des plus précieuses choses que nous possédions, dit-elle, en entraînant le jeune homme.

Dans la salle de billard, Luc et le baron amorçaient la partie: de force égale, elle s'annonçait des plus intéressantes. Pourtant, le baron s'attardait à lisser la canne de billard... Puis il dit:

— Il est vraiment très bien, votre ami. Il est lieutenant de vaisseau, m'avez-vous dit? A-t-il une fortune?

— Rien que sa solde... Il a aussi une belle vieille maison dans le Doubs:

les gens du pays la nomment le château: deux tours flanquant le bâtiment principal, lui donnent une allure médiévale. Sa maman y vit toute l'année.

« Ce brave baron voit déjà dans Gérald un prétendant possible pour Herda », songea Luc... Pourquoi ne se marie-t-elle pas? »

Mais la partie commença, et il ne fut plus question de Gérald.

... Pendant ce temps, Gérald suivait Herda le long des corridors sombres, jalonnés de portes fermées, encombrés de meubles vétustes. Par d'étroites ouvertures en ogive passait un peu de jour. Le bruit des pas résonnait sur les dalles usées.

— C'est ici, dit la jeune fille.

Elle précéda le jeune homme dans une vaste pièce carrée, alla vite ouvrir les fenêtres et les volets. Des vitrines formaient tout l'ameublement avec une table rectangulaire et deux chaises raidées au dossier de bois sculptés.

— Venez tout de suite voir nos ivoires: le reste est sans importance: nous verrons s'il nous reste un peu de temps.

Des Bouddah grimaçants ou figés dans leur pose de béatitude éternelle; une Chinoise mince comme un roseau; une Vierge travaillée avec amour et dévotion par des Noirs du Dahomey; une classique caravane d'éléphants;

tels furent d'abord les objets que Gérald eut à admirer...

— Elle est très belle, dit-il convaincu en touchant d'un doigt respectueux la robe d'ivoire de la Vierge... Mais tout cela est-il très ancien? Il me semble que...

Elle ne le laissa pas achever.

— Cette Vierge, cette caravane et ces Bouddah sont en effet récents, mais la Chinoise est de l'époque Ming. Celle qui nous valut, entre autre, de si beaux vases... Et que diriez-vous de cela?

Elle prit avec précaution un grand coffret, le posa au milieu de la table, et l'ouvrit avec lenteur.

Sur un lit d'ouate rose, une merveilleuse créature semblait vivre d'une vie mystérieuse. L'ivoire, à peine jauni, avait des reflets roses qui semblaient naître et mourir dans les plis de la robe, sur les lèvres d'un dessin si pur, sur les joues aux contours enfantins. Une impression de faiblesse, de douceur, se dégageait de cette oeuvre admirable.

— Que dites-vous de cela? répéta Herda.

— C'est merveilleux, murmura-t-il.

« Elle ressemble à... » Il cherchait à qui ressemblait la statuette, et soudain, il trouva: c'était à Erika. Herda, qui l'épiait du coin de l'oeil, eut un sourire:

— Cette statuette a été faite ici même, dit-elle. Un artiste inconnu prit pour modèle l'une de nos aïeules, la plus belle, la plus douce... On dit (mais que ne dit-on pas dans nos vieux manoirs! — on dit qu'il devint amoureux d'elle, et qu'il repartit le coeur blessé à jamais... On dit aussi qu'elle lui accorda un baiser et que le mari l'apprit... Un baiser d'adieu et de consolation, je pense: une faute vénielle... Mais il ne pardonna pas. Il eut raison. On ne fait pas l'aumône d'un baiser à un amoureux désespéré. Rien ne console d'un amour déçu.

Elle eut un rire sec qui contrasta avec son attitude.

— Comme toutes les histoires, monsieur de Nancy. L'artiste partit donc vers d'autres rives, vers d'autres destins. La châtelaine coula des jours sans heurt, en élevant une nombreuse famille et mourut dans un âge avancé. Oui, sous son aspect fragile, elle avait une santé de fer et une intense volonté de vivre... Ne pensez-vous pas que la volonté de vivre suffit à éloigner la mort?

— Pendant un certain temps, peut-être, dit Gérald... Une heure vient, où il nous faut bien l'accepter... Mais que voilà de graves propos, mademoiselle!

L'idée de lui parler d'Erika effleura son esprit; mais il la repoussa sans bien savoir à quelle raison obscure il obéissait. Pourtant Herda semblait bonne, du moins autant que l'on peut en juger après quelques heures... Quels sentiments nourrissait-elle pour sa jeune cousine? Comme si elle eût deviné ce qui se passait en lui, elle dit:

— Cette aïeule ressemblait de façon frappante à Erika de Winter, ma cousine. Je ne sais si vous l'avez vue chez ces Wilhelm. La pauvre petite ne quitte presque pas sa chambre...

Elle haussa les épaules, et ajouta:

— Sauf quand elle parcourt la campagne, poussée dans sa voiturette d'informe par ces deux garnements: par les petits-fils de Wilhelm! Elle ignore, la folle, qu'elle risque de prendre froid... Ils ne s'occupent pas assez d'elle, là-bas... Mais c'est elle qui veut y vivre. Vous ne me dites pas si vous l'avez vue?

Incapable de mentir, il répondit qu'il l'avait en effet rencontrée. Il ne cachait rien de la panne dans la forêt qu'Herda, d'ailleurs, connaissait dans ses grandes lignes.

— C'est l'un des garçons et elle qui nous ont conduits à la ferme, tandis que l'aîné emportait sur ses épaules une biche, que nous avions malencontreusement blessée. Cet animal est actuellement soigné à la ferme, et je puis vous assurer qu'il est entre bonnes mains.

— Quel effet vous a-t-elle produit?

— Mademoiselle Erika m'a paru être une petite personne à la fois pleine de bon sens et très capable de volonté...

pour éveiller chez votre bébé son goût naturel pour la viande

SWIFT PRÉSENTE **3** NOUVELLES
VIANDES pour BÉBÉS

aromatisées
aux fruits



100% porc passé au tamis
avec
compote de pommes ajoutée

100% jambon passé au tamis
avec
sauce aux raisins ajoutée

100% agneau passé au tamis
avec
arôme de menthe ajouté

Riches en protéines... très digestibles!

Certains bébés s'habituent immédiatement aux viandes passées au tamis. D'autres bébés ont besoin d'un peu plus de temps pour s'habituer à la saveur particulière de la viande. Cependant, tous les bébés ont besoin de protéines de bonne heure. Et la viande en fournit en abondance.

C'est pourquoi tant de mamans apprennent à leur tout jeune bébé à aimer la viande, en mélangeant celle-ci avec des fruits.

Par conséquent, pour s'assurer que votre bébé aimera la viande dès le début, les experts en matière d'alimentation de Swift ont créé ces trois viandes aromatisées aux fruits et d'un goût délicieux.

Elles sont toutes les trois 100% viande, avec l'addition d'un peu de fruits ou de menthe pour une saveur appétissante. Elles sont lisses aussi. Si lisses que votre bébé s'y habitue facilement, rapidement. Et elles ont une forte teneur en protéines — facilement digestibles pour bébé!


Les services de recherches de Swift fournissent à votre bébé les aliments les plus lisses et les plus nourrissants — et les plus nouveaux aussi. Essayez donc ces trois nouvelles viandes aromatisées aux fruits. Recherchez leurs jolies étiquettes jaunes. Disponibles également sous forme hachée, pour enfants.

12 autres variétés savoureuses

Boeuf, Porc, Jambon, Foie et Bacon, Agneau, Foie, Poulet, Poulet et Veau, Veau, Coeur de Boeuf, Jaunes d'Oeufs, Saumon pour Bébés.

Swift

Pour Mieux Vous Servir

Viandes pour Bébés  le plus précieux des produits Swift's



PINK RADIANCE
ET DEBUT
service de 5 pièces pour
1 personne.
(Prix de détail suggéré)
Modèle en vente par pièces
séparées

Présentant la nouvelle Forme Coupe en Porcelaine Fine Anglaise Royal Doulton

Maintenant... Royal Doulton vous apporte la toute dernière création en fait de porcelaine fine... la gracieuse forme Coupe. L'illustration représente Pink Radiance, un motif linéaire léger en rose tendre, avec filet platine. Egalement disponible dans le modèle *Debut* en gris chaud avec filet platine.

VIVIENNE
environ
\$27.50



Royal Doulton



En vente chez les bons Marchands de Vaiselle et dans les Grands Magasin,
ou écrivez pour demander le nom du marchand le plus proche, à:

DOULTON & CO. LIMITED, DEP'T. E, 51 WELLINGTON ST. W., TORONTO

HIER ET AUJOURD'HUI

Il n'était pas très rare, autrefois, de rencontrer, sur les routes menant à Lhassa, des pèlerins partis d'Ourga ou du Baïkal, qui cheminaient, mesurant leurs progrès avec la longueur de leur corps. L'homme se prosternait, étendait les bras en avant; il marquait du bout des doigts l'endroit que ceux-ci atteignaient, puis se relevait, allait poser les pieds sur la marque qu'il venait de tracer, se prosternait de nouveau, et recommençait le même exercice pendant des heures, pendant des jours. Certains prenaient plusieurs années pour gagner Lhassa par ce moyen de locomotion.

Edouard Herriot, qui fut président du Conseil et maire de Lyon, avait des mots d'une singulière profondeur. Par exemple: Il ne suffit pas d'être un grand homme. Il faut l'être au bon moment.

Hélas! Elle est bien handicapée par son infirmité.

Un silence: le vent hurle comme une bête autour de la maison, et siffle dans les grands arbres, impuissants à le retenir et qui s'abandonnent à sa force.

— Elle l'est, dit enfin Herda... Savez-vous qu'elle a demandé à être émancipée, dès qu'elle eût atteint sa dix-huitième année? Il y a quelques mois de cela. On a donc réuni le Conseil de famille. Ce fut vite fait. Nous sommes, mon père et moi, ses seuls parents... Elle est libre de ses actes, majeure, en un mot. Ce qui ne change rien à l'affaire. Où irait-elle, la pauvre enfant? Pour ma part, je regrette son animosité contre nous... contre moi, surtout. Je ne demanderais qu'à l'aimer... Que dis-je? Je l'aime, et elle le sait bien. Mais à chacune de mes tentatives de rapprochement, elle a répondu par un mouvement de recul. C'est une sensitive apeurée. Elle voit le mal partout, le craint.

— Je ne pense pas, dit Gérald. Elle semble même particulièrement confiante, comme le sont les tout petits-enfants.

Encore un silence. Puis, Herda:

— Vous l'avez bien étudiée pendant le temps si court de votre séjour à la ferme. Seriez-vous fin psychologue, monsieur de Nancey? Alors, que pensez-vous de moi?

Elle se tournait brusquement vers lui, ouvrait bien grands les yeux, lui souriait. Pris au dépourvu, étonné, il lui sourit aussi.

— Je pense que vous êtes franche, répondit-il, et je pense aussi que vous avez peu d'amis, puisque vous jugez bon de faire des confidences au premier venu.

— Des demi-confidences, dit-elle du bout des lèvres.

Avait-elle attendu des compliments? Elle semblait déçue... Elle prit la statuette d'ivoire, la tendit au jeune homme, pour changer le cours de leur conversation.

— Elle a la douceur de la soie, dit-elle.

Il osa à peine y porter un doigt:

— Quelle fragilité!

— Et quelle force! s'écria-t-elle en riant. C'est l'image de notre aïeule, à Erika et à moi-même. Elle, personnifie la race. Mais, voulez-vous que nous allions voir où en est la partie de billard engagée par votre ami et par mon père? Tiens! J'entends un traîneau dans la cour...

Elle courut à la fenêtre.

— C'est le docteur Well, un courageux. Il n'a pas oublié que c'est le jour où il va à la ferme... pour ma cousine. Je pense qu'il en arrive. Le vent lui coupe littéralement le souffle. Pauvre docteur Well!

VI

VOYONS, suis-je folle?

Herda approcha son visage de la glace à l'eau ternie, cette glace indulgente au déclin trop rapide de sa beauté. Ses traits y paraissaient flous, adoucis, inachevés. Mais le cerne qui entourait ses yeux s'y marquait, implacable.

Elle murmura:

— Gérald de Nancey... Mais pourquoi? Mais pourquoi?

Cette interrogation à demi formulée se précisait dans son esprit: «Mais pourquoi son image me poursuit-elle en cette nuit d'orage? Pourquoi a-t-elle pris la place de l'autre? De l'ineffaçable? Pourquoi se gravent-ils en moi, les mots qu'il prononce? Même lorsqu'ils ne sont empreints que de la plus plate banalité? Allait-elle recommencer les batailles de jadis, dont son cœur avait fait tous les frais?

— Je ne peux pas aimer monsieur de Nancey, dit-elle à voix presque haute comme pour se convaincre elle-même. Il ne me témoigne qu'indifférence. Il est vrai que nous nous connaissons à peine. Mais il y a des nuances... Oh! si légères... Je sais que lui ne m'aimera jamais. Et je sais aussi que j'étais la femme d'un seul amour...

Mais comment se faisait-il qu'avec ces certitudes, elle restât troublée?

Elle vint s'asseoir près de son lit à baldaquin, dans le fauteuil recouvert de velours rouge, prit un livre, tourna quelques pages...

La maison s'endormait, bercée par la chanson du vent, tantôt plaintive, tantôt menaçante. Un hôte de plus y passait la nuit. Le docteur Well n'avait pu reprendre la route. La neige tombant à gros flocons formait des congères qui barraient les routes. D'ailleurs, on était aveuglé. Il fallait rester dans les maisons, défendus par les murs épais, et attendre.

La veillée s'était prolongée fort avant dans la nuit. Le jour nouveau s'annonçait quand les quatre hommes s'étaient levés de leurs sièges, au coin du feu, pour prendre congé d'Herda qui, à quelques pas d'eux, feignait de broder. «— Vous êtes franche», avait dit le matin Gérald de Nancey... Eh! bien, non, elle ne l'était pas... Elle avait piqué dans la fine toile son aiguille, elle avait brodé une rangée de festons, mais elle ne perdait pas une de leurs paroles. Elle les regardait, à la dérobée... Encore une façon qu'elle avait de regarder les gens sans qu'ils s'en doutent. Elle lançait un bref coup d'oeil, entre ses cils abaissés, et ils n'en savaient rien; et ils n'avaient pas le temps de prendre une attitude, pas le temps de discipliner les muscles de leurs visages... Elle croyait, ainsi, surprendre leurs âmes.

Herda, aidée par Gudule, avait remis toutes choses en place après le départ des hommes. C'est inimaginable le désordre que peut créer une présence masculine: cendriers débordant de mégots, traces boueuses de pas sur le sol brillant, journaux éparpillés, odeur de tabac refroidi.

D'ailleurs, la jeune fille n'était pas mécontente de ces occupations qui lui permettaient de ne pas remonter tout de suite dans sa chambre où, elle le savait bien, le sommeil la fuierait.

Avec Gudule, elles avaient élaboré le plan du déjeuner pour le lendemain, ou plutôt pour le jour même, car la première heure venait de sonner à la vieille horloge. Il fallait que leurs hôtes, condamnés à une réclusion forcée, gardent néanmoins un bon souvenir de Winter. Elle soignerait particulièrement les menus...

Ils ne semblaient pas s'ennuyer. De nombreux sujets de conversation avaient animé la soirée. Le docteur parlait de quelques cas de guérison assez troublants. Il avait quitté son air guindé, parlait haut, riait volontiers, et fumait comme un volcan en éruption. Luc avait rappelé des souvenirs de guerre et de captivité, mais avec un tel tact que cela n'avait choqué personne. Gérald, lui, racontait ses veillées solitaires à bord de son bateau...

Puis, Paris, ses boulevards, ses théâtres, ses quais, Notre-Dame, enfin étaient venus illustrer la soirée.

Herda écoutait. Elle ne connaissait rien de tout cela. Sa vie, jusqu'à ce jour, s'enfermait dans les strictes limites de Winter...

Un instant, elle avait rêvé... C'était le temps où Ludwig était l'hôte assidu de la maison.

Tout en tournant, sans les lire, les pages du livre, Herda songe... Elle a repassé en détail les faits de la soirée. Maintenant, ses pensées l'emmenent plus loin dans le passé: pourquoi Ludwig est-il parti sans rien lui dire, jadis? Quel sombre enchantement éloigne d'elle l'amour? Elle ne sera donc jamais heureuse? Quelle faute paye-t-elle?

A mesure que coulent les heures, des fleurs de givre se collent aux vitres noires, le vent hurle plus fort; un animal perdu crie sa détresse... Frissonnante, Herda se met au lit. Elle y trouve la bouillotte chaude, la prend, la presse contre elle, cherchant, dans cet humble objet, un réconfort à toutes ses peines?

Un autre, à supposer que chacun ait succombé au sommeil, ne dormait pas. Gérald fumait dans sa chambre. De la pièce voisine lui parvenaient les ronflements sonores de Luc. Avec lui, pas de problème: il dormait quand il le fallait, était toujours d'humeur égale. Quel charmant camarade il avait là!

dégustez

La Ina

LE SHERRY EXTRA-SEC

Ce célèbre vin d'Espagne se déguste en toute occasion... et il est toujours de bon goût.

Et La Ina veille sur votre ligne grâce à sa faible teneur en calories.

Demandez La Ina (no 501-H) à la Commission des Liqueurs.

Pedro Domecq
Sherreries

Embouteillé en cave à Jerez, Espagne, depuis 1730.

Aux heures tristes de sa vie, lors de la trahison de Sylvaine, il avait puisé dans l'amitié de Luc de grandes consolations... Que de gratitude, il lui devait ! Il ne savait pas toujours donner une forme à ses sentiments, sa peine d'amour l'ayant rendu quelque peu secret. A l'avenir, il se montrerait plus confiant envers Luc... Il lui témoignait davantage son amitié... Plein de bonnes résolutions, enthousiasmé, jeune enfin, Gérald retrouvait ce soir son amour de la vie... Mais à quoi, à qui, attribuer ce changement subit ? Certainement pas à la présence d'Herda... Peut-être au charme de cette vieille demeure qui craquait sous les coups de bélier de l'orage et résistait de toutes ses forces... A ces mystères qu'il pressentait dans l'existence. Trop replié sur lui-même et sur sa ridicule peine, Gérald redécouvrait le monde, au cœur de cette sombre forêt. Il n'était pas tout seul sur la terre... Il y avait tous ces autres : le baron et sa fille ; le docteur Well, Erika...

Erika... Il murmure son doux nom ; puis la statuette d'ivoire se mêla confusément dans sa pensée au visage de la jeune fille... Quand cette dernière ne serait plus poignée de cendres légères dans le caveau familial, la statuette continuerait d'enchanter les yeux ; les reflets roses s'animent encore sur ses joues, dans les plis de sa robe... Mais qui saurait, alors, qu'elle ressemblait à Erika ?

Il n'avait presque pas été question de la jeune fille, au cours de la soirée. A une question directe de Luc concernant sa mauvaise santé, le médecin n'avait répondu que par des hochements de tête expressifs. Les yeux levés vers le plafond noyé d'ombre, les haussemments d'épaules étaient plus éloquents que toutes les paroles.

— La pauvre enfant, avait dit le baron.

Puis il avait aiguillé ailleurs la conversation. De toute évidence, il ne souhaitait pas s'attarder sur un tel sujet. Personne, d'ailleurs, sauf Herda. Elle avait ouvert la bouche, puis sans émettre un son, s'était mordu la lèvre comme une écolière prise en faute.

A son tour, Gérald en songeant à Erika redisait : « La pauvre enfant ». L'idée de ce petit être charmant voué à la mort lui était intolérable. Un sentiment de profonde pitié naissait en lui, pour elle, le rendait plus sensible. Chaque détail de cette journée, chaque mot entendu, se gravait en lui...

Cet animal perdu qui criait le fit sursauter. Il reprit conscience de l'heure. S'il ne dormait pas, il serait bien incapable de chasser le lendemain. « Si le temps le permet, nous partirons », avait dit le baron.

Le vent pouvait céder d'un instant à l'autre... Et la neige... ? Bah ! On en viendrait à bout. Quand il était enfant, Gérald adorait marcher dans la neige. Luge et skis telles étaient ses joies. Dévalant les pentes, il aspirait avec ivresse l'air glacé...

Il s'approcha de la fenêtre, ouvrit les volets en luttant de toutes ses forces contre le vent. Une lumière filtrait à l'étage en dessous... Quelqu'un veillait donc encore ? Le désir de se joindre à cet être qui fuyait le sommeil se fit soudain irrésistible. Gérald ôta sa robe de chambre, remit son veston et sortit. Sans nul doute, il allait se trouver face à face avec le baron de Winter. Ils fumeraient encore quelques cigarettes en échangeant des propos. Son pas sonna sur les dalles du vestibule. Il entendit la voix d'Herda : — Qui est là ?

Puis, elle sortit, parut surprise de le voir.

Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur de Nancey ?

— Je ne puis dormir, dit-il, le vent fait un tel bruit, et je me suis souvenu que j'ai laissé mon étui à cigarettes dans la salle, en bas. J'allais la chercher.

Quel besoin de mentir ? Gérald se le demandait, mais elle dit le plus naturellement du monde :

— Pensez-vous retrouver votre chemin, ou préférez-vous que je vous accompagne ?

Il déclina l'offre. Il savait très bien s'orienter, dans une demeure nouvelle,

ou dans un pays inconnu : habitude de marin, sans doute.

Satisfaite de ses explications, elle lui souhaita de nouveau une bonne nuit, et rentra chez elle.

Quand il songeait, plus tard, beaucoup plus tard, à cette nuit de Winter, Gérald se demandait quelle voix avait dicté ses actes, quelle main l'avait guidé, quelle volonté s'était substituée à la sienne ?

Mais tandis qu'il marchait, sans bruit, le long des corridors, il ne se posait pas encore ces problèmes. Etouffant le bruit de ses pas, il errait comme une ombre, se dirigeant avec peine. Il descendit l'escalier, arriva devant la salle où ils avaient veillé, en poussa la porte. Les braises rougeoyantes encore dans la cheminée, et éclairaient, par intermittence la vaste pièce. Une odeur de tabac stagnait, mêlée à la fumée que refoulait le vent. Mais personne. Des bruits de voix parvenaient indistincts, de tout près. Gérald ne fut pas long à les repérer. Il sortit, allait frapper à la porte voisine, un nom arrêta son geste.

— Erika, disait le docteur Well, a en ce moment un sursaut de volonté extraordinaire. J'ai senti cela, en la voyant ce matin. Son regard brillant, son petit menton levé en bataille, sa lèvre moqueuse, ne pouvaient me tromper. Un fait nouveau s'est produit dans sa vie. De quel genre ? Je l'ignore. Qui a-t-elle vu ces jours derniers ?

— Mais, personne, je pense... Elle ne sort presque pas.

— Sauf pour se faire traîner dans la campagne, au mépris de toute prudence, par ces gamins ! Vous ne vous êtes pas montré assez sévère, monsieur. Moi, à votre place !

Gérald, l'oreille tendue, ne perdait pas une parole. Quiconque l'eût vu, à l'affût dans le corridor, contre cette porte derrière laquelle deux hommes discutaient, aurait eu bien mauvaise opinion de lui. Mais de cela, le jeune homme n'avait cure.

— Qu'auriez-vous fait à ma place, docteur ?

— D'abord, j'aurais refusé d'émanciper ma nièce ; ensuite je lui aurais interdit de quitter ma maison (sa maison, en somme, n'oublions pas que Winter, et les meubles, et les bijoux, lui appartiennent). Ainsi, j'aurais suivi les pas de la maladie...

Encore un silence, puis :

— Et si elle guérissait, hein ? Si elle nous faisait cette énorme farce de guérir ?

Le baron éclata de rire, tellement lui parut vaine cette supposition.

— Riez ! Riez ! reprit l'autre. Le jour où l'héritage vous échappera, vous rirez jaune... Or, n'oubliez pas que vous m'en devez la moitié.

— Rien que pour cela, vieux renard, je me réjouirais de la guérison d'Erika, dit la voix du baron.

— Ne dites pas de bêtise. Je vous tiens trop bien. Souvenez-vous de vos vols à l'Intendance... J'ai un papier signé de votre main...

— Et puis après ? Me livrer ne vous enrichirait pas...

Gérald n'entend pas la réponse du docteur, mais la voix du baron paraît changée quand il dit :

— Herda ? Oui, évidemment, il y a Herda... J'ai cru, docteur, que vous aviez un sentiment pour ma fille... Je me serais donc trompé...

Un long, un interminable silence. Gérald ne quitte pas son poste d'écoute. Enfin, l'entretien reprend derrière la porte.

— Vous ne m'avez pas facilité la tâche, mon cher Winter... Mais je pense, toutefois, que rien n'est perdu : Erika est une petite nature, et j'espère que son exaltation ne sera que passagère ; nous la retrouverons dans quelques jours, aussi résignée, aussi abandonnée à son sort. L'anémie qui la ronge aura vite raison de sa faiblesse.

Gérald serra les poings. Ainsi, Gertha n'avait pas menti. Ces deux misérables souhaitaient, bien mieux, facilitaient, la mort de la pauvre Erika... A pas de loup, le jeune homme s'éloigna un peu ; puis il toussa assez fort pour être entendu du baron et de son complice... Il avança, alors, de nou-



Evitez une peau sèche dans ces 5 "zones de danger" grâce à l'effet humidifiant de la crème Woodbury



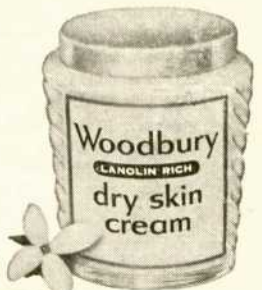
- * Plis au front !
- * Pattes d'oie !
- * Peau rugueuse !
- * Lignes profondes !
- * Cou ridé !

L'humidité essentielle à la souplesse de l'épiderme pénètre dans les pores. Même après un seul traitement le teint est plus frais. Les petites lignes s'effacent, la peau est plus douce et plus lisse.

Désormais, ces « zones de danger » qui menacent votre beauté ne doivent plus vous effrayer. Cette fameuse crème rajeunissante combat en profondeur les signes révélateurs.

La Crème Woodbury pour peau sèche est un mélange exclusif d'émollients ultra-riches et de lanoline bien-faisante. Elle pénètre profondément.

Crème Woodbury à la lanoline pour peau sèche



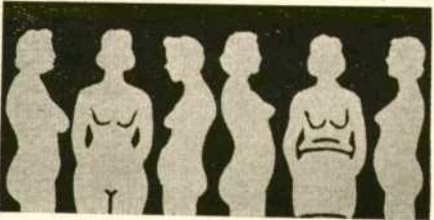
Le Cold Cream Woodbury nettoie en profondeur, déloge la saleté cachée. Pour un traitement de beauté rapide, employez la Woodbury Vanishing Facial Cream, qui sert aussi de base pour la poudre. Les crèmes Woodbury, 25¢, 39¢, 75¢, 98¢. (Fabrication canadienne)

Avez-vous un de ces défauts de taille ?



par
Anne Spencer
Corsetière-Conseil

Si bourrelets disgracieux, langueur et affaïssement, fatigue dorsale ou tension musculaire empoisonnent votre existence — vous donnent l'impression et l'apparence d'être plus âgée que vous ne l'êtes en réalité — *n'abandonnez pas la partie!* Joignez-vous aux milliers de personnes reconnaissantes qui portent les Supports Spencer et voient la vie sous un nouveau jour — parce qu'elles ont découvert le « relèvement » salutaire que donnent les Supports Spencer.



Laquelle êtes-vous ? (G. à D.): Seins pendants, Hanches larges, Maintien fatigué, Maintien lordosique, Bourrelet à la taille, Abdomen accusé.

Bien des femmes gaspillent de l'argent sur des vêtements de fond inefficaces !

Les modèles ordinaires ne conviennent pas parce qu'il n'y a pas deux tailles identiques. Votre Soutien-gorge et votre Support Spencer seront dessinés, taillés et faits *uniquement pour vous*, afin de relever l'apparence de votre taille. Vous sentez merveilleusement bien quand vos organes importants sont bien soutenus. Et, vous bénéficiez des avantages du Spencer pendant longtemps, tout en économisant de l'argent, parce que les Spencers portent la *garantie de conserver leur forme.*

Spencer est le vêtement de fond du bon maintien

Téléphonez à la Corsetière Spencer la plus rapprochée (voir pages jaunes du bottin sous « Corsets ») pour obtenir les conseils d'une experte en corseterie et une analyse gratuite de votre taille. Si vous le préférez, écrivez-moi pour demander une fascinante brochure démontrant comment Spencer peut aider à résoudre votre problème de taille.



ADRESSEZ aux Dessinateurs de Spencer,
Rock Island, Québec.
(Aux Etats-Unis: New Haven, Con.) 178-11-57

Veuillez m'expédier une brochure gratuite.
 J'aimerais savoir comment devenir Corsetière Spencer.

Mme _____
Mlle _____
(Lettres moulées)

Adresse _____

Ville _____ Comté _____

SPENCER
le support
de dessin individuel

veau, vers eux, en faisant claquer ses chaussures, puis il frappa très fort.

Le baron vint lui ouvrir la porte, et devant son visage souriant, à l'expression des plus naturelles, il ne put que répondre par un sourire.

— Quel bon vent vous ramène près de nous, monsieur de Nancy ?

— Un mauvais vent, plutôt. Il m'ôte littéralement le sommeil. J'ai pensé qu'il en était sans doute de même pour vous, messieurs, et je suis venu vous rejoindre... D'autre part, je crois avoir oublié mon étui à cigarettes dans la grande salle (il ne fallait pas oublier les explications données à Herda!)... Puis-je y donner un coup d'oeil ?

— Naturellement, je vous accompagne.

L'étui ne s'y trouvait pas, et pour cause : feignant la plus extrême confusion, Gérald le sortit de sa poche.

Le vent menait si grand tapage qu'il fallait hausser le ton pour s'entendre. Las de cet effort, les trois hommes fumèrent encore un instant sans rien se dire... Puis le docteur Well en bâillant donna le signal du départ... Chacun s'en retourna chez lui.

VII

APPUYANT SON DOUX MUSEAU contre la porte de l'écurie, la petite biche appelait, plaintive.

— Elle veut s'en aller, dit Wolfgang.

— Laissons-la partir, dit Karl.

Son frère haussa les épaules : qu'en dirait Erika ? Chaque jour, elle demandait des nouvelles de l'animal, et la veille, malgré le froid intense et malgré le vent, il avait fallu mener sa voiturette jusque-là.

— Il n'y a plus de raison de la garder, reprit le premier. Elle est guérie. Quatre jours y ont suffi. C'est qu'elle a été bien soignée ! Maintenant, elle réclame sa liberté. Elle a dû laisser, quelque part dans la forêt, toute une famille...

— Tout ça est bien beau, mais elle va redevenir une proie pour les chasseurs... Ici, du moins, elle est en sûreté.

Ces paroles ne purent convaincre Wolf. Il semblait confusément, sans pouvoir l'exprimer, que chacun ici-bas, doit poursuivre son destin, même s'il comporte un danger certain. Or, le destin de la biche blessée était de revoir sa forêt profonde et sombre... Erika serait certainement de son avis... Il en parlerait d'ailleurs à la jeune fille.

Le vent subitement s'était arrêté, au cours de la nuit. On était tout étonné du silence, et l'on se croyait transporté dans un autre monde. L'oreille, accoutumée au vacarme des jours précédents, avait quelque peine à s'adapter...

... Au manoir de Winter le baron put enfin emmener Gérald et Luc à la chasse. Parti de bonne heure sur son traîneau le docteur Well était retourné chez lui.

Bottés de phoque, emmitoufflés jusqu'aux yeux, les trois hommes marchaient d'un bon train dans les sentiers de la forêt.

— Je crois, messieurs, dit le baron, que nous rentrerons bredouilles. Le gibier ne sortira pas, et les chiens sont désorientés par le changement subit du vent... Cela vous est-il indifférent ?

— Pour ma part, j'avoue qu'il me serait impossible de tirer sur un animal quelconque, avoua Gérald...

— Un bel ours qui vous attaquerait ne susciterait en vous nul geste de défiance ? dit Luc en riant.

— Je ne pensais pas aux ours...

— Evidemment, depuis son aventure de l'autre soir, monsieur de Nancy ne pense qu'aux biches... Il s'imagine peut-être que notre forêt est peuplée de ces doux animaux...

Il fallait un esprit bien subtil pour déceler la part d'ironie dans ces paroles, tellement la voix était naturelle.

Le baron reprit :

— Moi-même j'ai cru longtemps... Lorsque j'étais très jeune. Bien mieux, je pensais que des fées dansaient dans les clairières par les soirs de lune. Le merveilleux est le climat naturel de l'adolescence... Heureusement, on en

revient. Ce serait désastreux de vivre avec de telles idées.

— Ah ! l'âge où l'on croit aux fées, soupira Luc, quel beau temps tout de même... !

Gérald se contenta de sourire. C'est absolument vrai qu'il ne songeait qu'à la biche blessée, mais elle se confondait dans son esprit avec Erika de Winter... C'était le doux visage blond de la jeune fille qu'il revoyait sans cesse devant ses yeux. Depuis qu'il avait surpris la conversation du baron avec le docteur Well, il ne songeait qu'au moyen d'ôter de leurs giffes la petite victime. Quel effort il faisait pour cacher son aversion, son mépris à son hôte ! Il avait jugé bon de taire sa découverte à Luc. Il lui parlerait quand le moment serait venu d'agir. Non pas qu'il redoutât une indiscretion de son ami. Il craignait seulement l'indignation de Luc, son incapacité à feindre... Tout d'une pièce, Luc les trahirait peut-être sans le vouloir.

Sous différents prétextes, Gérald s'était aventuré plus d'une fois, au cours des deux derniers jours, jusque chez Wilhem. Il y avait vu Erika. Elle semblait plus pâle, en proie à un secret tourment. Son teint de camélia était transparent, et elle avait dû passer sur ses lèvres un crayon rouge pour leur donner l'aspect de la santé...

Une lumière s'allumait dans ses yeux quand le jeune homme entra. Et elle lui tendait aussitôt la main, l'accueillait avec des mots charmants. Gertha, elle, le regardait du coin de l'oeil. Elle semblait fâchée contre lui...

... Ils marchèrent donc toute la matinée. Vers le milieu du jour, ils arrivèrent dans une clairière au centre de laquelle se dressait un chalet rustique. Le bois en était noirci par le temps, et les vitres opaques témoignaient d'un manque total de soins.

— Nous allons déjeuner ici, dit le baron. Oswald, un fermier des environs, a dû préparer le repas. Je l'ai averti hier d'avoir à s'en charger. En effet, un mince panache de fumée

montait bien droit dans le ciel. Le chalet était habité, du moins momentanément.

Un cuissot de chevreuil tournait sur la broche devant l'âtre, et se dorait à la flamme. Un vieux bonhomme accroupi le surveillait jalousement. Il remue à peine la tête quand le baron et ses deux compagnons entrèrent. Sur la table de chêne, mal équarrie, un couvert était disposé. Des bouteilles de vin du Rhin à long col, des pots de terre contenant un épais vin rouge, digne d'accompagner le gibier, un tas d'écrevisses en désordre, des saucisses de Munich à la moutarde, voisinaient sur la nappe de couleur.

— J'espère, messieurs, que notre randonnée vous aura ouvert l'appétit, dit le baron. Pour ma part, j'ai une faim de loup.

— Ces mets qui s'avèrent délectables tenteraient les palais les plus récalcitrants, dit Luc, qui se sentait de joyeuse humeur.

Ce repas entre hommes, dans le vieux chalet ne manque pas de pittoresque ni d'agrément. Les écrevisses parfumées (jamais Gérald n'en avait goûté de meilleures), ce cuissot à la chair tendre, ces bons vins eurent tôt fait d'amener une douce euphorie dans leur esprit. Gérald, lui-même, oublia le problème qui le hantait... Il oublia Erika...

Quand ils repartirent, la nuit arrivait à grands pas... La forêt déjà semblait noire... On distinguait à peine les sentiers.

— Herda sera inquiète, dit le baron. Ma fille n'aime pas lorsque je m'attarde. C'est une enfant tellement attentionnée, déjà soucieuse...

Il attendit un mot de ses compagnons... Luc se contenta de dire que Mlle de Winter était, en effet, parfaite.

Et c'est à ce moment que Gérald repensa à Erika. En même temps, il jongla sur ce qu'il devait faire... Un plan s'établissait dans son esprit. Il en suivrait les lignes précises. De sa vie, d'où

Echanges de cadeaux

par FRANCINE

La nouvelle mariée, qui a convolé en juin dernier, ne tardera pas à s'apercevoir que les cadeaux doivent figurer sur la liste de dépenses et qu'il lui faut s'attendre à en donner à plusieurs reprises au courant de l'année. Il est donc sage de mettre de côté, chaque mois, un montant destiné à de tels achats, car si les cadeaux peuvent être modestes et rester en proportion avec les moyens restreints d'un jeune ménage qui, surtout la première année, a tant de frais à rencontrer, il serait malséant de les supprimer.

A l'occasion des fêtes, on pense d'abord à ses parents. La jeune mariée doit se montrer aussi généreuse envers les parents de son mari qu'envers les siens ; observer leurs goûts et chercher à deviner ce qui leur ferait le plus plaisir.

Quant aux autres membres de la famille, elle devra faire preuve de doigté. Est-il sage d'offrir de trop nombreux présents qu'il serait gênant de supprimer l'année suivante ? Il vaudrait peut-être mieux se contenter de cartes de souhaits. On pourrait en faire autant à l'égard des amies ou des compagnes de travail avec lesquelles on n'a plus désormais de relations suivies. Seulement, si l'on adopte ce parti, adresser ses vœux assez tôt pour qu'ils ne risquent pas de se croiser avec un cadeau.

En ce qui concerne les personnes qui ont envoyé des cadeaux de nocés et qui se marient à leur tour, l'obligation de leur en faire est stricte et ne peut, sous aucun prétexte, être éludée. Encore une fois, répétons-le, ce cadeau ne doit pas être en proportion de celui qu'on a reçu, mais en rapport avec ses propres moyens. Agir autrement serait faire preuve d'imprudence et témoigner d'une sottise vanité.

Au moment du mariage, il arrive que l'on reçoive des cadeaux en double et que l'on s'empresse de les échanger. Cela n'est pas toujours facile parce que souvent ils sont venus d'une autre ville. Ce serait alors une bonne idée de les mettre de côté et de les donner à votre tour. Il est fort probable qu'ils ne vous encombreront pas longtemps, et que vous ne tarderez pas à en disposer avec avantage. Une seule précaution à prendre : ne pas choisir des cadeaux trop frappants, soit par leur couleur, leur volume, etc. et qui ne manqueraient pas d'être reconnus, à moins que vous ne soyez assurée de pouvoir les offrir à des personnes demeurant au loin et qui n'ont sûrement pas vu l'étalage de vos cadeaux de nocés.

Se rappeler qu'il y a aussi des cadeaux se rapportant à un anniversaire, une maladie, une naissance, un séjour fait chez des amis, etc. Il est donc indispensable de prévoir ces inévitables déboursés dans un budget de dépenses mensuelles.

l'intérêt s'était effacé depuis le mariage de Sylvaine, il ferait quelque chose d'utile. Il tenterait d'arracher un petit être sans défense aux griffes de la maladie et de la haine. Il ne voyait qu'un mobile à ces actes : la pitié, une immense pitié pour Erika, une non moins grande pour lui-même. Sa mère, qui vivait solitaire dans la vieille maison, accueillerait avec joie la jeune fille. Des médecins la soigneraient ; et si la guérison était possible, elle retrouverait la santé...

Ses incursions dans l'avenir n'allaient pas au-delà. Ce qu'il adviendrait d'Erika en possession de tous ses moyens, il ne s'en souciait pas.

...Herda attendait les chasseurs dans la grande salle, assise à sa place habituelle, son ouvrage dans les mains. Elle se leva lorsqu'ils entrèrent, leur demanda en se moquant gentiment combien de pièces ils avaient inscrit à leur tableau. Puis, sans même attendre leur réponse, elle alla s'occuper du dîner.

Un peu fatigués par leur marche à travers la forêt, les trois hôtes se retirèrent tôt dans leurs chambres, ce qui ne contenta pas du tout Herda. Elle puisait ses seules distractions dans leur présence, mais elle se garda bien de n'en rien laisser voir.

— Alors, Herda, demanda le baron en lui souhaitant le bonsoir, lequel de nos deux chevaliers a vos préférences ?

— Aucun, père. D'ailleurs ni l'un, ni l'autre ne songe à moi... Si vous avez cru trouver en l'un d'eux un époux possible pour votre fille, vous vous êtes trompé.

— Trop modeste, Herda. Il me semble que monsieur de Nancey vous trouve fort à son goût, belle demoiselle... Ne recherche-t-il pas votre compagnie ? Je vous ai surpris plus d'une fois en grande conversation tous les deux.

Elle détourna la tête, afin qu'il ne vit pas l'amertume de son sourire. Certes, Gérard s'approchait souvent d'elle et amorçait une conversation : mais il s'agissait toujours d'Erika. Cette enfant malade, qu'il n'avait qu'entrevue occupait totalement son esprit (Herda n'osait pas dire son cœur).

— Père, je voudrais qu'il ne soit plus question de mon mariage éventuel, ni avec monsieur de Nancey, ni avec qui que ce soit au monde... Je ne veux pas me marier.

Le ton sans réplique étonna le baron. Mais il ne jugea pas bon de la questionner. Cette fille, à la fois dure et tendre, lui en imposait parfois. Devant elle, il baissait les yeux.

Dans la solitude de sa chambre, Herda sortit un album de photographies, en tourna vivement les pages sans s'arrêter aux images de famille. Enfin, elle trouva un mince carton sur lequel un visage d'homme s'effaçait. L'épreuve était mauvaise. Mais Herda n'avait plus que cela de Ludwig... Elle regarda l'image avec ferveur, puis elle posa ses lèvres brûlantes à la place du front.

— Ludwig, je ne veux aimer nul autre que vous... Pourquoi êtes-vous parti ? Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? Pourquoi ?

Pendant ce temps, Gérard de Nancey expliquait à Luc le plan qu'il avait mûri... L'autre, l'oeil arrondi d'étonnement, écoutait.

— Nous ne pouvons laisser Erika de Winter ici... Dans quatre jours, puisque notre séjour finira alors, nous ne partirons pas sans elle...

Luc haussa les épaules, persuadé qu'une nuit de sommeil aurait raison des divagations de son ami.

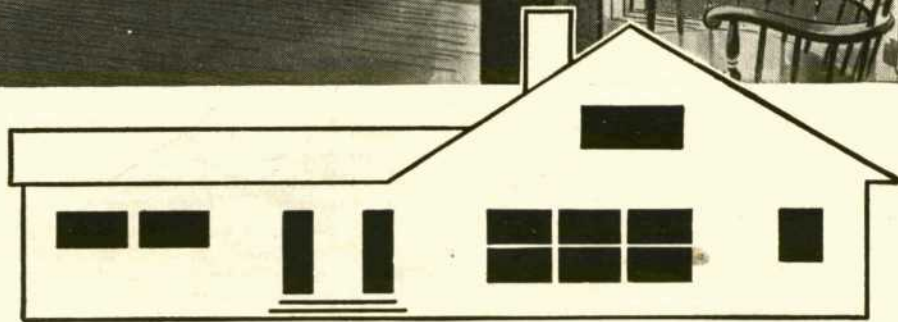
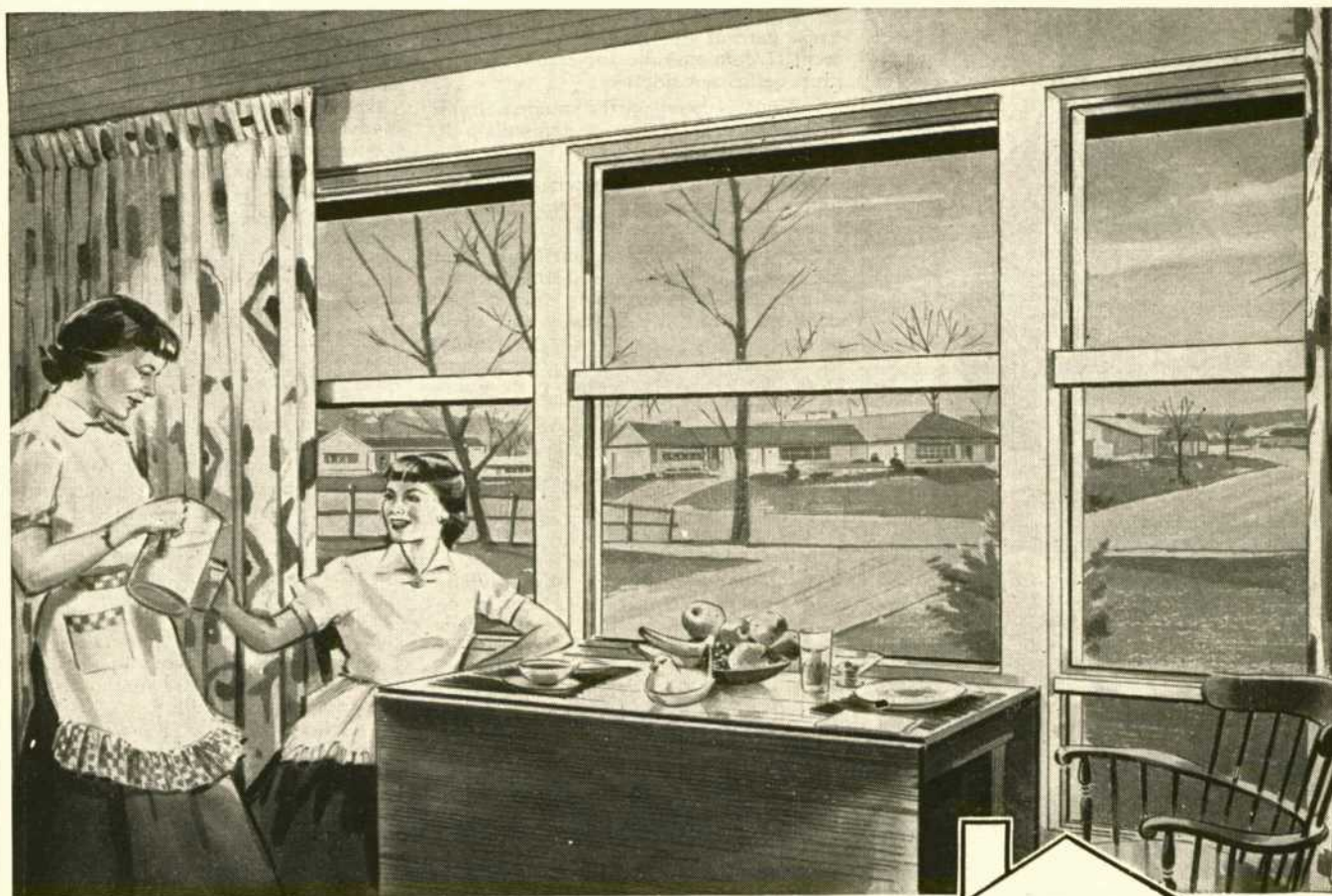
VIII

Le jour n'était pas levé, mais on le devinait proche à une bande de ciel, plus claire au-dessus de la maison.

L'auto de Luc s'arrêta ; la porte s'ouvrit sans bruit. Comme au soir de leur arrivée, la silhouette massive de tante Gertha s'y encadra. Mais elle était vêtue d'un épais manteau de voyage.

Prêtes ? demanda Luc.

— Oui.



TWINDOW* pour chaque Fenêtre

Une bonne nouvelle! Twindow se fait maintenant avec un bord en verre conçu spécialement pour assurer l'isolation économique des petites fenêtres. C'est la première vitre isolante tout verre avec bord scellé verre sur verre et soudé à l'électricité. Donc, avec Twindow à bord en verre pour vos petites fenêtres et Twindow à bord en métal pour vos grandes fenêtres, vous pouvez profiter des avantages des fenêtres isolées, dans chaque pièce de votre maison.

Tout le monde sait que, en hiver, les endroits les plus froids de la maison sont près des fenêtres. Mais voyez ce qui arrive quand on installe des Twindow! Tout le monde va s'asseoir près des fenêtres.

Twindow garde votre maison chaude et confortable, même près des fenêtres — vous n'avez jamais besoin de contre-fenêtres, et vous épargnez tous les ans beaucoup de dollars sur les frais de chauffage. Twindow garde aussi votre maison plus fraîche en été!

Profitez du confort et de l'économie de Twindow dans votre maison — dans chaque pièce.



TWINDOW* est fabriqué au Canada par Duplate Canada Limited exclusivement pour Canadian Pittsburgh Industries Limited.

VERRE · PEINTURE · MÉTAL · PITTCO
CANADIAN CPI PITTSBURGH
 TW-27RF INDUSTRIES LIMITED

*M. Dép.

Toute la maisonnée était debout. Wilhem dans un coin de la pièce regardait avec attendrissement sa femme et Erika qui allaient partir pour la France. Les guerres, seules, avaient séparé les deux vieux époux... Mais Gertha ne partait pas pour longtemps. Juste pour accompagner Erika dans le Doubs, chez la maman de monsieur de Nancey. Une lettre de celle-ci disait tout le plaisir qu'elle aurait à recevoir l'orpheline. Une lettre si tendre qu'elle avait tiré les larmes à la jeune fille. Une lettre qui avait eu raison de ses hésitations.

Wolfgang et Karl cachaient mal leurs regrets : ils perdaient en Erika un compagnon de jeux. L'infirme, par

moments, était si gaie, si enfant qu'ils oubliaient sa maladie.

— Avez-vous écrit cette lettre pour votre oncle, mademoiselle ? demanda Gérard.

Oui : elle l'avait écrite. En termes respectueux, mais inflexibles, elle disait que majeure, ou plutôt émancipée, par la volonté même du baron, elle allait avec Gertha chez une vieille dame, en France...

— Karl et Wolf la porteront dans la matinée, dit Wilhem. Il va en faire une tête, monsieur le baron ! Mais puisque mademoiselle Erika est libre de ses actes...

Après tout, cette histoire ne le regardait pas : Gertha, Erika et mon-

sieur de Nancey semblait tellement sûrs de leur affaire.

Par chance, un ami de Luc, attaché d'ambassade, avait pu avoir par faveur des papiers pour la jeune fille, et ce dans un temps record. Jusqu'à ce jour, persuadée qu'elle ne quitterait jamais la forêt noire, et la maison de Wilhem, elle ne s'était pas souciée de cela.

Assis dans sa voiturette, habillée, elle aussi, pour le voyage, les yeux brillants, elle tremblait d'émotion, de peur, de joie aussi. Elle allait partir, emmenée par Gérard ! Elle croyait vivre un rêve, et se pinçait par instant les bras, pour bien se prouver qu'elle ne dormait pas.



Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOTRE COUPON D'ABONNEMENT.



- ✓ Si l'adresse est claire, exacte et complète.
- ✓ Si l'adresse porte le numéro et la rue, la route rurale ou le numéro de case, et le nom du bureau de poste.
- ✓ Si les initiales ou le prénom du destinataire sont inscrits.
- ✓ Si la province, l'État ou le pays de destination est indiqué.
- ✓ Si votre propre adresse figure en haut à gauche.
- ✓ Si votre envoi est bien affranchi. Au besoin, faire peser vos lettres et colis au bureau de poste.

Pour tout renseignement
ADRESSEZ-VOUS au
BUREAU DE POSTE

HÂTEZ VOTRE COURRIER
EN LE POSTANT
DÈS QU'IL EST PRÊT
POSTES CANADIENNES

Le jeune homme avait toujours son air lointain et triste, le pli de ses lèvres gardait le même désenchantement. L'emmener ne lui causait pas la plus petite satisfaction :

— Voulez-vous porter mademoiselle Erika dans la voiture ? demanda-t-il. Un ordre. Rien de plus.

Wilhem et Karl s'approchèrent de la jeune fille ; mais plus prompt, ce fut Luc qui aida le vieux fermier.

Sur le siège arrière, la jeune fille fut installée, ainsi que Gertha toute émue : c'était la première fois qu'elle allait en auto ; elle fit un grand signe de croix. Puis quand la voiture démarra, elle fit un geste d'au-revoir aux êtres chéris qu'elle laissait pour quelques jours.

— Tu n'as pas peur, Gertha ? demanda Erika.

— N...Non... Un peu tout de même.

— Nous irons lentement, promit Luc. N'ayez aucune crainte ; ce soir nous serons arrivés.

Un déjeuner dans une jolie et vieillote auberge, les soins attentifs de Gertha, la gentillesse de Luc et la présence, surtout cela, la présence de Gérard firent de ce voyage un enchantement pour Erika... Jamais elle n'oublierait la salle où brillaient les cuivres, où flambaient les bûches dans une cheminée de briques rouges, et la servante aux joues roses qui servait en souriant de si bonnes choses...

Jamais elle n'oublierait ce paysage qu'ils avaient admiré, Luc ayant arrêté sa voiture, ensemble... Les méandres du Doubs entre les rives glacées...

Le soir tombait, et des rayons jaunes perçant un nuage, tombaient en faisceaux sur la terre...

— Comme c'est beau ! s'extasiait-elle... Comme c'est beau !

Ce paysage mélancolique, à cette heure du jour, ce ciel délicatement teinté, ces présences aimantes autour d'elle, adoucissaient son départ... Par instant, l'image de la maison de Wilhem, celle du manoir, qui était son bien, revenaient la torturer. Reverrait-elle jamais le pays de son enfance ?

Elle songeait aussi à la biche, remise en liberté, la veille... Les doux yeux de l'animal s'étaient attardés sur Erika, puis sur ceux qui l'avaient soignée... Voulait-elle leur dire merci ? Qui saurait jamais ce qui s'était passé dans sa tête ?

Puis, à fond de train, elle était partie, happée par la forêt.

— A quoi songez-vous ? avait demandé Gérard.

— A la biche...

Elle n'avait pas su dire qu'elle songeait à tant et tant de choses que son âme était comme un creuset...

...Nous arrivons, dit Gérard sans se retourner vers les deux voyageuses.

On traverse un village aux maisons basses, aux toits pointus, un village endormi dans la neige... Un chemin montant aboutit à une grille de fer forgé, à demie détachée du mur vétuste que recouvre en partie un lierre vivace. Quelques mètres entre une double rangée de tilleuls et de platanes. Et voilà la maison.

Le cœur d'Erika se met à battre comme un fou. La maman de Gérard, la dame qui a écrit la charmante lettre, elle l'aime déjà...

— Luc, voulez-vous m'aider à porter mademoiselle Erika ?

Ce ton de commandement de Gérard, comme elle l'aime ! Elle aime tout de lui, la douce Erika.

Portée avec précaution, elle arrive dans un salon aux meubles vieillots, doucement éclairé. Une dame aux cheveux blancs lui tend les bras. Elle aussi semble fragile, mais au moins elle marche ; elle peut venir au-devant d'Erika. Luc et Gérard la déposent, tel un fardeau, sur un divan... Et la vieille dame met un baiser sur son front.

— Oh ! Madame ! murmure la jeune fille en fondant en larmes.

Pour ne pas être en reste, sans doute, Gertha se mouche bruyamment.

— Mère, dit Gérard, je vous confie Erika de Winter... Vous êtes au courant de sa situation. Dès demain, j'écrirai à Marc Roger, mon ami médecin. Il nous dira ce qu'il faut faire... En lui, j'ai toute confiance. Allons, souriez, mademoiselle... Une vie nouvelle commence pour vous. Ici, vous ne trouverez qu'affection. Lorsque vous serez guérie, vous retournerez chez vous...

S'il ne l'appelait pas toujours « mademoiselle » avec ce ton froid ! Elle aimerait qu'il dise quelquefois son nom...

Pourtant, elle se força à sourire.

Comme autrefois — comme la veille — dans la ferme de Wilhem, Gertha vint border Erika dans son lit.

— Es-tu heureuse, mon agneau ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas, dit la jeune fille...

Quand je pense que tu vas me quitter dans deux jours, je sens mon cœur se fondre. Et pourtant il fallait que je parte, n'est-ce pas ? Monsieur de Nancey prétend que l'on peut me guérir. Alors, il était nécessaire que soit tentée l'expérience ? Oh ! Vois-tu, j'aimerais tant la vie si je pouvais courir... Courir dans le vent, sous le soleil, sous la pluie, ne plus être immobile avec cette tête qui travaille !

— Allons, dors, ma jolie...

Puis, la vieille femme soupira :

— A l'heure qu'il est, dit-elle, Wilhem a reçu la visite de monsieur le baron... Oh ! Il n'a pas dû trembler. Il a plus de courage que votre oncle... Et puisque monsieur de Nancey dit que vous aviez le droit de partir, personne n'a rien à y voir.

— C'est Dieu qui a guidé monsieur de Nancey vers nous, n'est-ce pas ?

— Eh ! oui... Et aussi l'auto de M'sieur Luc. Quand elle n'a plus voulu avancer, elle avait une idée derrière la tête ! répondit la vieille femme.

— Comment trouves-tu madame de Nancey ? demanda encore la jeune fille.

— C'est une sainte... Enfin tout comme elle. Elle a des yeux si clairs, si bons. Je crois que tu seras heureuse avec elle. Même si tu ne guéris pas, tu seras heureuse.

— Voilà que, déjà, tu prévois le pire ! se récria Erika.

— Ce n'est pas le pire...

Mais Erika parlerait des heures, rien que pour garder Gertha près d'elle. Tant d'événements se sont succédés dans sa vie, au cours des derniers jours, qu'elle est terriblement énermée...

— Va, je ne pourrai pas dormir ; mais toi, va te coucher. Donne-moi seulement un livre... Un livre et un baiser... Bonne nuit, tante Gertha.

IX

Mais qui a soigné, jusqu'à présent, cette jeune fille ?

Le docteur Marc Roger, accompagné du célèbre chirurgien Lecot, venait d'examiner Erika de Winter.

Il semblait furieux. Ses yeux qui lançaient des éclairs se posaient tantôt sur Gertha, tantôt sur la jeune fille, comme s'il les avait rendues responsables de cet état de choses.

— Voyons, qui vous soignait ?

— Le docteur Well, répondit-elle.

Sourcils froncés, il parut chercher dans son esprit quelle image ce nom représentait pour lui : il ne trouva rien.

— Connaissez-vous, Maître ?

L'autre secoua la tête :

— Non. Mais pour ce qui est de cette enfant, on peut dire que les soins les plus élémentaires lui ont été refusés...

— J'ai fait tout ce qu'il fallait, docteur, dit Gertha ; du moins tout ce que prescrivait le docteur Well...

— Vous êtes hors de cause, évidemment, dit le praticien...

Puis voyant les yeux un peu effrayés d'Herda, il eut un bon sourire.

— Nous allons remédier à cela. Il n'y a que du temps de perdu.

Une collation fut servie aux deux médecins : ils devaient repartir le jour même pour Paris, où les attendait leur devoir. Sans être tout à fait optimistes, ils laissaient quelque espoir.

— Il est bien évident que mademoiselle de Winter a eu une attaque de poliomyélite, qui ne fut pas soignée. Avec quelques années de rééducation, elle s'en sortira. Il faut compter aussi avec une anémie tenace... Je crois qu'elle a souffert autant moralement que physiquement... La polio fut des plus bénignes et n'aurait dû avoir aucune suite...

Un séjour dans un centre de rééducation s'avérait nécessaire.

...Quand elle connut cette clause, Erika ne put cacher son chagrin : elle avait pensé vivre dans cette maison qui lui rappelait la sienne, près de Mme de Nancey qu'elle aimait déjà tant. Gertha mêla ses larmes aux siennes, et Gérard qui assistait à cette scène de désolation eut un geste excédé.

— Soyez donc raisonnable, dit-il. Quelques mois seront vite passés. Vous vous êtes montrée assez courageuse, jusqu'ici... N'allez pas tout gâcher...

Erika essuya ses yeux rougis : il la traitait en petite fille. C'est d'ailleurs parce qu'il ne voyait en elle qu'un enfant qu'il s'occupait d'elle. Il ne lui attachait pas plus d'importance qu'à



Le mois dernier, PEPLER'S FINE FURNITURE, le grand manufacturier d'ameublements d'Ontario, lançait sur le marché sa toute dernière création, l'ensemble "Prélude" pour la chambre à coucher. Les meubles sont de noyer, et s'imposent par la richesse de leurs teintes brunes. On remarque également l'originalité des pattes à fini chrome, le miroir de vastes dimensions, les poignées encaquées dans le tiroir, et l'agencement harmonieux des divers éléments de cet ensemble. Les ameublements PEPLER'S appellent l'admiration des gens de goût.

cette biche blessée. Il n'avait que compassion et pitié pour elle.

Et elle l'aimait... Comme elle l'aimait, mon Dieu!

Quelques jours plus tard, tous les hôtes de la maison du Doubs se dispersaient. Gertha retournait chez elle; Luc allait à Paris, et Gérard à Toulon où son bateau allait lever l'ancre pour les mers Orientales. Et Erika, le cœur bien gros, mais les yeux secs, dit au revoir à Mme de Nancey.

— J'irai vous voir, ma mignonne, dit la vieille dame en l'embrassant. Ayez confiance: nous vous remettrons en bonnes mains... Bientôt, vous reviendrez près de moi. Nous attendrons ensemble le retour de Gérard. Quelle surprise sera la sienne en vous voyant courir dans le jardin!

Cette éventualité amena un sourire sur les lèvres pâles de la jeune fille: elle se vit, par avance, courant sous les arbres en fleurs du verger, au printemps... Près d'elle, Gérard courbait sa haute taille pour lui parler, pour lui dire ces mots que l'on prononce à mi-voix...

Hélas! Ce jour viendrait-il jamais?

Dans la voiture qui l'emportait, elle regretta soudain d'être partie de Winter, de s'être faite émanciper, d'avoir suivi Gérard... Elle regretta en bloc tous les actes de sa vie. Elle aurait dû s'abandonner au destin. Pourquoi avoir donné ce petit coup de pouce, qui allait en dériver le cours? Tout n'était-il pas bien, avant?

Avant? Elle réalisa, soudain, que tout avait commencé de la minute où Gérard de Nancey était entré dans sa vie... C'est lui, maintenant, qui la dirigeait... Même de loin, elle devrait lui obéir.

Luc Rovel habitait à Paris un joli appartement de trois pièces, au dernier étage d'une maison de Montmartre. De la fenêtre de son studio, on découvrait la ville aux mille lumières.

En cette soirée d'hiver, Luc et Gérard, qui passaient deux jours dans la capitale avant de rejoindre son unité, devisaient sur le balcon en fumant un Havane.

— Quelle différence de climat, dit Gérard. Nous avons laissé la neige et l'hiver là-bas, je pense.

— Bah! Il ne fait pas si chaud... La neige exceptée, je pense que la température est sensiblement la même... Mais toutes ces lumières, ce grouillement de vie autour de soi, cette chaleur de l'appartement qui nous poursuit jusqu'ici, font illusion... Nous ne resterions, pourtant, pas indéfiniment sur ce balcon. Nous en aurions vite assez. Pour ma part, je rentre.

Ils fermèrent la large baie vitrée, Luc tira les rideaux rouges et noirs. Ils s'installèrent dans les fauteuils profonds.

— C'est charmant chez vous, dit Gérard. Et confortable... La civilisation a du bon...

— Oui, je me plais ici... La concierge fait mon ménage, je mange à la cantine de l'usine où je suis ingénieur... Quelquefois, au restaurant, avec des collègues ou des amis.

— Savez-vous ce qu'il vous faudrait?

Luc se mit à rire; puis, sans répondre, il avança la table roulante, prit une bouteille de cognac, en versa dans deux verres.

— Oui, savez-vous ce qui manque, ici? répéta Gérard.

— Naturellement, je le sais. Une femme. Une femme douce et belle qui m'accueillerait quand je rentre du bureau; qui élèverait nos enfants... J'y ai déjà songé. Et je pense qu'à votre prochain congé je pourrai vous présenter ma femme.

— J'en serai ravi, dit Gérard.

Il prit le verre de cognac, le réchauffa au creux de sa main d'un geste machinal.

— Vous avez des projets, questionnant-il... Je veux dire, cette épouse future existe-t-elle vraiment?

— Oui. C'est la fille du directeur de l'usine. J'ai demandé sa main, mais son père a exigé de longues fiançailles... Il veut se rendre compte de mes capacités, je pense.

Il parla de cette jeune fille; elle se



Photo non retouchée des mains de Mme Fran Miggins de New-York. Seule la main droite a été traitée à la Lotion Jergens.

Employez Jergens et prévenez l'effet des détergents

Lors d'une épreuve scientifique, 450 femmes plongèrent les deux mains dans les détergents 3 fois par jour. Les mains gauches, non traitées à la Lotion Jergens, devinrent rudes et rouges. Les mains droites, traitées avec Jergens, restèrent douces et lisses.

Aucune autre lotion n'obtint un tel succès. La Lotion Jergens prévient gerçures et sécheresse. Elle ne "gante" pas la main d'un film collant... elle pénètre remplaçant l'humidité naturelle détruite par le vent et les travaux divers. Seulement 15¢ à \$1.15.

Test fait par un grand laboratoire de recherches américain.

(Fabrication canadienne)

“un confort indiscutable...”



Le nouveau recouvrement Wondersoft sur les serviettes hygiéniques Kotex vous fournit un confort si différent. Ce matériel délicatement tissé n'est pas rude, n'échauffe pas et ne se plisse pas. De plus, vous pouvez avoir confiance en Kotex car vous savez que cette serviette plus douce fournit une absorbivité instantanée et complète.

Pour compléter votre confort, ne manquez pas d'avoir la nouvelle ceinture Kotex. Elle est fabriquée d'élastique tissé qui ne s'enroule pas et possède des attaches spéciales se fermant automatiquement et n'égratignant jamais.

Ce n'est pas surprenant si tant de femmes choisissent Kotex de préférence à toutes les autres marques.



Rappel aux Mamans: Des milliers de jeunes filles au Canada commencent leur menstruation avant l'âge de 11 ans. Evitez à votre fille de 10 ans une inquiétude inutile—donnez-lui le livret gratuit "Maintenant vous êtes une jeune fille". Ecrivez au département RP-72, Kimberly-Clark Products Ltd., 50 King Street W., Toronto, Ont.

KOTEX et WONDERSOFT sont des marques déposées enregistrées de Kimberly-Clark Products Ltd.

nommait Ariane. Cet amour tenu secret jusqu'alors se donnait soudain libre cours, s'extériorisait en des phrases dithyrambiques; jamais, à entendre Luc, on n'avait vu fille si jolie qu'Ariane. Et quelle remarquable intelligence! Il était indigne d'elle et comprenait ce temps de patience imposé par le père! Cette épouse unique, il fallait la gagner.

Gérald l'écoutait: ces mots trouvaient un écho dans son cœur. Lui aussi avait aimé. Lui aussi s'était trouvé indigne de Sylvaine. Mais là, l'opinion était sans doute partagée puisque Sylvaine en avait épousé un autre! Pourtant, ce soir, en écoutant parler Luc, il est tout surpris de son calme:

rien de la douleur, de la colère, du désespoir de jadis... Il sent à peine la cicatrice déformée... Un chatouillement d'amour-propre.

Luc s'arrête, non à court d'arguments, mais parce qu'il lui semble mal agir en étalant son bonheur devant Gérald.

— Pardonnez-moi, dit-il... C'est un peu stupide de parler ainsi. Je suppose que tous les amoureux font parfois preuve de sottise: c'est là ma seule excuse. Mais que dites-vous de ce cognac? Je le tiens d'un ami du Périgord qui m'en envoie chaque année, pour accompagner du foie d'oie truffé... Demain, je vous en ferai goûter. Nous mangerons chez moi: Madame Cornet.

la concierge, acceptera de nous préparer le déjeuner...

Ils fument et boivent encore un instant en silence. Puis Luc demanda:

— Pour quelle raison vous êtes-vous occupé d'Erika de Winter? Quelquefois, je me pose la question...

— Et vous n'y trouvez pas de réponse? Moi de même... Lorsque je m'interroge, je suis tout étonné de mes actes... Il n'est pas dans mes habitudes de m'occuper des affaires d'autrui. Pas plus mauvais qu'un autre, il m'arrive de faire l'aumône, d'aider un ami, de recommander quelqu'un dans la peine... En un mot j'aide quelquefois quelqu'un à pousser sa voiture, mais de là à me mettre dans les brancards, jamais.

Or, c'est un peu ce que j'ai fait pour mademoiselle de Winter. Si son oncle nous fait un procès (sait-on jamais avec un être tel que lui!), je serai seul coupable, et j'assumerai toutes les responsabilités. Mais il a l'air de rester coi... Gertha, de retour chez elle, a télégraphié à ma mère qu'il n'est même pas venu à la ferme... Wilhem a seulement vu Herda qui se promenait autour de la maison... Mais attendons: ils n'ont peut-être pas dit leur dernier mot.

— Tout cela ne me dit pas vos raisons, mon cher ami, reprit Luc.

— Il n'y a pas de raison. J'ai agi impulsivement. Si c'était à recommencer, je recommencerais... Sylvaine avait laissé un tel vide en moi: je croyais que rien ne pourrait le combler. Or, voilà qu'un intérêt s'est glissé en ma vie. Les parents sans enfants qui adoptent un orphelin doivent ressentir cet état de choses...

— Erika est bien belle, dit Luc en regardant son ami.

— Oui. Oui, c'est une belle petite fille.

— De dix-huit ans.

— Naturellement: elle a l'âge d'une femme, mais à mes yeux ce n'est qu'une enfant: ce ne sera jamais autre chose.

Luc détourna la tête pour cacher le sourire sceptique qui erra une seconde sur ses lèvres...

Onze heures sonnèrent à la pendulette de Boule qui tenait fort bien sa place dans cette pièce d'un modernisme achevé... La beauté s'accommoda toujours de la beauté. Gérald se leva et prit congé de son ami.

Quand il fut parti, Luc remit les verres en place: demain, Mme Cornet les laverait...

"Allons! Tout va bien... Tout va même très bien, soliloqua-t-il... Ce cher Gérald va tout doucement vers la guérison..."

X

APPUYÉ à la rambarde, Gérald de Nancey regarda le spectacle, tant de fois vu déjà: Alexandrie et sa rive basse, avec le palais Ras el Tim au premier plan; de nombreuses embarcations voguaient dans la rade: un canot automobile transportait six hommes vêtus de blanc, coiffés de rouge, debout.

Sur le quai ensablé, c'était l'habituelle cohue: marchands de pacotilles (fez de carton, boîtes de dates extra mures, bouteilles de sodas, mules dorées).

Son nom crié le sortit de sa rêverie; le commandant Lemarchand arrivait vers lui, portant une lettre.

— Déjà du courrier, veinard, dit-il, elle ne vous oublie pas.

Le jeune homme rougit et se saisit de l'enveloppe: il ne connaissait pas cette haute écriture, élégante, bien formée. Que lui apportait-elle... Il songea, l'espace d'une seconde, aux pattes de mouche de Sylvaine, et le pouvoir qu'elles avaient sur lui.

Pour lire cette lettre plus à l'aise, à l'abri des regards quelque peu moqueurs du commandant, il se retira dans sa cabine. Il y régnait une suffoquante chaleur. Ce début de mars, en cette région du moins, portait des promesses d'été. Il mit le ventilateur en marche et s'assit commodément sur sa couchette.

Il aimait cette cabine, et le frisson, à fleur de peau, que suscitait en lui la bouée de sauvetage pendue à la cloison. Il aimait le hublot et le jour verdâtre qu'il dispensait dans la pièce...

« Cher grand Ami... Me permettez-vous de vous nommer ainsi? Votre maman s'est donné, pour moi, le doux titre de marraine... Mais je ne puis vous appeler « Parrain ». Vous êtes trop jeune pour cela. Un parrain, c'est à mes yeux, un vieux monsieur, à l'air très bon... »

(Elle ne me trouve pas l'air bon!)

« Erika, m'a-t-elle dit — je parle de votre maman — vous êtes désormais comme une fille très aimée... » Elle m'a dit tant d'autres choses encore, bien capable d'amener des larmes dans mes yeux de petite sotte qui pleurait pour un rien... Remarquez que je conjugue

« au passé » ce triste verbe « pleurer ». Maintenant, je ne veux plus rien savoir des larmes; je veux regarder la vie en face, me montrer digne de la confiance que vous m'avez témoignée.

« Je dois d'abord vous dire merci pour tout; même pour le choix de cette maison de rééducation, où médecins et infirmières rivalisent de zèle et de dévouement. Je suis sûre que je sortirai en meilleure santé de là. Dire que je retrouverai l'usage de mes jambes serait peut-être présomptueux. Mais n'est-il pas permis d'espérer ? »

« Pour ma première lettre, je ne veux pas vous importuner. Où vous parviendra-t-elle? A Alexandrie, A Djibouti? A Ceylan? Tous ces noms chantent à mon oreille. J'aimerais que vous m'adressiez quelquefois, au hasard des escales, quelques mots griffonnés au dos d'une carte... Moi, je vous écrirai pour vous tenir au courant des progrès de la cure. Vous avez le droit de savoir.

« Mon oncle m'a écrit une lettre de reproches. Il fait appel à mon cœur, à mon sentiment du devoir, à ma gratitude habituelle (!)... Il me presse de revenir au bercail: ce sont les mots qu'il emploie. J'ai répondu nettement

que je reviendrai quand je serai rétablie. Voilà où en sont les choses à l'heure où je vous écris... Derrière une voile de brume, le soleil ressemble à un fromage à la crème... Des arbres tout neufs (le jardinier vient de les planter) dessinent des lignes noires sur la grisaille: c'est joli.

« Je vous prie de recevoir l'expression de ma gratitude.

Erika de Winter »

Un sourire amusé éclaira le visage du jeune homme. On devinait que la jeune fille aurait eu encore beaucoup de choses à dire: naïvement, elle parlait du pâle soleil et des arbres neufs... Puis, elle s'était arrêtée, comme confuse. Une sorte de timidité avait dicté les derniers mots.

Naturellement, il lui enverrait des cartes de chaque escale. Et pour commencer, il allait lui en adresser une d'Alexandrie...

Quand il dut en remplir le verso, il ressentit une gêne: lui aussi, saisi de timidité, se montrait maladroit. Il gribouilla trois vues de la ville, avant d'être satisfait: enfin, cinq mots partirent pour la France... « J'attends votre prochaine lettre. Amitié. »

La lettre suivante, toute empreinte

LA FEMME DEVANT LA LOI :

Des ententes entre mari et femme

Mariés sous le régime de la séparation de biens, deux époux acquièrent, conjointement, au cours de leur mariage, des biens considérables. C'est le mari qui administrait lesdits biens, tant pour lui-même que pour sa femme.

Or, après 36 ans de mariage, le désaccord se précise entre ce mari et cette femme. L'épouse reproche à son mari de s'approprier une partie de ses valeurs à elle. Aussi réclame-t-elle un compte rendu de sa gestion. Comme il néglige ou refuse de rendre des comptes, l'épouse s'adresse à la Cour pour l'y forcer. Elle se plaint de plus que son mari ne subvient pas convenablement à l'entretien de la famille.

Pour mettre un terme aux procédures, le mari propose de partager également le prix de vente d'une propriété commune dont il vient de disposer. L'épouse accepte d'abord d'abandonner les procédures intentées. Mais quand elle constate qu'elle n'obtiendra pas la reddition de compte exigée, elle poursuit ses procédures.

Le mari propose alors de lui verser une pension alimentaire mensuelle et le contrat suivant intervient entre les deux parties :

« X..., dans le but de ramener la paix dans son foyer, s'engage à payer, comme pension alimentaire ou budget familial, à sa femme, une somme de \$150. par mois, à compter du premier jour de septembre 1947, à la condition sine qua non que Madame X... s'occupe de tous les comptes de la maison et que la conduite de sa famille envers lui change et s'améliore.

« Montréal, 3 septembre 1947

« (Signé) X... »

Le lendemain de la signature de cette entente, le mari persuade sa femme de signer la quittance suivante :

« La requérante reconnaît par les présentes avoir reçu ce jour, de l'intimé, par chèque de ses avocats, la somme de \$5,494.58, en règlement complet et final de toute réclamation qui pourrait lui résulter en vertu de son contrat de mariage, ainsi que de tout reliquat de compte qui pourrait lui être dû par ledit intimé, par suite de l'administration et de la gestion des biens de la requérante.

« La requérante reconnaît avoir reçu une reddition de compte verbale de son mari et lui donne par les présentes quittance complète, générale et finale de toute réclamation qu'elle pourrait avoir contre lui, en raison de son administration et de sa gestion d'affaires...

« Signé à Montréal, ce 4 septembre 1947.

« (Signé) Mme X... »

Comme le mari n'a pas versé la pension mensuelle de \$150., l'épouse s'adresse à la Cour pour en obtenir le paiement. Mais la Cour rejette son action, sous prétexte que le premier écrit est illégal et contraire à l'ordre public.

L'épouse réclame encore une reddition de comptes de son mari. Celui-ci soutient que le deuxième écrit équivaut à une reddition de compte, ainsi qu'à une quittance. Mais l'épouse argue qu'il y a eu erreur et dol. Quand elle a signé le deuxième écrit, elle était convaincue qu'il ne concernait que la vente d'une seule propriété, qu'elle n'avait pas alors l'intention de dégager son mari de la responsabilité des transactions et administration précédentes en ce qui la concernait, que, principalement, elle n'a reçu aucune considération pour cette prétendue quittance.

Pour ces raisons, le deuxième écrit a été annulé par la Cour, qui ordonna en même temps au mari de rendre compte de son administration des biens de sa femme. Ref: cause no 507, Cour du Banc de la Reine, à Montréal; jugement du 10 juillet 1956.

Novembre 1957.

ROBERT MILLET, B.A.

Rien ne remplace le ruban de cellulose

SCOTCH

Utilisez-le pour afficher des avis

Recherchez le dessin écossais

Il "tient" si bien que vous y tiendrez!

MINNESOTA MINING & MANUFACTURING OF CANADA LIMITED
LONDON, CANADA

Pour Noël...
LES BONS BISCUITS ANGLAIS
PEEK FREAN'S

dans
de Jolies Boîtes
pour Cadeaux ou
pour Votre Table

Des boîtes de tant de formes et grandeurs différentes... et chaque boîte remplie de fameux biscuits P.F. de qualité.

Directement importés d'Angleterre pour votre régal à Noël... ils sont parfaits comme cadeau ou pour être servis lors d'une réunion de fête.

Vous pouvez aussi acheter les Biscuits P.F. en paquets pratiques!



M. Peek et M. Frean

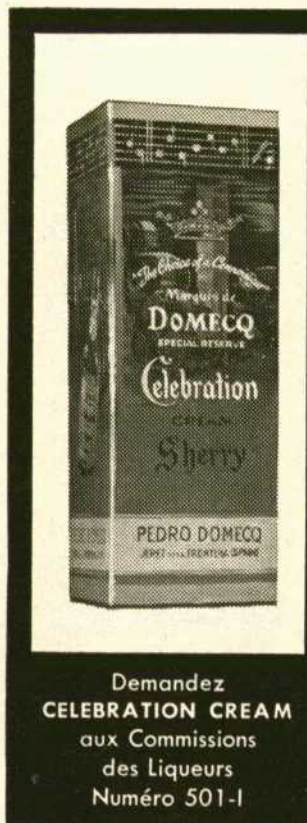


PEEK FREAN'S

Fabricants de BISCUITS Renommés



FOURNISSEURS BREVETÉS DE SA MAJESTÉ LA REINE. PEEK FREAN & CO. LTD. FABRICANTS OF BISCUITS LONDRES, ANGLETERRE



moelleux à souhait!

dégustez le
SHERRY D'ESPAGNE
CELEBRATION
CREAM

velouté, riche, réconfortant,
 d'un beau doré.

C'est un cadeau luxueux
 de la vieille Espagne

Demandez
CELEBRATION CREAM
 aux Commissions
 des Liqueurs
 Numéro 501-1

Mûri à Jerez, patrie des célèbres vins de
 Xéres et des fa-
 meux sherris

Pedro Domecco
 Sherris

Embouteillé en cave à Jerez, Espagne, depuis 1730.

Les parents terribles —

Dans un grand magasin, une affiche au rayon de jouets :

« Il est interdit de jouer avec les objets exposés ! »

Un client remarque :

— Cette affiche n'a pas beaucoup de sens — la plupart des enfants qui viennent ici ne savent pas lire !

Alors, la vendeuse :

— Mais l'affiche ne s'adresse pas aux enfants, mais à leurs parents !



Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être
 en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant
 ainsi à vous sentir MIEUX et
 à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu'di et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
 Case Postale, 1391, Place d'Armes,
 Montréal, P. Q.
 6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

de froideur, le déçut quelque peu. Erika, en termes mesurés, disait que sa santé était toujours la même; que l'hiver finissait en beauté; qu'elle ne s'ennuyait pas trop, et qu'elle avait reçu la visite de Mme de Nancey.

« On dirait une sensitive qui se replie sur elle-même », se dit le jeune homme.

Il se sentait, d'ailleurs, responsable de cet état de choses. La brièveté de sa réponse n'appelait certes pas la confiance... Erika aussi avait dû être déçue.

Vite, il prit, ce jour-là, son stylo, et emporta par un vif désir de plaire à Erika, il écrivit d'un jet, tout ce qui lui passa par la tête. Il lui raconta la vie à bord, dépeignit ses collègues, cita quelques mots de marins. Les chants du soir, quand la lune étend sa longue robe d'argent sur la route mouvante, un bateau qui va croiser le vôtre et continue dans le chemin contraire... Il dit tout.

Pour terminer, il écrivit : « Si vous étiez une dame, je vous offrirais mes hommages et vous demanderais la permission de baiser vos mains fines... Si vous étiez une dame... Mais vous êtes Erika, une fragile petite chose, et j'embrasse tout simplement vos joues d'enfant. »

Mme de Nancey donna, elle aussi, à son fils des nouvelles d'Erika : elle se réjouissait chaque jour davantage de l'entrée de la jeune fille dans sa vie. « Grâce à elle, je ne suis plus seule à t'attendre; nous parlons de toi... Car imagine, cher enfant, que la vieille sédentaire que j'étais va chaque jour en Seine-et-Oise visiter une jeune malade... Une malade qui va beaucoup mieux. Le médecin est de plus en plus optimiste. Mais tu verras, quand tu seras de retour... Dans combien de temps, hélas ! »

Une correspondance suivie s'établit entre Gérald et les deux femmes qui étaient toute sa vie. Qu'il le voulût ou non, il devait compter avec Erika : c'est lui qui l'avait entraînée dans une voie nouvelle... Jusqu'au jour où elle pourrait voler de ses propres ailes, il devait lui tenir lieu de tuteur...

Ce titre, qui le vieillissait, ne lui plaisait pas trop. Il avait besoin pour se consoler, de regarder sa mince silhouette dans la glace de sa cabine. Rassuré (il lui restait des années avant la vieillesse), il souriait à un rêve précis.

XI

Il vous a encore écrit ? Où est-il ?

Erika sourit et montra à Marie-Anne le timbre de la lettre... Elle venait du Japon.

— Comme il est loin ! soupira Marie-Anne... Un pays que je ne verrai jamais.

— Moi non plus.

— Bah ! Vous allez bien mieux, vous ! Dans quelques mois vous vivrez comme tout le monde, tandis que moi je suis une infirme pour la vie... Heureusement, Dieu m'a laissé l'usage de mes mains, et un cerveau... Avec ça, on peut faire quelque chose. Je pense que je vais continuer à dessiner; je tâcherai de placer mes oeuvres dans des journaux de mode. Je ne deviendrai pas une grande artiste, mais l'essentiel est que je gagne ma vie, que je ne sois pas une charge pour mes parents : ils font déjà tant pour moi.

Cette conversation avait lieu dans la chambre que partageaient Erika de Winter et Marie-Anne Fontaine. Une année entière s'est écoulée depuis l'arrivée d'Erika au Centre de rééducation... Maintenant, elle peut marcher en s'appuyant sur un bâton. Ses joues ont repris des tons d'aurore, et ses lèvres s'ouvrent fréquemment pour sourire. De jour en jour, elle devient plus forte.

Voyant que ses efforts pour la ramener à Winter seraient vains, le baron a fait volte-face; il a envoyé Herda voir sa cousine. Elles n'ont échangé que des propos aimables.

— Pourquoi êtes-vous partie, sans nous dire au revoir ? a demandé Herda. Nous aurions pu, aussi bien que des étrangers, vous envoyer dans un Cen-

tre... Etes-vous cachottière, petite Erika ?

— Un peu, je pense, mais vous, ne l'êtes-vous pas ? J'avais l'impression autrefois de vivre en plein mystère; maintenant tout est clair dans ma vie... Je suis heureuse... Je le serais plutôt si le bonheur parfait existait ici bas...

— Déjà désabusée, à votre âge ?

Le triste sourire d'Herda avait fait plus que toutes les paroles pour gagner le coeur d'Erika. Cette cousine, très aimée, avait dû connaître des chagrins lourds pour être devenue casanière, renfermée...

— Je ne suis pas désabusée, avait rétorqué la jeune fille. Mais ce n'est pas vous qui me contredirez si je prétends que le bonheur total n'existe pas.

— Il doit exister pour certains, dit Herda. Vous devez y croire : il est fait pour les coeurs purs tel que le vôtre.

De nouvelles relations lièrent de ce jour la jeune infirme et les hôtes du manoir de Winter. Le baron offrit de lui rendre ses comptes de tutelle; Erika accepta : après tout, elle devait disposer de ses biens. Elle saurait se montrer généreuse...

Elle apprit par une lettre d'Herda la mort accidentelle du docteur Well : elle n'eut pas l'hypocrisie de le pleurer, mais demanda à Dieu de lui pardonner ses fautes.

Dans la trame grise de ses jours, d'un gris doux de tourterelle, des éclairs dorés brillaient par instants : les lettres de Gérald, de plus en plus fréquentes, de plus en plus longues, la ravissaient. Lorsque l'une d'elles arrivait, Marie-Anne, sa compagne de chambre, avec laquelle elle s'était liée d'amitié, riait très fort.

— Encore une ! Eh bien, il vous gêne ! Elle ne manquait pas d'ajouter :

— Cela finira par un mariage.

Voyant, un jour, le front d'Erika s'assombrir à ces mots, elle les garda désormais pour elle. Mais son opinion était faite : ce bel officier de marine qui écrivait si souvent ne pouvait qu'être follement amoureux de son amie... Pour Marie-Anne, on ne devait aimer que « follement »... Erika était si jolie ! Que n'eût-elle donné, elle, pour posséder ces cheveux d'un or si pâle, ces yeux pleins de lumière, ces traits de madone... Hélas ! elle n'avait en partage que le plus ordinaire des minois. Elle se jugeait laide, détestant sa bouche trop grande, n'appréciant pas ses dents bien plantées et très blanches... Son teint mat, ses cheveux châtains, rien ne lui plaisait.

...Erika est plongée dans sa lettre... Elle imagine le Japon : un pays où les cerisiers fleurissent bien plus tôt qu'ailleurs, où les belles dames aux lourds cheveux noirs, prennent le thé à longueur de journée, assises sur des coussins brodés d'or... Le Japon, la Chine, c'est un peu pareil dans sa tête... Et Gérald est là-bas...

Justement, il lui dépeint une fête donnée à l'Ambassade... Il y a retrouvé des amis. Comment peut-on avoir des amis, si loin de son pays ?

Une fête de rêve : des robes de velours et de satin, des bijoux splendides, des dames belles comme des fées !

« Il faudrait une plume plus délicate que la mienne, petite Erika, pour vous dépeindre l'atmosphère de douceur, de beauté, qui régnait dans les salons tandis que la musique jouait les airs à la mode... On danse ici le Rock n' Roll... Tout comme à Paris... Moi, je ne l'ai pas dansé, j'ai tout simplement tenu ma place pendant un bon vieux quadrille qui amusa déjà nos pères. Je suis très vieux jeu ; c'est du moins ce que m'a dit l'une de nos belles danseuses. Je l'ai cru, mais cela m'est bien égal ; je n'ai jamais mis mon point d'honneur à vouloir être un homme à la mode... »

— Pense-t-il revenir bientôt ? demanda Marie-Anne.

— Il n'en parle pas... Il est à l'autre bout du monde, au Japon. Il a assisté à une merveilleuse réception à l'ambassade...

— A l'ambassade...

Un silence... Mars a fait éclore des bourgeons aux deux pêcheurs, dans la cour, des châtons aux noisetiers, et le prunier du Japon ne va pas tarder à

fleurir. Dans un ciel d'opale voguent des nuages d'or. Erika, assise près de la fenêtre, songe...

— Erika, voulez-vous me prêter Le Mariage de Loti? demanda Marie-Anne... Les livres, ce sera ma seule façon de voyager. Mais je ne veux pas perdre de temps... Je lirai, ensuite, des livres de documentation... Mais vous, un jour, vous irez en Orient, si cela vous chante... Vous irez partout où vous voudrez.

Elle soupira; Erika, pendant une seconde, eut honte de sa santé recouvrée, comme un riche souffre de sa richesse devant ses frères pauvres, s'il a l'âme délicate. Mais Marie-Anne reprit:

— Je ne suis pas jalouse, chère, ne croyez pas cela. Je constate seulement. Oh! J'ai pris mon parti depuis longtemps de ces lacunes. J'ai fait le bilan des biens qui me seront défendus, et de ceux qui me seront permis. Ainsi, je goûte cette fin de jour, toute en douceur, toute en demi-teintes... On nous a servi, à cinq heures, du thé parfumé et des toasts à la confiture d'orange de laquelle je raffole. Il y a là de quoi contenter de plus difficiles que moi...

— Durant des années, comme vous, immobilisée, je pensais ne plus connaître ce plaisir d'aller d'un point à un autre... Et voyez, maintenant, je marche. Il en sera peut-être de même pour vous...

— Ce n'est pas la même chose... Je sais que je ne marcherai jamais. Mais ne croyez pas que j'ai quelque jalousie dans le cœur... Je me réjouis sincèrement de votre guérison. De même que je me réjouis de ce mieux certain dans ma santé. Je sais parfaitement m'adapter. Dieu fait bien ce qu'il fait. A vous, il ne faut pas de demi mesure. Vous êtes, au fond, très exigeante. Ainsi... — Ainsi?

— Ainsi, l'homme que vous aimez, vous ne supporteriez pas un instant qu'il attachât ses regards sur une autre...

— Je n'aime personne, balbutia Erika.

— Allons! Allons! Ne sommes-nous pas assez amies, pour que nul secret ne subsiste entre nous. Monsieur de Nancey n'a-t-il point place en votre cœur?

— Si, avoua Erika. Mais c'est à peine si j'ose me l'avouer... Depuis si longtemps, je n'ai entendu le son de sa voix, je n'ai rencontré son regard. D'ailleurs, il est peut-être fiancé: je ne savais rien de lui... J'ai accepté comme une enfant insouciant ses soins, sa bonté, son amitié... Car cela ne va pas plus loin. De son côté, il n'y a eu qu'amitié, et pitié... Oui, il a eu pitié de la pauvre petite fille que j'étais. Alors, vous voyez, combien je suis folle de l'aimer. Et pourtant, dès la première minute, j'ai compris que c'était lui... que ce serait éternellement lui...

— Il ne pourra que vous aimer...

Marie-Anne, tout en parlant, feuilletait le livre que lui avait prêté Erika... Elle le referma brusquement.

— Voulez-vous voir mes derniers dessins?

— Volontiers.

De sa démarche sautillante d'oiseau blessé, Erika s'approcha de son amie. Dans la chambre, elle dédaignait de se servir d'une canne, s'appuyait, de ci, de là, aux meubles, se rattrapait avec grâce lorsqu'un faux pas menaçait son difficile équilibre. Elle s'assit sur le bord du lit de l'autre.

Une étagère, fixée au mur, à portée de la main de Marie-Anne, supportait des cartons à dessins et des boîtes de crayons et de fusains. Complaisamment, la jeune malade ouvrit ses trésors pour Erika.

Des silhouettes allongées portaient de belles robes, et souriaient, pleines de vie. L'une d'elles semblait irréaliste, avec ses cheveux pâles, ses yeux clairs étirés vers les tempes, son air grave. Une robe de tulle l'enveloppait comme un nuage couleur d'aurore.

— C'est joli, murmura Erika.

— Naturellement: ne la reconnaissez-vous pas?

La jeune fille rougit: les glaces lui rendaient cette image blonde et fine.

Mais sur le papier, elle paraissait encore plus belle.

— Mais oui, c'est vous! affirma Marie-Anne. Ne me dites pas le contraire, vous me feriez douter de mon maigre talent. Or, j'ai la prétention de vouloir attraper quelque peu la ressemblance...

Elle sourit, puis dit qu'un directeur de journaux, auquel elle avait envoyé quelques-uns de ses essais, l'avait vivement encouragée.

— Bien mieux, il m'a acheté deux cartons! Et devinez combien il me les a payés...

— Je ne sais pas combien se paye ce travail, dit Erika... C'est de l'art, en somme. Il a dû vous donner une fortune...

— Dix mille francs. Je crois que je vais pouvoir gagner ma vie, bientôt! Tout est bien.

Erika songea qu'en regard de ce qu'elle possédait, elle, avec ses revenus, cette somme était bien peu de chose; mais l'autre continua avec ce même sourire qui disait sa confiance en Dieu et en la vie:

— Je pense que nous ne recevons jamais en partage plus que nous ne pouvons endurer! Dans un autre monde, tout est pesé, tout est compté. J'ai mon dû. Je n'ai pas à me plaindre. Vous, ma petite exigeante, vous l'aurez aussi.

XII

DES VEGETTES, en cette fin de jour, amenaient à terre les officiers et les marins. Gérard, le cœur battant (chacun de ses retours en France l'émouvait profondément), attendait l'instant où ses pieds retrouveraient le sol natal. Dès demain, il prendrait le train pour le Doubs. Une lettre de sa mère lui disait son impatience. Erika avait ajouté deux mots: deux mots gentils, comme les petits enfants en ajoutent parfois aux lettres des parents... Erika devenait indifférente... Ses dernières lettres, moins nombreuses, empreintes de futilités, avaient déçu le jeune homme... Qu'attendait-il donc de cette amitié? N'était-ce pas dans l'ordre des choses? Les événements ne se déroulaient-ils pas comme il l'avait espéré? Guérie, maintenant, Erika devait trouver mille attraits à l'existence; mille sujets de distraction devaient l'entraîner hors de son passé.

Mme de Nancey, pourtant, ne tarissait pas d'éloges sur elle. A l'en croire, c'était une perfection, la huitième merveille du monde.

« Elle aurait moins d'indulgence, moins d'admiration, pour sa propre fille », songea Gérard.

La vedette accostait: en une minute, elle fut vidée de ses occupants et reparti vers le cuirassé qui stationnait dans la rade.

— Par exemple! C'est toi, Nancey! Quelle heureuse surprise! Si je m'attendais à te voir, ici, ce soir! D'où viens-tu, mon vieux?

Fred Martin, un camarade de Lycée, perdu de vue depuis des années, hélait ainsi Gérard. Un snob, ce Fred. Fils de famille, il tenait l'une des dernières places au Lycée. Très élégant, il semblait avoir au moins conservé la fortune de ses parents.

— J'arrive d'Extrême-Orient, dit simplement Gérard, en prenant la main généreusement offerte de l'autre... Ma présence ici est donc des plus naturelles... J'allais dire, des plus ordinaires... Mais toi, que fais-tu?

— J'attends des amis, partis en excursion jusqu'à la plage des Sablettes... Des gens charmants... Mais je ne te lâche pas. Ce soir, tu es mon invité. J'ai une villa au mont Faron... Allons, tu ne vas pas refuser!

Une expression chagrine transforma le visage de Gérard, l'autre n'avait pu moins faire que de s'en apercevoir...

— Tu ne vas pas refuser, insistait-il... Que pensais-tu faire? As-tu une petite amie à revoir?

— Tu penses bien que je ne te le dirais pas... Mais il ne s'agit pas de cela; je voulais tout simplement aller chez moi...

— Chez toi?

— Oui, ma petite maison du Doubs



Transitional Ameublement No. 375

Le bon goût caractéristique des meubles Pepler est merveilleusement illustré par les lignes pures et nettes de l'ameublement moderne Transitional. Ceux qui ont le sens de l'élégance choisissent instinctivement Transitional pour une chambre à coucher luxueuse avec une commode où l'on peut installer la TV. Ces meubles vous sont offerts en "Fruitwood" magnifiquement travaillé et offrant les teintes vibrantes de l'acajou et du cerisier—ou en "Pumice", une splendide teinte de gris velouté.

PEPLER BROS. CO. LIMITED, HANOVER, ONTARIO

BONNE TARTE!



Essayez

LES GARNITURES DE TARTES AUX FRUITS

E.D. SMITH'S

Régalez les vôtres avec des tartes vraiment savoureuses... et rappelez-vous que c'est la garniture qui fait la tarte! Choisissez parmi neuf variétés exquises... pommes, bleuets, cerises, pêches, ananas, raisins, framboises, fraises, dattes.



PRODUITS FRUITIERS E.D. SMITH'S

LE RÉGAL DES CANADIENS DEPUIS QUATRE GÉNÉRATIONS

RHUMES DE CERVEAU

LA GRIPPE

Très vite soulagés
avec ANTALGINE

Dégage le rhume
Eclaircit la tête
Abaisse la fièvre

112 En vente partout

ANTALGINE



Chez tout bon cordonnier

m'accueille à chacun de mes retours...
J'y retrouve ma mère...

— Et tu voulais partir ce soir ?

— Non, seulement demain... J'ai un rendez-vous avec mon commandant...

— Bon. Alors, je ne veux pas en écouter davantage... Ce soir, je te garde... Tiens, voilà mes amis! Hello! Hello!

Un bateau à moteur venait d'accoster dans la rade, tout près d'eux, sans qu'ils y eussent pris garde. Un groupe élégant en descendit.

— Gérard! Que la terre est petite! s'écria une voix féminine... Après avoir dansé ensemble à Nagasaki, l'an dernier, nous nous retrouvons, ce soir, à Toulon. J'en suis émerveillée!

Sylvaine! Toujours aussi belle, aussi élégante dans le tailleur de tussor grège qui mettait en valeur ses formes harmonieuses. Ses cheveux bruns moussaient sous le canotier de tagal. Elle n'avait comme bijoux qu'un collier de perles qui semblait vivant sur la peau mate de son cou.

Elle lui tendit la main.

— Aidez-moi à descendre, voyons, cher garçon! Ne restez pas ainsi médusé. N'êtes-vous pas content ?

— Si.

Ainsi, une fois encore, le destin le mettait en présence de Sylvaine: cette fée de sa jeunesse. Il revit, en une seconde, leur commune enfance. Elle aussi vivait alors dans la campagne Franche-Comtoise. Son père, humble maréchal-ferrant, nourrissait pour elle de grandes ambitions... Il l'avait mise en pension à Besançon, afin qu'elle devint une « demoiselle ». Elle n'avait pas déçu ses espoirs. Remportant des succès, mérités d'ailleurs, aux examens, elle devenait, en même temps, très belle.

Gérald l'avait aimée de toute son âme, avec ce premier élan de la jeunesse qui croit tout perdu au moindre choc. Encourageant ses sentiments, elle n'avait pourtant pas hésité à épouser Guy Faure, beaucoup plus riche.

Ce qu'il adviendrait de ce cœur blessé, elle ne s'en soucia pas un instant.

— Je vois que vous vous connaissez déjà, dit Fred... Les présentations sont donc inutiles... Ah! Mais vous ne connaissez pas le comte de Lambrun, ni Dick Rageot...

Deux jeunes gens, d'allure prétentieuse, mis à la dernière mode, saluèrent froidement.

— Le lieutenant de Nancey veut bien être des nôtres, ce soir, dit Fred...

Allez, en avant! Marchons en direction de ma voiture, à moins que vous ne préférerez prendre un pastis à la terrasse de l'un de ces cafés.

— J'aime mieux aller tout de suite chez toi, dit Gérard; j'ai d'ailleurs quelques lettres à faire, je te demanderai une heure...

— Une heure? Mais, deux, si tu veux...

Gérald ne se souciait pas d'être vu par ses collègues officiers en compagnie de Fred et de Sylvaine... Mais où était le mari de celle-ci? Cet être falot qu'elle lui avait préféré?

— J'espère, dit-il, en prenant place à côté d'elle dans la luxueuse voiture américaine, rouge et jaune, de Fred, que monsieur Faure est en bonne santé...

— Hélas! non, dit-elle, prenant soudain un air attristé. Mon mari est en clinique: on l'a opéré la semaine dernière... Rien de positivement grave, mais c'est ennuyeux, car il n'a pu se joindre à nous...

« Ainsi, son mari est en clinique, et elle est là, à s'amuser? »

Gérald s'en voulut de ce jugement: rien ne prouvait que la jeune femme s'amusait. Son attitude grave, sa toilette simple, étaient du meilleur goût.

Comme pour prendre part à sa peine, ou pour témoigner, de loin, leur sympathie à M. Faure, les occupants de la voiture n'ouvrirent pas la bouche durant tout le trajet.

— Nous voilà arrivés, dit soudain Fred en stoppant devant une maison solide, carrée, entourée d'un jardin. Un homme au tablier bleu arrosait les pelouses; une servante disposait le couvert sous la véranda...

— Sophie, ajoutez un couvert! cria Fred...

Il tendit la main à Sylvaine pour l'aider à sortir de la voiture, et dit:

— Mes enfants, rien ne servirait de pleurer... Ce brave Faure n'est pas perdu! Dans quelques jours, il sera près de nous... Bannissons donc la tristesse. Il serait le premier à nous conseiller la joie! Il est si bon vivant, ne pensant qu'à rire...

Sylvaine, durant toute la soirée, ne se départit pas de cette réserve aimable, de cette gentillesse de bon ton, qu'elle avait adoptées.

— Gérard, pourquoi ne resteriez-vous pas quelques jours ici? demandait-elle à son ex-fiancé... Le temps est merveilleux. (Elle aimait ce qualificatif et l'employait souvent.) Fred est le plus charmant des camarades. Cela créerait une transition entre votre croisière et votre maison franc-comtoise. Votre chère maman vous attendra bien un peu plus?

Dans sa voix passaient les intonations de jadis. Mais Gérard y fut insensible. Elle avait brisé en lui la corde sentimentale... Ou tout au moins celle qui vibrerait pour elle, car il demeurerait très vulnérable à la souffrance... Seulement, Sylvaine, la belle Sylvaine, la fée de sa jeunesse, n'avait plus de pouvoir sur lui...

— Vous souvient-il de nos randonnées, le long du Doubs, jadis? Et quand nous pêchions la truite dans l'Ognon, cette charmante rivière, au nom prosaïque?

— Vous étiez habile à attraper ces pauvres victimes, dit le jeune homme. Alors que j'arrivais souvent bredouille, votre panier rutilait d'argent et d'opale.

— Gérard, vous avez changé, dit gravement Sylvaine... Vous parlez comme un poète... Vous arrangez vos phrases pour leur donner un semblant de vie... Où sont vos brusqueries de jadis, vos silences éloquentes, vos colères?

— Les regrettez-vous?

— Dans un sens, oui... Elles font partie de ma jeunesse, de la vôtre... De notre jeunesse, Gérard...

Il soupira, excédé: allait-elle lui rappeler tout leur passé? Il avait eu tant de peine à s'en défaire.

— Il me paraît que votre jeunesse est en très bon état, Sylvaine, dit-il galamment. Vous ressemblez à une jeune fille. Le temps m'a davantage malmené.

— Pourquoi dites-vous cela? A cause de vos cheveux grisonnants? Ils vous donnent plus de relief. Vous êtes mieux qu'autrefois...

— Trêve de compliments; nous serions ridicules... Allons plutôt retrouver nos hôtes: ils s'étonneraient de notre aparté, si celui-ci durait plus longtemps...

— Non: ils ne s'étonnent de rien... Mais vous en avez assez de ma présence... Là est toute la question.

— Avouez que ma place n'est pas auprès de vous... Vous êtes mariée, madame.

Elle pâlit sous son fard: que croyait-il, ce naïf?

— Heureusement, dit-elle. Mais on peut très bien parler à une femme sans lui faire la cour.

Puis elle lui tourna le dos. Vers minuit, on téléphona de la clinique, pour appeler Mme Faure. Le malade, en proie à la fièvre, délirait. La jeune femme partit aussitôt, emmenée par Fred.

Quand celui-ci revint, la grimace significative qu'il eut en réponse à l'interrogation des autres, ne laissa rien présager de bon.

— La pauvre petite femme, dit-il, si courageuse, si dévouée! Quel chagrin elle aurait, si elle perdait ce brave Faure...

— En est-il là? demanda Gérard.

— Pas tout à fait... Mais le docteur est des plus pessimiste.

...Dans le train qui l'emportait vers la Franche-Comté, Gérard, le lendemain, se remémorait la soirée passée chez Fred. Quel vide, elle laissait en lui! Comment des gens pouvaient-ils passer leur vie à des futilités? De concours de beauté, en gymkana, de Corsos en thés, de papotages en bals... Telle était l'existence de Sylvaine, et de tant d'autres... « Son mari était au plus mal », avait-elle dit en téléphonant à Fred.

— Restez, disait Fred... Quand ce ne serait que pour m'aider à consoler cette pauvre Sylvaine... si quelque chose de mauvais arrivait.

Mais Gérard s'était montré inflexible. Sa mère l'attendait: il ne pouvait plus tarder.

« Que fera cet oiseau sans cervelle, si elle reste seule? » se demandait le jeune homme.

Mais il ne s'appesantit pas sur la question, et il constata qu'elle ne l'intéressait plus.

XIII

DANS un vase noir, des oeillets jaunes et rouges semblaient se mirer dans la glace. Une touffe de primevères, pâles, fragiles, essayait de s'épanouir sur le bureau, où les papiers soigneusement rangés, attendaient le maître de céans.

Ce n'était plus les rideaux de mousseline raide, comme des voiles de Premières Communiantes, qui ornaient les fenêtres. On les avait remplacés par une soie translucide.

La pièce sévère était toute transformée, plus gaie, plus vivante, plus intime sans rien perdre de son cachet particulier.

Mme de Nancey qui suivait son fils eut un sourire en voyant son étonnement.

— C'est Erika qui a imaginé ces transformations, dit-elle. Elle a un goût exquis... Qu'en dis-tu?

— C'est très bien, répondit Gérard... Mais où est cette jeune personne? Je m'attendais à la trouver près de vous.

Il ne dit pas sa déconvenue du matin, lorsqu'en débarquant à la petite gare il n'avait vu que Lucas, avec le vieux char à bancs...

— Une amie l'a invitée à Dôle... Elle s'y est rendue pour quelques jours.

Gérald haussa les épaules. Puis d'un mouvement brusque, il déplaça quelques papiers...

— Comment va-t-elle? demanda-t-il soudain.

Mme de Nancey prit place dans l'un des fauteuils de cuir. Puis, elle répondit qu'Erika se portait comme un charme. Depuis des mois, elle marchait sans le soutien d'une canne. Elle était absolument comme toutes les jeunes filles de son âge.

— Aussi écrivelle, aussi futile, j'espère, dit Gérard.

Le ton amer fit ouvrir de grands yeux à Mme de Nancey. Quelle mou-

che piquait donc Gérard? Il semblait mécontent de la totale guérison de la jeune fille. Pourtant n'avait-il pas fait tout ce qu'il fallait pour que ce résultat fût obtenu?

Quand reviendra-t-elle? reprit le jeune homme.

— Elle doit me téléphoner pour me dire la date de son retour... Elle est chez une amie, rencontrée dans la maison de rééducation; une petite Marie-Anne qui, elle, ne marchera jamais. Mais une courageuse qui gagne sa vie comme dessinatrice de mode.

« Que m'importait cette Marie-Anne et son courage » songeait Gérard...

Puis soudain comme un éclair aveuglant la réalité lui apparut: il aimait Erika. Il l'aimait comme un fou. Il l'aimait de tout son être... Il ne pourrait plus vivre sans elle... Et il était jaloux, terriblement jaloux. Maintenant qu'elle était guérie, il sentait qu'elle allait lui échapper! Déjà son séjour, à Dôle, au moment de son retour témoignait de sa liberté. Comme elle se souciait peu de lui! Après deux ans d'absence, elle ne souhaitait pas le revoir!

Une gorgée d'amertume envahit sa gorge et il étouffa un sanglot. Pleurer? Ah! Non! Pas pour cette mauviette!

— Je suis très heureux, dit-il (et il s'étonna lui-même du calme de sa voix) d'apprendre tout cela... Je suppose que mademoiselle de Winter ne tardera pas à retourner chez elle... A propos, où en sont ses relations avec son honorable famille?

— Elles sont honnêtes sans plus. Herda, sa cousine, va se marier et l'a invitée à sa noce. Elle épouse un ami d'enfance Ludwig von Seitch... Il paraît que c'est de l'histoire ancienne... Le baron, perclus de rhumatismes, ne quitte plus le coin du feu et s'est lancé dans une étude approfondie de l'Histoire du Rhin. De ce côté-là, tout va pour le mieux...

— De ce côté? Voyez-vous une faille, dans cette réussite, mère? demanda Gérard.

— Eh bien... Oui et non. Erika paraît heureuse...

— Ne l'est-elle pas?

— Elle a été demandée en mariage par un jeune homme très bien; un avocat qui deviendra célèbre. Il a tout ce qu'il faut pour cela: talent, fortune, bonté... Or, elle a refusé. Elle prétend qu'elle ne veut pas se marier... Et voilà qu'elle a vingt ans!

— Bah! Ne nous mêlons pas de ça, dit Gérard. Son heure n'est pas encore venue sans doute. Mais je suis persuadé qu'elle saura choisir.

— Je l'espère, mais je me demande parfois si elle n'aime pas déjà quelqu'un...

— Quelqu'un? Mais voyons, mère, qui aimerait-elle?

— Là est la question. Elle est assez secrète et ne prodigue pas les confidences. Son amie Marie-Anne peut-être saurait... D'ailleurs, ce ne sont que des suppositions. Mais j'ai surpris des soupirs, des sourires, des regards... Elle ressemble à un petit Greuze en plein amour. Ta... Bon! J'allais dire ta pupille... Ta protégée...

— Vous pouvez dire ma « pupille », ma « nièce »... Tout ce que vous voudrez, mère. Elle doit me prendre pour un aïeul.

Mme de Nancey, une fois de plus, fut surprise par le ton de son fils. Même au temps du mariage de Sylvaine, il n'avait pas cette acrimonie. Souffrait-il du même mal qu'alors?

— Un aïeul, toi? Mais tu as l'air d'un collégien!

Il eut un sourire blasé.

— Il n'y a que les mères pour avoir de telles illusions, pour faire de tels compliments. Mais les jeunes filles ont des yeux implacables pour voir nos défauts. Et je pense qu'Erika n'a rien à envier aux autres, sous ce rapport.

— Elle n'a rien à envier à personne, appuya Mme de Nancey. Tu me disais, il n'y a qu'un instant, qu'elle devait envisager son retour à Winter. Il n'en est rien. De cela, au moins, je suis sûre. Elle désire vivre en France. Elle laissa à Herda la possibilité de vivre là-bas... Quant à son oncle, qui a eu de graves torts envers elle, elle lui a pardonné, et ne veut pas le chas-

ser d'une demeure qu'il considéra si longtemps comme sienne... C'est un vieux meuble qu'il ne ferait pas bon déplacer...

Gérald revit la vieille maison, en pleine forêt... Dire que c'est à son séjour dans la Forêt Noire qu'il devait son tourment présent... En faut-il des impondérables pour diriger un destin...

Puis sa pensée l'amena vers Luc Rovel. Marié et heureux, celui-ci l'avait invité... Quand il aurait repris contact avec le cher pays, quand il aurait rassasié sa mère de sa présence, Gérald irait à Paris...

Une odeur de café montait dans la maison : Orasie n'avait pas sa pareille pour le préparer...

— Viens, mon grand, dit Mme de Nancy... Viens déjeuner... Et puis, tu prendras un bain, et tu te reposeras... Tu n'aurais pas dû voyager de nuit, tu t'es fatigué inutilement...

Tandis qu'il beurrerait des tartines, le téléphone retentit. A pas menus, Mme de Nancy s'approcha de l'appareil... Dès qu'elle entendit la voix d'Erika, son visage s'éclaira d'un sourire, comme si la jeune fille avait pu la voir...

« Tu reviens aujourd'hui... Que tu es gentille... Bien, je t'attends... Nous t'attendons... Oui, Miquette va bien... »

— Erika revient, dit la mère... Gérald avait très bien compris.

— Elle sait que je suis arrivé ? Qui est Miquette ?

— Miquette, voyons, c'est la chatte... Oui, elle sait que tu es arrivé... Il n'a pas été question de toi, c'était inutile... Puisqu'elle savait...

— Je vois qu'elle s'inquiète beaucoup plus des animaux que des humains, dit-il en riant d'un rire faux.

Il se leva de table et sortit dans le jardin. Les oiseaux, déjà, volaient autour de la maison, à la recherche des anciens nids. Des touffes de fleurs printanières égayaient les massifs. Le printemps rajeunissait la terre.

La nature qui avait un tel pouvoir, était hélas impuissante à rajeunir le cœur des hommes. Gérald se sentait vieux, lassé par ses amours anciens, par ses peines mortes... Jamais Erika ne verrait en lui autre chose qu'un

vieil ami. Elle ne lui témoignerait d'autres sentiments que la gratitude, le respect...

Tout en ressassant ces amères pensées, le jeune homme arriva au bout du jardin ; le vieux jardinier retournait la terre.

— Que faites-vous ? demanda Gérald.

Le bonhomme n'était jamais aussi heureux que lorsque « les patrons » s'intéressaient à son travail. Un large sourire épanouit son honnête figure.

— Je « vas » faire un carré de pensées, pour Mams'elle Erika... Elle aime ces fleurs... Elle aime toutes les fleurs, d'ailleurs... Et elle est si gentille, qu'il faut ben lui faire plaisir.

Il reprit la bêche, l'enfonça dans le sol, et souleva un lourd paquet de terre où se tortillaient quelques vers rouges. Posément, il les coupait en tronçons, indifférent à ces existences arrêtées par sa volonté.

Gérald continua sa marche à travers la propriété... Le soleil montant à l'horizon, dorait les montagnes, et la cime des arbres. On pouvait prévoir une belle journée... Le jeune homme décida de se promener une partie de la matinée... Il avait besoin de marcher... Ce n'était pas vrai que la nuit passée en chemin de fer l'avait fatigué. Il était frais, dispos, mais agacé seulement et triste...

L'amour, le vieil ennemi, faisait encore des siennes.

Quand il revint à la maison, l'Angélus sonnait au clocher. Il vit, tout de suite, une petite quatre-chevaux arrêtée devant le perron... Un rire éclata, joyeux comme cette matinée de printemps : Erika était de retour.

— Mairaine, le voilà ! cria-t-elle en apparaissant à la fenêtre.

Elle se précipita dehors, descendit en courant les escaliers (Certes, non ! Elle n'avait plus besoin d'aide pour marcher !), et tendit la main à Gérald :

— Bonjour, monsieur, dit-elle... Je suis très heureuse de vous revoir. Avez-vous fait bon voyage ?

Délibérément, elle rejetait ce titre auquel il tenait tant, et qu'elle employait dans ses lettres : il n'était plus

le cher grand Ami... Il redevenait tout simplement monsieur de Nancy.

— Très bon voyage, mademoiselle... Je vous remercie...

Lui aussi faisait mouvement en arrière.

« Petite Erika, songeait-il, vous êtes devenue très belle... Où sont vos joues pâles, vos formes graciles ? Vous êtes splendidement épanouie, comme une rose de mai... Petite Erika, comme vous êtes belle ! »

— Votre maman vous attend avec impatience, reprit la jeune fille... Vous ne lui aviez pas dit le but de votre promenade.

— Suis-je donc un petit garçon qu'on tient en lisières ? riposta-t-il. Le temps radieux m'incita à marcher au hasard de mes pas. Que pensez-vous de mon pays ? L'aimez-vous un peu ?

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, comme pour contenir un trop grand amour.

— Si je l'aime ? dit-elle d'une voix de rêve... Si je l'aime ? Mais il me semble qu'il est mien. L'idée d'avoir à le quitter quelque jour m'afflige.

Un doux émoi rosissait son pur visage ; elle baissa les yeux.

— Rien ne vous obligera jamais à le quitter, dit Gérald...

— Si, vous pouvez vous marier.

— Quelle importance ! La maison est assez vaste pour contenir de nombreux hôtes ; elle est plus grande que votre Winter...

Elle hocha doucement la tête, et remonta les marches du perron : elle savait bien, elle, qu'elle ne pourrait pas vivre dans une maison où Gérald serait heureux avec une autre femme.

XIV

MIQUETTE ! Miquette ! La chatte noire apprenait à grimper aux arbres, et Erika la regardait d'un oeil amusé. Mais l'animal ne se montrait-il pas téméraire à vouloir les emmener si haut, du premier coup ?

— Miquette ! Tu vas être la cause de leur mort !

Mais la chatte, qui connaissait son métier de mère, pour l'avoir déjà rempli avec bonheur la précédente année, ne tenait aucun cas des conseils de la jeune fille, et ses miaulements encourageants appelaient les petits, cramponnés à l'écorce d'un platane.

Le facteur appuya sa bicyclette contre le mur et appela :

— Voilà les lettres.

Erika s'approcha, sans hâte... Marie-Anne lui avait écrit deux jours plus tôt. Elle n'attendait rien, de personne. A cette idée, un gros soupir gonfla sa poitrine.

Elle prit un paquet de lettres, toutes destinées à Mme de Nancy. Sur une enveloppe, elle reconnut l'écriture de Gérald... Elle alla vite les remettre à la vieille dame, et sans attendre, repartit.

Gérald ? où était-il ! Il employait son congé à courir la France... Comme s'il ne voyageait pas assez en temps ordinaire ! La jeune fille eut un mouvement d'humeur, fait bien rare chez elle.

Elle savait bien qu'il ne l'aimait pas, qu'il ne l'aimerait jamais. Mais, au moins, il aurait dû rester chez sa mère qui ne vivait que pour lui.

— Si tu savais l'ingratitude des enfants, jeta-t-elle en passant à Miquette.

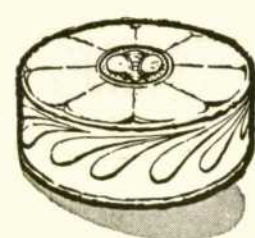
Mais de ces menaces, la chatte n'eut cure.

Et Erika poursuivit sa route. Elle se rendait au village, distant de deux kilomètres, chargée de quelques commissions par Mme de Nancy. Lorsqu'il faisait beau, elle empruntait un bois, qui diminuait un peu la distance.

Quelquefois, elle chantonnait, pour son propre plaisir... Mais vraiment, elle n'avait plus le cœur à la joie. Gérald la fuyait. Il s'était montré très désagréable pendant son séjour. Tantôt brusque sans raison, dur même, il essayait ensuite, et le plus maladroitement du monde, de rattraper ses mouvements de colère. Lorsqu'elle le voy-



Feather Finish vous assure un maquillage parfait en tout temps. Rien ne l'égalé pour une retouche... c'est une alliance de crème-base et de fine Poudre Yardley. Un soupçon restaure votre beauté— et votre moral.



Pour donner à votre maquillage un fond idéal, commencez toujours avec la poudre faciale Yardley. Retouchez avec Feather Finish.

Publishers: File two copies of this Form with your postmaster.

STATEMENT REQUIRED BY THE ACT OF AUGUST 24, 1912, AS AMENDED BY THE ACTS OF MARCH 3, 1933, AND JULY 2, 1946 (Title 39, United States Code, Section 233) SHOWING THE OWNERSHIP, MANAGEMENT, AND CIRCULATION OF

LA REVUE POPULAIRE published Monthly
(Insert exact title of publication) (State exact frequency of issue)

at St. Albans, Vermont for monthly shipments of \$19
(Name of post office and State where publication has second-class entry)

1. The names and addresses of the publisher, editor, managing editor, and business managers are:

Name	Address
Publisher Poirier Bessette & Cie Limitée	Montreal, P. Q.
Editor "	"
Managing editor Jean Chauvin	"
Business manager O. Riendeau	"

2. The owner is: (If owned by a corporation, its name and address must be stated and also immediately thereunder the names and addresses of stockholders owning or holding 1 percent or more of total amount of stock. If not owned by a corporation, the names and addresses of the individual owners must be given. If owned by a partnership or other unincorporated firm, its name and address, as well as that of each individual member, must be given.)

Name	Address	Address
Poirier Bessette & Cie Limitée	100% of total shares	

3. The known bondholders, mortgagees, and other security holders owning or holding 1 percent or more of total amount of bonds, mortgages, or other securities are: (If there are none, so state.)

Name	Address
None	

4. Paragraphs 2 and 3 include, in cases where the stockholder or security holder appears upon the books of the company as trustee or in any other fiduciary relation, the name of the person or corporation for whom such trustee is acting; also the statements in the two paragraphs show the affiant's full knowledge and belief as to the circumstances and conditions under which stockholders and security holders who do not appear upon the books of the company as trustees, hold stock and securities in a capacity other than that of a bona fide owner.

5. The average number of copies of each issue of this publication sold or distributed, through the mails or otherwise, to paid subscribers during the 12 months preceding the date shown above was: (This information is required from daily, weekly, semiweekly, and triweekly newspapers only.)

O. Riendeau
(Signature of editor, publisher, business manager, or owner)

Sworn to and subscribed before me this 18th day of September, 1957

FRED BEAUREGARD
(Notary Public)

POD Form 2324 (Mar. 1955)

Thérèse
est
TRISTE

**DOULEURS
MENSTRUELLES**

Midol soulage plus rapidement les douleurs menstruelles parce qu'il agit de trois façons—soulage les crampes, calme le mal de tête, chasse le cafard. Maintenant, Thérèse prend Midol au premier signe de douleurs menstruelles.

Thérèse est
HEUREUSE
GRÂCE À
MIDOL

Les pavés
souples comme
des coussins !



**Dr. Scholl's
BALL-O-FOOT
Cushion**

Se passe
sous l'orteil

Vous marchez
sur l'air !



Un miracle moderne pour faciliter la marche — le coussinet "Ball-O-Foot" Dr. Scholl's, pour hommes et femmes, soulage les douleurs, les durillons, le brûlement et la sensibilité à la demi-pointe du pied. Le coussin, non pas vous, absorbe le choc de chaque pas. Se passe sous l'orteil — sans adhésif. Couleur chair. Lavable.

Améliorez
votre appa-
rence, jouissez
vous aussi d'une
belle taille aux
lignes harmo-
nieuses. Les

PILULES PERSANES
donneront à votre
poitrine cette ron-
deur et cette fer-
meté si recherchées.



PILULES PERSANES

\$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour \$4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.
Société des
Produits Persanes
8258 rue DROLET
Montréal



DEGRAISSER VOTRE FOUR

AVEC
EASY-OFF
un détergent
pour fours émaillés.
Frottez... essuyez... et les
taches disparaîtront
comme par magie.



- Épargne du temps et du travail
- Fait disparaître toutes taches de graisse
- Pas besoin de gratter ou de récuser. Pas besoin de laine d'acier
- Tampon fourni gratuitement avec le flacon

Flacon de 6 oz. à 49¢ • Flacon de 8 oz. à 69¢ • Flacon de 16 oz. à 98¢

Easy-Off MANUFACTURING CO. LTD.
Iberville, P.Q.

ait ainsi, Mme de Nancey haussait les épaules, mais son visage s'attristait.
— Qu'a-t-il donc ? avait demandé une fois Erika à la vieille dame... Il n'est plus le même.

— Les mamans ne savent pas toujours ce qui se passe dans le cœur de leur grand garçon, avait simplement répliqué Mme de Nancey.

Et tandis qu'elle marche dans le bois, Erika se pose, pour la centième fois, cette même question : « Mais qu'a-t-il donc ? »

Prétextant des affaires urgentes, il est parti un beau matin de la maison. Sans lui dire adieu, sans un mot, sans se retourner vers la fenêtre, d'où elle guettait son départ. Il n'a pas vu la petite main frémissante qui soulevait un coin du rideau, le visage ensommeillé, le tremblant sourire...

Depuis, il écrit régulièrement à sa mère. Il ne manque jamais d'ajouter un mot aimable pour elle. Elle partage les dernières lignes des lettres avec le jardinier, la servante et Miquette, la chatte...

« Mais qu'a-t-il donc ? » murmure-t-elle.

Le chemin est devenu si étroit que l'on ne pourrait avancer deux de front. Les branches doivent être écartées pour laisser le passage, on foule au pied une herbe neuve, qui relève aussitôt la tête. Il y a si peu de gens qui passent dans ce bois !

Un petit cri lui fait soudain dresser l'oreille. Un petit cri de femme apeurée. Elle va en direction de ce cri, et se trouve en présence d'une jeune femme vêtue de noir. Très élégante, très belle. Elle regarde avec effroi un buisson.

— Je... J'ai vu un serpent, dit-elle... Là !

Naturellement, il n'y a rien... Le serpent, s'il y en a eu un, est reparti dare-dare vers son trou...

— Et puis, je me suis piquée à cet églantier !

Une goutte de rubis perle à son doigt.

— Est-ce tout ? demande Erika.

— Tout ?

— Oui. N'avez-vous pas eu d'autres accidents ?

— Vous pensez que ce n'est pas assez ? J'avoue n'être pas parmi les plus courageuses... Ai-je assez couru ces bois, autrefois ? Il est vrai qu'un camarade m'accompagnait toujours... Peut-être le connaissez-vous... Mais, j'ai vu, à votre accent, très léger, que vous êtes étrangère.

— En effet, dit Erika.

Malgré l'amabilité de l'inconnue, elle se tient sur la défensive. Quelque chose en elle lui déplaît.

— Permettez-moi de me présenter, dit la jeune femme : madame Sylvaine Faure. Et vous, qui êtes-vous ?

— Erika de Winter.

Sylvaine fronce ses jolis sourcils. Erika de Winter ? Ce nom lui rappelle quelque chose... Mais oui : Gérard a prononcé incidemment ce nom, autrefois, au fameux bal de l'Ambassade... Une petite fille infirme dont il avait grande pitié... Est-ce vraiment la même ? Alors, quel miracle a pu faire d'elle cette splendide créature, saine, vive, resplendissante de santé ?

— Habitez-vous ici ? demande-t-elle.

— Pour quelque temps, chez madame de Nancey...

— Nous serons donc voisines... pour quelque temps. Je fais réparer la petite maison de mes parents... Une pauvre maison, en vérité, mais les architectes font des merveilles avec ces vieilleries... Comment va madame de Nancey ? J'aurai le plaisir de lui faire visite... Et son fils ?

— Monsieur de Nancey est absent, en ce moment, dit Erika.

Sylvaine a remarqué l'ombre sur le joli front d'Erika... Cette petite doit être amoureuse de Gérard... Lui, peut-être est amoureux d'elle... Et la jeune veuve songe à leur premier entretien. Si peu de temps s'est écoulé depuis. Il lui semble qu'il y a un siècle... En revenant au pays natal, elle songeait, déjà, à le rejoindre. Pouvait-il oublier le premier amour de sa vie, ce sensible, ce cœur si vide, si profondément blessé ? Mais voilà qu'elle trouve une jeu-

ne fille, une vraie jeune fille, installée dans la place, avec sa beauté sans faille, son regard pur, son amour (car il n'y a pas à en douter, elle aime Gérard, il n'y a qu'à l'entendre ajouter :

— Sa mère souffre de cette absence... Je voudrais le lui faire savoir...

— Ecrivez-lui. Est-ce si difficile ?

— Non, dit Erika.

Or, rien ne serait si difficile pour elle que de rédiger une lettre pour Gérard. Une lettre comme celles d'autrefois. Le retour du jeune homme a effacé des mois de confiance, de douce amitié...

Mais cela elle ne l'avouerait pas à cette inconnue qui la regarde d'un oeil narquois.

— Je pourrais, moi, le lui dire, reprend Sylvaine... Nous étions jadis très liés. C'était lui mon compagnon de jeux... C'est avec lui que je courais dans le bois. Sa présence bannissait mes craintes. Il riait de moi lorsque l'apparition d'un lézard me faisait déguerpir... Plus tard, notre amitié changea de nom... Nous étions presque fiancés...

Comment peut-on être presque fiancés ? se demanda Erika. C'est à son avis un état qui ne souffre pas de mesure.

— Et puis ? questionna-t-elle...

— Et puis, je me suis mariée avec Guy Faure.

Un silence... Le vent secoue et fait danser les branches flexibles ; des pétales de cerisiers sauvages tombent sur les deux jeunes femmes.

— Je crois, dit encore Sylvaine, que Gérard ne s'est pas consolé de m'avoir perdue... La dernière fois que nous nous sommes vus, j'ai été frappée par son air de tristesse. Mais mon mari était très malade, je n'avais ni le loisir, ni le cœur à m'occuper des chagrins d'autrui... Hélas ! Mon mari est mort... Gérard doit encore l'ignorer. Dans ce pays perdu les nouvelles arrivent lentement...

— Il ignore... balbutie Erika...

— Mais je vous retiens, dit aimablement Sylvaine, et vous devez être pressée. Au revoir, mademoiselle Erika... Je pense avoir bientôt le plaisir de vous revoir.

Erika voit à peine la main tendue, dans laquelle elle met la sienne, et elle reprend sa route. Elle sait maintenant le nom de la peine qui afflige Gérard... Mais rien n'est perdu... Elle va tout faire pour le rapprocher de cette Sylvaine qu'il aime...

Elle, elle n'aura plus qu'à mourir... Sa vie, sans lui, ne sera qu'un désert...

— Mais je voudrais tant qu'il soit heureux, mon Dieu, prie-t-elle à mi-voix dans le silence du bois... Oh ! Faites qu'il soit heureux, dussé-je en mourir...

XV

« C'EST TOUT ? »

— Oui, monsieur.

Et le valet qui venait d'apporter le courrier à Gérard de Nancey se retira.

Le jeune homme prit machinalement les deux ou trois lettres, le journal, et une carte postale... Il eut tôt fait d'avoir pris connaissance de tout... Rien d'intéressant. La politique, les faits-divers, il ne s'en souciait pas...

Depuis une semaine, il vit dans cet hôtel, près du Louvre... Il déjeune chaque jour chez Luc, où il est témoin d'un bonheur calme et sincère... Charmante cette femme de Luc ! Et quelle incomparable maîtresse de maison ! C'est exactement la compagne qu'il fallait à son ami. Le petit appartemen-

NE S'IMPROVISE PAS QUI VEUT... [Suite de la page 14]

quant d'aigrir les caractères et d'obscurcir l'impartialité.

3) ayant elles-mêmes une vie familiale et sentimentale harmonieuse ; le contraire pourrait également les influencer défavorablement.

Le bonheur de millions de ménages peut dépendre des « conseillères du

ment de ce dernier est transfiguré. Jadis, déjà, il était des plus confortables, mais maintenant c'est un véritable nid.

Il a bien de la chance, Luc...

Gérald s'inquiète un peu du silence de sa mère. Voilà une semaine qu'elle n'a pas écrit... Serait-elle malade ? Dans ce cas, Erika le lui aurait fait savoir.

Vivre dans cette chambre d'hôtel, alors que l'on pourrait couler des jours heureux dans une chère vieille maison ! Il faut bien s'appeler Gérard de Nancey pour avoir de telles idées...

Si seulement Erika en partait... Car il ne peut plus vivre près de la jeune fille comme un étranger. Il l'aime. Chaque jour qui passe augmente cet amour. Il serre les dents, pour ne pas crier sa douleur. Luc, pourtant, doit se douter de quelque chose. Il l'a questionné longuement sur sa santé... Comme si la santé avait quelque chose à voir, avec cet amour insensé.

« J'aurais dû la demander en mariage, lorsqu'elle n'était qu'une petite fille blessée... Lorsqu'elle n'avait que moi. Car je l'aimais déjà. Ce sentiment qui m'entraîna vers elle était l'amour. Je n'ai pas un caractère à m'occuper de n'importe qui ; je n'ai pas une âme de terre-neuve. »

Comme pour se fustiger, il minimisait son action. Naturellement, il n'avait agi que par amour... Par amour ! Comme s'il n'avait pas déjà assez souffert d'aimer ! Et qu'est-ce que l'amour ? Un mot qui faisait rire les sages...

Un mot qui le ferait pleurer, lui !

Il évoqua Erika, telle qu'il l'avait retrouvée à son retour. Belle et solide. Gracieuse et gaie. Elle était l'unique. Jamais il ne serait heureux loin d'elle. D'ailleurs, le bonheur ne signifiait plus rien pour lui. Il voulait bien souffrir, mais près d'elle.

On frappa à la porte.

— Entrez, dit-il.

Encore ce domestique ! Que lui voulait-il ?

— Monsieur, il y a une dame qui vous demande.

— Dites que je suis sorti.

— Bon, monsieur, je vais le lui dire.

Mais le domestique hochait la tête. Renvoyer une aussi jolie créature lui semblait une faute contre la politesse, au moins ! Mais il était si drôle, ce monsieur de Nancey !

Une minute plus tard, il frappait de nouveau chez Gérard.

— Encore vous ? dit le jeune homme d'un ton excédé.

— Oui, monsieur... La jeune dame, qui est d'ailleurs une demoiselle, ne veut pas repartir sans vous avoir vu. Elle m'a donné ce mot pour vous.

C'était une très brève lettre d'Erika, griffonnée à la hâte.

« Je veux vous voir, car j'ai des choses très graves à vous dire. Je tiens absolument à vous les communiquer aujourd'hui même. »

— Qu'elle vienne !

En l'espace d'une seconde, le jeune homme avait vu sa mère malade, l'appelant... Quelle autre grave raison aurait pu amener Erika près de lui ! Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette idée, ni de faire d'autre supposition. Déjà, Erika était devant lui. Le valet referma sans bruit la porte.

— Ma mère ? s'écria Gérard.

— Votre mère va bien. Elle regrette seulement que vous ayez écourté votre séjour auprès d'elle.

Comme elle était jolie ! Un tailleur vert mettait en valeur sa beauté blon-

coeur ». Sans pouvoir exiger d'elles des diplômes, les intéressées peuvent demander que les personnes à qui elles confient leurs secrets les plus intimes soient dignes de cette confiance. Quant à nous, la « conseillère du cœur » que nous pouvons le plus fortement recommander aux lectrices de *La Revue Populaire* est JACQUELINE, de notre hebdomadaire *Le Samedi*.

de; ses cheveux moussaient sous le joli chapeau, né à Paris. Mais elle parut un peu pâle au jeune homme.

— Asseyez-vous, dit-il en lui avançant un fauteuil. Et vous, comment allez-vous? Voyez quel hôte misérable je fais; je manque à tous les devoirs de la politesse.

— Je vais bien, dit-elle... Mais il ne s'agit pas de moi.

Maintenant que le moment était venu de parler, elle ne savait comment s'y prendre. En avait-elle préparé, pourtant, des phrases! A ce Gérard qui avait tant fait pour elle, elle voulait donner le bonheur. Puisqu'elle savait, à présent, les causes de sa tristesse, rien ne devait être plus facile.

— Alors, pourquoi êtes-vous venue, Erika?

Il y avait une telle douceur dans sa voix quand il prononça son nom, que le cœur de la jeune fille fondit comme neige au soleil. Il lui fallait se hâter de parler, sinon, elle pleurerait comme une petite sottise; elle livrerait son cher, son douloureux secret. Alors, elle commença:

— J'ai rencontré, au hasard d'une promenade, l'une de vos amies, monsieur de Nancey.

— Ah! Vraiment?
Le ton ne marque qu'indifférence.

— Oui, une très jeune femme: madame Sylvaine Faure.

Il semble à Erika que le dur visage du jeune homme a tressailli. Elle continue:

— Madame Faure a de beaux cheveux noirs.

Un silence: ne va-t-il pas l'aider? Ne devine-t-il pas son embarras?

— Elle est veuve, maintenant.

— Ainsi, ce pauvre homme est mort? dit Gérard...

— Oui, ce pauvre homme est mort. Oh! Madame Faure porte son deuil avec beaucoup de dignité... Elle m'a parlé, pourtant, de ses premières fiançailles, et j'ai compris que le bonheur pourrait luire encore pour elle... et pour un autre...

Gérald s'était levé brusquement, il vient vers Erika: il lui a fallu à peine deux secondes pour faire le très court trajet qui les séparait. Il prend la jeune fille à bras-le-corps, l'enlève du fauteuil.

— Vous n'allez pas me dire que vous êtes venue uniquement pour m'annoncer la mort de cet homme?

— Si, dit-elle.

Sans égard pour la pâleur intense du jeune visage, dans lequel les yeux brillent d'un insoutenable éclat, il poursuit:

— Ainsi, vous venez presque m'offrir une femme? Vous venez me proposer le mariage avec cette veuve? Et de quel droit? Pourquoi vous immisciez-vous dans ma vie? Vous ai-je jamais demandé quelque chose? Mais répondez au moins?

Que pourrait répondre Erika à de telles questions: la tâche assumée ne lui semble plus aussi aisée. A-t-elle fait preuve d'indélicatesse en s'occupant de Gérard et de Sylvaine? C'est pourtant animée des meilleures intentions: n'en souffre-t-elle pas à en crier? Elle détourne la tête, pour ca-

cher son regard. Mais Gérard, de ses mains dures, ne la lâche pas.

— Allons, dites... Je vous gêne donc bien?

— Me gêner? balbutie-t-elle.

— Oui, vous voudriez que je me marie, pour être débarrassée de moi. Vous êtes lasse de mon attitude de vieil amoureux, de pauvre hère qui ne sait que souffrir en silence. Vous craignez d'avoir à céder à un mouvement de pitié, à un geste de gratitude, en m'épousant quelque jour. Vous voulez vous assurer contre cette possible défaillance... Vous voulez...

— Je veux?

La tête blonde s'abandonne contre l'épaule de Gérard. En un éclair, la jeune fille vient de comprendre... Elle est aimée, autant qu'elle aime... Il n'y a qu'à voir les yeux de Gérard, qu'à entendre sa voix où gronde la passion.

— Ce que je veux, Gérard, c'est que vous me gardiez toujours, ainsi contre votre cœur... Ne me quittez plus; sans vous, je ne pourrais pas vivre... Gérard, je vous aime tant!

— Ma petite! Ma chérie!

Il y eut un moment de silence, où l'on aurait pu entendre battre leurs deux cœurs... Puis avec une infinie douceur, le jeune homme déposa Erika dans le fauteuil... Devant elle, il s'agenouilla:

— Erika, dit-il, voulez-vous être ma femme?

Elle ne demandait que cela.

— Je vous accompagne donc chez ma mère. Comme elle va être surprise!

— Peut-être pas autant que ça! Les mamans ont des intuitions, dit Erika... Mais j'y songe, et madame Faure? Qu'en ferons-nous?

Il eut un grand rire.

— Ne nous occupons pas d'elle; elle saura très bien mener sa barque. C'est une femme de tête... Et quand je pense que vous êtes venue dans l'espoir de me la donner pour épouse? Mais à quoi songiez-vous, mon amour? Vous n'aviez donc pas deviné mon amour?

— Je vous aimais tant moi-même, et depuis si longtemps, que je n'osais y croire. Je pensais qu'il y avait une limite au bonheur; et celui que j'entrevois près de vous me semblait infini...

— Il sera infini, ma chérie.

Gérald téléphona à Luc, et alla dans la journée lui présenter sa fiancée. Le sourire de celui-ci disait clairement qu'il avait prévu tel dénouement.

— Je vous souhaite d'être heureux, dit-il, autant que nous le sommes, ma femme et moi.

Mais Erika, aussi bien que Gérard, songèrent qu'ils seraient sûrement plus heureux encore!

Mme de Nancey les vit revenir, au soir de cette journée, serrés l'un contre l'autre dans la quatre C.V. Elle leur tendit les bras.

— Maman, dit le jeune homme... Je voudrais épouser Erika. Puisque vous lui aviez donné, déjà, le doux nom de filleule, voulez-vous qu'elle soit votre « vraie fille »?

Ils se marièrent le mois suivant. Gertha, Wilhem et Karl assistèrent au mariage... Herda, elle, ne peut venir. Son père, très fatigué depuis quelque

temps, venait de mourir subitement. Elle écrivit à sa cousine:

« Ma petite Erika, j'ai appris tous les torts que mon père a eus envers toi. J'ai appris d'autres fautes, aussi, qu'il avait commises et que Dieu lui pardonnera... Au cours de sa dernière veillée, il me confia ses tristes secrets, tel un voyageur lassé qui n'aspire qu'à déposer son fardeau... Au fond, il a dû beaucoup souffrir, torturé par sa jalousie, conseillé par ce docteur Well: son âme damnée... »

« Je sais, maintenant, pourquoi Ludwig s'était enfui, jadis... Il avait soupçonné ce triste mystère autour de moi... Heureusement, son amour a été plus fort que sa crainte... Maintenant, tout est clair... »

« Je voudrais te demander, Erika, si tu consentirais à être marraine du petit enfant que nous attendons. Ludwig en serait très heureux, et moi davantage. »

« Je t'envoie cette statuette d'ivoire qui a tous les traits de notre commune aïeule, et à laquelle tu ressembles... Le soir où je l'ai montrée à Gérard, j'ai deviné qu'il t'aimerait... »

Quand elle en eut terminé la lecture, Erika passa la lettre à son mari.

— Je veux bien être la marraine de ce petit enfant, dit-elle... J'ai tout oublié. D'ailleurs, Herda n'est coupable de rien.

Ils allaient partir en voyage de noces pour l'Italie; la longue voiture neuve que venait d'acheter Gérard les attendait au bas du perron. Mme de Nancey les accompagna jusqu'à la route...

— A bientôt, dit-elle...

— Je n'ai plus peur de rien, dit Erika. Dans tes bras aucun mal ne pourra m'atteindre.

— Aucun mal, jamais, dit-il avec force.

L'auto accéléra. Après un dernier geste d'adieu à la vieille maman qui les regardait partir, ils s'engagèrent sur la route de la vie, sur la route du bonheur.

LISE BLANCHET.



...tous vos tissus*

Il est facile de communiquer les couleurs à la mode à vos vêtements. En quelques minutes, les teintures Tintex transforment les couleurs défraîchies ou démodées de TOUS tissus—blouses, jupes, chandails—même les articles épais tels que draps, tentures, housses ou tapis peluchés.

Les teintures All-fabric Tintex inaltérables font revivre tous vos tissus. Choisissez vos teintes préférées dans l'assortiment de 34 teintures Tintex dernier cri en vente à tous les comptoirs de teintures. Alors, si vous teignez pour épargner —épargnez davantage avec



All-fabric
TINTEX
15¢

*excepté les finis synthétiques.

CE DONT ON PARLE

[Suite de la page 7]

Comme un chêne puissant, sourdement miné, la famille semblera perdre toutes ses racines... mais un arbrisseau pousse à la place. Fidèle auditrice de Germaine Guèvremont, nous admirons encore davantage l'oeuvre écrite qui fit d'elle un auteur internationalement connu et respecté. Et nous sommes un peu jaloux de cette télévision qui l'absorbe au dépens de « Première neige » que nous attendons depuis bientôt sept ans... Une vieille rengaine comme « Fascination » a servi de musique de scène aux « Grandes Manoeuvres » de René Clair, à « Love in the Afternoon » de Billy Wilder, et a été transformé par François Morel pour le Télé-Théâtre (très controversé et très intéressant) de Jacques Languiand: « Les grands

metteurs en scène et compositeurs... départs ». Elle a vraiment fasciné Le Brigadier J.-Guy Gauvreau, président du Fonds de Construction de l'Hôpital Sainte-Justine pour les enfants, a confié à M. Charles de Lotbinière-Harwood la présidence générale de la campagne de souscription de 1957. Celle-ci est de \$8,450,000 afin d'acquiescer complètement l'aménagement et la dernière phase des travaux de cette institution qui a quitté ses locaux de la rue St-Denis pour installer ses malades, Chemin de la Côte Ste-Catherine, le 20 octobre. L'appel au public se fera du 25 novembre au 9 décembre prochain et M. de Lotbinière-Harwood insiste sur l'urgence de nos dons afin de rendre tous les services de l'hôpital

COUPON CADEAU - Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Remplissez ce bulletin d'abonnement à votre choix.

Veuillez trouver ci-incluse la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT: Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

(1) NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV. ou ETAT.....

(2) NOM DU DESTINATAIRE.....

ADRESSE.....

VILLE.....

PROV. ou ETAT.....

NOM DE L'ENVOYEUR.....
VILLE.....
ADRESSE.....
PROV. ou ETAT.....

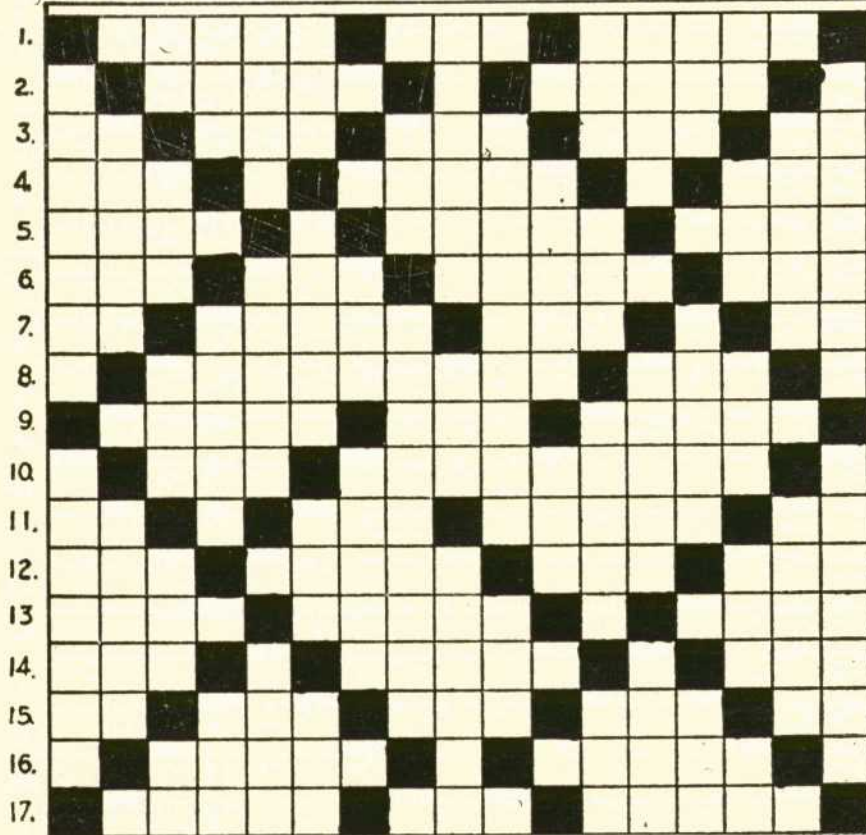
POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion,

Montréal 18

NOS MOTS CROISÉS

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17



HORIZONTALEMENT

- 1—Puissance d'action physique. — Vêtement qui sert à couvrir la jambe. — Balle de café moka.
- 2—Genre. — Mère du Christ.
- 3—Symbole chimique du *rubidium*. — Genre d'ophidiens. — Art de lancer au moyen d'une arme. — Qui sont à toi. — Symbole chimique du *chrome*.
- 4—Se dit du poids brut d'une marchandise. — Ange déchu. — Nouveau.
- 5—S'emploie dans les phrases interrogatives. — Trait qui part d'un corps lumineux. — Nombre de doigts de la main.
- 6—Adjectif indéfini. — Cheval de taille moyenne. — Suc propre des végétaux. — Ancien bouclier.
- 7—En les. — Sorte de gaz. — Article — Deux ou onze.
- 8—Vouloir bien. — Pour la troisième fois.
- 9—Piscine de Jérusalem. — Monceau d'objets. — Célèbre poète et musicien grec du VIIe siècle.
- 10—Saint, en espagnol. — Aptitude à recevoir les impressions.
- 11—Dieu du soleil, chez les Egyptiens. — A travers. — Formé par l'éducation. — Patrie d'Abraham.
- 12—Roi de Hongrie (1041-1044). — Diriger son coup vers. — Epoque. — Roi de Juda qui vainquit les Madiantites.
- 13—De peu de valeur, abjecte. — Epreuve première. — Cuit dans la friture.
- 14—Principe de la vie. — Etoffe croisée de laine employée pour les robes des religieuses. — Mammifère solipède.
- 15—Règle double. — Qui n'est pas cuit. — Aventurier, né à Tonnerre. — Mesure algérienne. — Première conjugaison.
- 16—Unité monétaire française. — Humeur secrétée par l'oeil.
- 17—Poil épais, doux et frisé. — Préfixe d'antériorité. — Qui sont à lui.

VERTICALEMENT

- 1—Faire du bruit sous la dent. — Bande d'étoffe qui se noue autour du cou.
- 2—Qui sont de couleur entre le roux et le noir. — Gouffre très profond.
- 3—Bon pour les chiens. — Qui sont à toi. — En deçà. — Sorte de bière. — Dans la gamme.

- 4—Suc dépuré d'un fruit cuit. — Dernier grand maître des templiers. — Eclat de voix.
- 5—Sorte de grappin de suspension. — Pièce d'artillerie. — Entaille dans un corps dur pour arrêter.
- 6—De l'alphabet grec. — Ile de la Méditerranée. — Genre d'oiseaux passereaux. — Seule.
- 7—Sert à faire la farine. — Pelle creuse pour jeter l'eau hors de l'embarcation.
- 8—Trois fois. — Qui a intérêt à une chose.
- 9—Être organisé et doué de mouvement et de sensibilité. — Ecorce du chêne réduite en poudre. — Nom que les Américains donnent au *raton laveur*.
- 10—Partisan du roi. — Poète athénien, né à Chio.
- 11—Remarquer. — Espace de terre.
- 12—Sot qui affiche une haute opinion de soi-même. — Créés. — Qui a une saveur rude et désagréable. — Tamis.
- 13—Dieu de la mythologie grecque. — Suspension d'hostilités entre des belligérants. — Epice composée de piment, curcuma, etc.
- 14—Divinités qui présidaient à la gaieté. — Affliction, chagrin. — Habitant.
- 15—Petit cube. — Du verbe nier. — Gaz stomacal. — Gros perroquet. — Dans.
- 16—Famille romaine célèbre par ses crimes et ses richesses. — Grand établissement de fabrication.
- 17—Première pensée d'un peintre. — Ouverture d'un volcan.

Solution du problème d'octobre

M	E	T	A	L	S	A	C	M	O	R	A	L
S	S	O	L	E	N	V	C	O	R	A	N	J
O	B	T	E	S	B	A	C	T	R	A	S	T
U	R	I	S	C	A	R	A	T	L	D	O	S
R	I	O	N	S	L	E	R	O	T	J	U	T
I	B	N	B	I	S	A	L	U	T	C	A	R
R	E	T	O	L	E	T	C	L	E	S	L	I
E	S	A	L	O	P	E	T	E	A	I	S	E
N	E	R	E	E	M	I	E	I	S	S	O	S
C	L	I	T	T	E	R	R	A	S	S	E	R
A	S	F	B	A	R	E	P	A	I	S	S	A
B	A	S	D	E	B	A	T	T	A	S	S	I
A	R	I	A	C	A	I	R	E	C	M	E	L
R	A	S	M	C	R	I	S	E	R	S	O	R
E	H	C	I	L	E	S	T	P	A	N	E	N
T	R	A	D	I	S	T	R	A	T	E	L	E
R	A	P	I	N	F	E	R	S	A	T	A	N

accessibles aux enfants du Québec... M. C. de Lotbinière-Harwood, qui est directeur-commercial de la Compagnie du Téléphone Bell du Canada pour la région de Montréal est associé depuis plusieurs années à des sociétés civiques de toutes sortes et a participé activement au travail de ces organisations dans le domaine du bien-être et de la charité, soit à Montréal, à Québec ou à Ottawa. La famille de M. de Lotbinière-Harwood et celle de sa mère, la famille Masson, sont associées depuis longtemps aux oeuvres hospitalières. Un cousin de Mme de Lotbinière-Harwood, feu le docteur Raoul Masson, a fait partie de l'équipe de la première heure de Sainte-Justine comme membre du bureau médical dont il fut président jusqu'à sa mort en 1928. Un cousin du nouveau président général, feu le Dr Louis de Lotbinière-Harwood, s'intéressa à Sainte-Justine alors qu'il était doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal et président du conseil d'administration de l'hôpital Notre-Dame. Le nouveau président général apporte à ses nouvelles fonctions une grande expérience, un sens très vif de l'organisation et un nom prestigieux qui en font un dirigeant à la fois efficace et populaire... Le nouvel hôpital (quand nous l'avons visité au printemps) nous a émerveillé par son équipement technique comme par sa décoration. Madame Louis de G. Beaubien, fondatrice de l'institution et présidente du Conseil de l'Administration (et aussi « Sainte-Justine » pour tous ceux qu'elle aide de son immense charité), est entourée de comités féminins dont le plus ancien est celui de la couture fondé il y a cinquante ans. Vous voyez que, dans cette campagne de souscription, vous pouvez offrir vos services et votre argent comme vous l'entendez. Donnons donc généreusement car aider nos enfants c'est améliorer la race: la santé du corps signifie une mémoire plus vive, un travail plus efficace et des audaces plus grandes... Telle mère, telles filles? Oui et non. Oui, par des dons physiques incontestables et par la vivacité de l'intelligence; non, par la personnalité propre de chacune. Je Oligny et de ses filles qu'elle a eu le bonheur de marier avec des hommes remarquables, dont deux nous sont connus: MM. Marcel Alexandre et Jean-Louis Roux. Le premier est né au Caire de parents français et a commencé sa carrière dans le Proche-Orient avant de venir au Collège Stanislas de Montréal comme professeur de philosophie. Il a, aujourd'hui, son propre Institut à Outremont (où sa belle-mère enseigne le français aux enfants et donne aux plus grands des cours hebdomadaires de stylistique), et épousé Huguette Oligny, l'exquise comédienne de la radio, de la scène et de la télévision. Elle est de nouveau, cet hiver, Danielle Smith des « Plouffe » et jouera dans deux Télé-Théâtres: « La Locandiera » de Goldini et « Il ne faut jurer de rien » de Musset. Deux créations plus importantes, Anne et Jean, font la joie de la maison... Evelyn (ou Lili) que nous avons entendue à CKAC (comme auteur et interprète) est Madame Jean Jacquemot et la maman de François. Elle habite Troyes où sa mère est née et qui fut la patrie des fondateurs et gouverneurs de Montréal, de Maisonneuve aux Ramezay. En 1946, Odette Oligny établissait la liaison Troyes-Montréal faisant connaître à Troyes (qui l'ignorait complètement) Marguerite Bourgeoys et les célèbres Champenois de notre histoire. Par la suite, l'honorable Paul Beaulieu, ministre de l'Industrie et du Commerce, remit à cette ville le drapeau fleurdelysé du Québec (1949) et Madame Oligny fut une déléguée officielle à la

béatification de Marguerite Bourgeoys à Rome, en 1950... Mme Odette Oligny est arrivée au Canada en 1919 et débuta dans le journalisme, à *La Presse*, en 1926. Deux ans plus tard, elle publiait un roman « Le Talisman du Pharaon » qui lui valut un prix d'Action intellectuelle. (Ses autres oeuvres s'intitulent: « Entre nous », recueil de chroniques, « Nos animaux domestiques » et « Le cheval d'or »). En 1931, elle entre au *Canada* pour y fonder les pages féminines; tient des rubriques à CKAC, à CBF et CBFT; est directrice d'un hebdomadaire d'intérêt féminin et publie, depuis 1950, « Le Courrier d'Odette » dans le quotidien français *Est-Eclair*. Son violon d'Ingres est la peinture (non-figurative); sa supériorité: les exercices de mémoire des questionnaires; sa passion (mystique): Saint-François d'Assise. Nous avons le plaisir de l'avoir comme confrère à la *Revue Populaire* (rubrique de la Mode et de la Cuisine) et au *Samedi* où elle vous parle des Vedettes... La plus jeune fille de Mme Oligny, Monique, écrit quelquefois pour le Service international de Radio-Canada mais elle est avant tout la femme de Jean-Louis Roux, artiste sensible, homme cultivé, directeur et comédien du Théâtre du Nouveau-Monde à qui on a confié la mise-en-scène de la pièce d'André Langevin, « L'Oeil du Peuple », dont la création est pour le 1er novembre, à l'Orphéum. C'est dans cette jolie salle de la rue Ste-Catherine (qui vit du théâtre américain, canadien et français avec Andrée Pascal, Bechmann, Blanche David, Génat, etc.) que le T.N.M. donnera ses spectacles jusqu'à son départ pour l'Europe où il doit jouer en tournée officielle... Au printemps de 1956, Maurice Brault revenait d'un séjour d'études de trois ans et demi en Europe avec un diplôme de l'Ecole nationale supérieure d'Architecture et des Arts décoratifs pour l'orfèvrerie et l'émail. Il avait, auparavant, étudié la peinture avec Pellan, et nous retrouvons dans ses tons d'émail un sens exquis de la couleur, comme un galbe rare aux objets qu'il travaille. Maurice Brault vient de remporter un deuxième prix aux concours des Arts décoratifs de la Province de Québec avec un calice (son rêve serait de faire l'ornementation d'une chapelle) et il est parmi les artistes qui participent à l'Exposition de Bruxelles (« Arts appliqués », au Pavillon canadien), présentant un service à café et une broche en or sertie d'une agate. Cet orfèvre au talent sobre et délicat a maintenant ses studios à Montréal, rue Sherbrooke ouest... Si vous terminez votre voyage de l'Ouest par l'île de Vancouver, vous comprendrez pourquoi tant d'Anglais viennent y finir leurs jours (« voir Victoria et mourir ») car elle a un climat tempéré, et le détroit qui la sépare de Vancouver semble aussi l'isoler de ses brumes. L'Empress Hotel est admirablement situé donnant, d'un côté, sur le port et, de l'autre, sur des jardins qu'aucun autre hôtel au monde peut se vanter d'avoir. L'atmosphère y est aussi anglaise que celle de la province de Québec est française, et je fus tout étonnée à la cérémonie crépusculaire du salut au drapeau de voir que celui-ci était un Union Jack avec feuille d'érable et que la fanfare de l'aviation jouait « O Canada » avant le « God save the Queen ». Le thé de cinq heures est un vrai goûter anglais, aux accents anglais et aux propos anglais. On y discute de la partie de cricket du jour, de l'artiste britannique qui est l'étoile du cabaret local (« a typical english show »), du colonel à la retraite qui s'est construit une copie exacte de la maison de Shakespeare à Stratford-on-Avon et meublée une auberge des somptueuses antiq-

VOTRE BONNE ETOILE

par Werner H. Hirsig

D'un anniversaire à l'autre, voilà ce que vous réservent les 12 prochains mois, si vous êtes né entre le 23 octobre et le 22 novembre, sous le signe du SCORPION.

Vous voici au seuil d'une année nouvelle et c'est pour chacun, à son anniversaire, le temps de s'interroger sur ce que ces 12 prochains mois vont lui réserver d'événements heureux, d'aventures, de risques. En ce qui vous concerne, gardez-vous bien de juger de toute l'année qui s'annonce sur la seule base de votre mois d'anniversaire. Car, d'ici la fin de novembre 1957, vous pouvez être amené à rencontrer quelques obstacles, quelques difficultés dans vos affaires: votre santé pourra même appeler certains ménagements, et il n'est pas exclu que les événements actuels ne vous contraignent à différer quelque peu la réalisation de projets personnels. Mais tout cela est bien momentané et dès les premiers jours de 1958 déjà, vous commencerez à percevoir de nouvelles possibilités de réa-

lisations et des perspectives encourageantes dans votre situation matérielle.

De janvier à avril 1958 il sera beaucoup question de changements possibles, d'améliorations probables dans l'activité et dans les affaires d'intérêts, d'un accroissement du bien-être matériel au foyer, d'activité sociale plus marquante. On discutera beaucoup de tels faits, on établira maints projets, mais il faudra attendre jusqu'à l'automne pour en voir la réalisation effective.

Ne vous découragez pas pour autant. Au contraire, profitez de ces délais pour mettre au point vos plans, pour maintenir et consolider des relations pouvant se révéler utiles à leur cristallisation, pour perfectionner encore vos connaissances dans les nouveaux domaines que vous aborderez.

TENACITE ET CONSTANCE, FACTEURS DE SUCCES

Pour réussir cette année, l'essentiel sera de bien savoir ce que vous désirez, de bien fixer vos projets dans leurs moindres détails, puis d'attendre le moment favorable pour passer à l'action, sans jamais vous laisser impressionner par le « qu'en dira-t-on », ni par les conseils ou les objections d'autrui. Ne variez pas dans vos décisions, car il règne déjà suffisamment d'instabilité dans votre situation en ce moment.

Dites-vous bien, avant de rien faire d'autre, que vous n'avez pas avantage à liquider tout votre passé, mais au contraire à utiliser tout ce que vous avez fait jusqu'ici comme fondement de vos affaires nouvelles.

VOTRE VIE SENTIMENTALE ?

Dans la vie affective et sentimentale, il ne faudra pas non plus sacrifier d'anciennes affections ayant fait leurs preuves de sincérité à des relations nouvelles, plus brillantes peut-être, mais qui ne tarderont pas à vous faire regretter les premières, sans qu'il vous

soit possible de regagner leur confiance.

Dites-vous bien que les principales difficultés que vous pourrez rencontrer dans votre vie intime cette année proviendront surtout de votre caractère à la fois plus impatient et plus inquiet que d'habitude.

VOTRE SANTE ?

Pour votre santé et pour votre équilibre nerveux dans l'avenir, vous aurez avantage, non seulement cette année, mais les 7 prochaines encore, à limiter sérieusement l'absorption de boissons alcoolisées et de tous les excitants en général: tabac, café, thé, etc. Vivez le plus possible au grand air et prenez suffisamment de repos pour combattre les tendances marquées à l'auto-intoxication auxquelles vous êtes exposé dès cette année. Redoublez de prudence en novembre 1957 puis en avril-mai 1958, moments où vous aurez à prévenir des troubles inflammatoires du nez, de la gorge, des muqueuses et du bas-ventre. Soyez prudent lors de vos déplacements vers ces moments. Les déménagements sont également déconseillés vers de telles dates.

tés d'un château anglais. On annonce avec fierté que le menu n'y varie pas (roast beef, Yorkshire pudding et trifle) mais celui de l'Empress Hotel est excellent et les clients pittoresques comme dans tous les ports. Les fruits de mer et poissons sont fraîchement pêchés et le boeuf de l'Alberta d'une tendreté extraordinaire. Je vous recommande également le Swiss Restaurant et, surtout, le « Princess Mary », ancien bateau du C.P.R. transformé d'une façon ingénieuse et flanqué d'un petit Musée de la Marine qui vous aide à passer le temps si vous n'avez retenu une table. Plus de 550 corbeilles fleuries sont accrochées aux lampadaires et aux arbres, les habitants de Uplands (quartier chic de Victoria où l'intégration est si parfaite que des Japonais sont propriétaires des plus belles maisons) rivalisent de coquetterie urbaine, et les chars à bancs attelés de quatre chevaux mettent une note vive (rouge et blanc) dans les rues propres bordées d'arbres étranges comme le Chillean Piné (ou arbre à singe) et le Mandore (?) ainsi que des sequoia, des pruches, des pins et des cèdres de haute taille. Les jardins Butchart ont 20 acres de superficie et sont célèbres dans le monde entier par la diversité des fleurs, des agencements, du paysage. Les touristes de cette année auront été les derniers à voir les Totems de Thunderbird-Park car on les offrira à la Reine. Pourquoi priver le Canada de ses oeuvres indigènes pour en orner Buckingham Park ou Hampton Court? Là est le secret de Victoria qui a doublé sa population, depuis la guerre, avec des Anglais qui n'ont pas encore l'esprit Canadien. Devant le port où se balancent des yachts de plaisance, des hydravions, des paquebots venant de l'Orient, se dresse la seule chose laide de la capitale: l'Hôtel de Ville dont les contours s'illuminent, le soir, comme ceux d'une relique sainte. A travers le pour et le contre de ce petit tableau, j'espère que vous avez deviné que j'irais bien, moi aussi, finir mes jours dans cette île enchantée. • • • Le bazar annuel du collège Marie-de-France aura lieu le 8 novembre (de 3 heures à minuit) sous la présidence de Mme Paul Dozois. Quelques dames du comité créent, chaque fois, un décor original; celui de cette année représentera une foire populaire dans toute sa gaieté, son mouvement et sa couleur.



Grâce à cette merveille si durable:

L'AUTHENTIQUE ARBORITE
Marque Déposée

cette maîtresse de maison se la coule douce

ET QUI OSERAIT DIRE QU'ELLE NE LE MÉRITE PAS?
Pour que la cuisine où vit la cuisinière soit moderne et agréable, il est essentiel que les murs, dessus de table, dessus de comptoir et dossier soient recouverts de magnifique Arborite, résistant et économique, plus la merveilleuse moulure Twin-Trim.

Car l'authentique Arborite se nettoie avec un linge humide et savonneux. Jamais besoin de peinture ou de réparation... il résiste aux taches et même aux brûlures de cigarette.

Coloris et motifs à la douzaine. Voyez-les chez votre marchand de bois ou de matériaux de construction.

Avec TWIN-TRIM, quelle différence!
Cette exclusive nouvelle moulure de métal au fini Arborite assorti vous permet d'obtenir une surface sans rompre la continuité des couleurs et des motifs sur les murs et comptoirs.

The Arborite Company Limited,
Dépt AC2AF, Montréal 32, P.Q.

Veillez m'envoyer tous renseignements sur l'Arborite.
Nom.....
Adresse.....

Modernisez VOTRE salle de bain avec **CRANE**



Cette salle de bain désuète et triste peut rapidement devenir gaie et attrayante grâce aux magnifiques appareils sanitaires Crane de la couleur que vous désirez. De plus, vous pouvez obtenir, à faible intérêt, un prêt pour l'amélioration des habitations et l'utiliser pour vous faire installer une salle de bain ultra-moderne, dont vous serez toujours fier!

CONSULTEZ VOTRE ENTREPRENEUR EN PLOMBERIE ET CHAUFFAGE pour les modèles et les couleurs des appareils de qualité Crane

CRANE
LIMITÉE

Siège social: 1170, square Beaver Hall, Montréal
7 usines et 32 succursales au Canada

LA QUALITÉ CRANE NE COÛTE

Filiales

Canadian Potteries Ltd.
Port Hope Sanitary Manufacturing
Company Ltd.
Crane Steelware Ltd.
AllianceWare Ltd.
Warden King Limitée

MME F HUOT
4027 DELORIMIER
MTL 24

0-62-R-50296